INCLUS ! 21 EXTRAITS DES LIVRES QUI FONT L'ACTUALITÉ

LiRE magazine

DOSSIER SPÉCIAL

LA MÉLANCOLIE
Au bonheur des tristes

Hippocrate, Sand, Freud, Baudelaire, Ernaux, Houellebecq, Apollinaire...

GRAND ENTRETIEN

IAN McEWAN : « Écrivain, ce n'est pas une carrière ! »

ACTUALITÉ

Neige Sinno, Frédéric Lenoir, Claire Berest, Fabrice Caro, Irène Frain, Louise Erdrich, Jérôme Fourquet, Ashley Mears, Ken Follett, Patrick Modiano, Étienne Davodeau, Wole Soyinka...

ENQUÊTE

Les jeunes lisent-ils encore des classiques ?

N° 523/Octobre 2023/www.lire.fr

L 19817 - 523 - F: 7,90 € - RD

FRANCE MÉTRO : 7.90 € - DOM : 8.50 € - BEL : 8.50 € (AGRÉMENT P926150) - LUX : 8.50 € - CH : 11.10 FS - CAN : 13.99 $CA - D : 9.90 € - ESP/ITA/GR/PORT CONT : 8.90 € - MAR : 89 DH - TOM : 1080 XPF - TUN : 9.9 TND - NUMÉRO 523 - OCTOBRE 2023 LIRE LA PASSION DES LIVRES ET DES ÉCRIVAINS

GOUVERNEMENT

Liberté
Égalité
Fraternité

Ma bibliothèque : le monde à portée de main

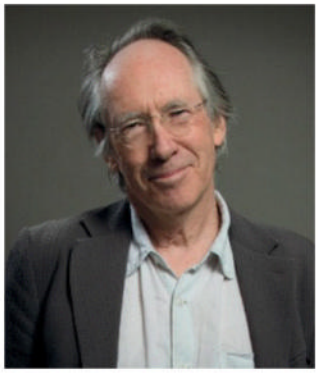
france.tv

bleu

Insert

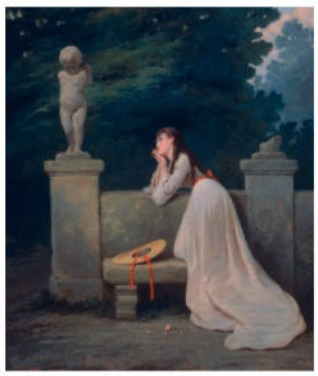
N° 523 - OCTOBRE 2023
LiRE magazine

SOMMAIRE



6
LE GRAND ENTRETIEN
IAN McEWAN

36
L'UNIVERS D'UNE ÉCRIVAINE
LOUISE ERDRICH



40
LE DOSSIER
FIGURES DE LA MÉLANCOLIE

50
LE PORTRAIT
FABRICE CARO

4 **L'ÉDITO**
Baptiste Liger

6 **LE GRAND ENTRETIEN**
Ian McEwan

13 **L'ACTUALITÉ**

36 **L'UNIVERS D'UNE ÉCRIVAINE**
Louise Erdrich

40 **LE DOSSIER**
Figures de la mélancolie

50 **LE PORTRAIT**
Fabrice Caro

54 **L'ENQUÊTE**
Jeunes lecteurs et grands classiques

61 **LE CAHIER CRITIQUE**
62 • L'événement : Jérôme Fourquet
68 • Littérature française
75 • Science-fiction/Romance
80 • Littérature étrangère
90 • Bande dessinée/Jeunesse
92 • Classiques/Études littéraires/Poésie
94 • Essais/Documents

64 **LES EXTRAITS**
64 • *La Danseuse*, de Patrick Modiano
76 • *Les Armes de la lumière*, de Ken Follett
86 • *Loire*, d'Étienne Davodeau

102 **LA LANGUE FRANÇAISE**

114 **LES LIVRES DE MA VIE**
Abd Al Malik

LA CHRONIQUE DE
39 **Stéphanie Hochet** Au café littéraire
59 **Sophie Peters** Bibliothérapie
60 **Bernard Quiriny** Le cabinet de curiosités
101 **Pascal Ory** Mot de tête
110 **Éric-Emmanuel Schmitt** L'atelier d'écriture

ABONNEZ-VOUS EN 1 CLIC SUR WWW.LIRE.FR
OU EN SCANNANT CE QR CODE POUR DÉCOUVRIR
TOUTES NOS OFFRES !

CRÉDIT ILLUSTRATION DE COUVERTURE : BABETH LAFON
Ce numéro comporte un encart Festival du livre de Mouans-Sartoux, et un encart Lire et faire lire, tous deux diffusés sur une sélection d'abonnés.

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD - ACKERMAN + GRUBER POUR LIRE MAGAZINE - ALBUM/ORONOZ/AKG IMAGES - ÉRIC GARAULT POUR LIRE MAGAZINE

LiRE magazine

Société éditrice
EMC2 SAS au capital de 325 000 euros
Siège social
43, avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés.
Tél. : 01 47 00 49 49 - RCS 832 332 399 Créteil
Président/Directeur de la publication
Jean-Jacques Augier
Directeur général
Stéphane Chabenat
Adjointe
Sophie Guerouazel

RÉDACTION

Directeur de la rédaction
Baptiste Liger

Rédacteur en chef
Alexis Brocas

Direction artistique/Maquette
Isabelle Gelbwachs

Secrétariat de rédaction
Meriem Djebli, avec Bénédicte Gaillard

Iconographie
Janick Blanchard

Chroniqueurs
Stéphanie Hochet, Pascal Ory, Sophie Péters, Bernard Quiriny, Éric-Emmanuel Schmitt.

Ont collaboré à ce numéro
Fabrice d'Almeida, Hubert Artus, Simon Bentolila, Boll, Patrice Bollon, Raphaële Botte, Eugénie Bourlet, Olivier Cariguel, Jean-Pierre Colignon, Fabrice Colin, Léonard Desbrières, Bruno Dewaele, Marcus Dupont-Besnard, Nicolas d'Estienne d'Orves, Antoine Faure, Laëtitia Favro, Ilan Ferry, Aude Giger, Emmanuel Hecht, Jean Hurtin, Marie Jouvin, Louis-Henri de La Rochefoucauld, Xavier Le Clerc, Éric Libiot, Marylin Maeso, Aurélie Marcireau, Gladys Marivat, Gabrielle Martin, Jean Montenot, Margaux Morasso, Jean-François Paillard, Jacques Perry-Salkow, Sophie Péters, Dominique Poncet, Bernard Quiriny, Patricia Reznikov, Christophe Rioux, Juliette Savard, Serge Sanchez, Camille Thomine.

Publicité littéraire, partenariats et développement
Astrid Pourbaix : 01 47 00 03 23
Isabelle Marnier : 01 47 00 11 77
publicite@lire.fr

Photogravure/Impression
Maury Imprimeur S.A Malesherbes

Publication mensuelle éditée par EMC2 SAS.
Siège social : 43, avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés.
N° Commission paritaire : 0625 K 85621.
Dépôt légal : mois en cours.
ISSN n° 2728-6762.
Second Class Postage Paid
At Long Island City N.Y.

Régie publicitaire
Mediaobs : 01 44 88 97 79
Directrice générale : Corinne Rougé
Directrice commerciale : Sandrine Kirchthaler (89 22)

Ventes au numéro : 04 88 15 12 41
Diffusion : MLP

SERVICE ABONNEMENTS

Service Abonnements *Lire Magazine*
20, rue Rouget-de-Lisle,
92130 Issy les Moulineaux.
Boutique abonnement
https://abonnements.lire.fr
Courriel : abonnements@lire.fr - Tél. : 01 79 92 11 86
Tarif d'abonnement

ÉDITO

DE BAPTISTE LIGER

Tout ça ne nous rendra pas Joe Dassin. Il n'empêche qu'avec notre dossier on songera ce mois-ci au chanteur de « L'été indien », qui interprétait en 1974 un tube aux airs de méditation lexicale : « Si tu t'appelles mélancolie ». Au fond, que signifie vraiment cette dernière ? Qu'est-ce qui la différencie de la nostalgie, à laquelle on l'associe souvent ? Pourquoi la trouve-t-on dans des domaines aussi variés que la philosophie, la psychologie ou, bien sûr, la littérature ? *Lire Magazine* a donc décidé de revenir sur le concept de mélancolie, source de nombreux malentendus, au cœur de tout un pan de la création.
Mais avant de pouvoir pleinement saisir le sens d'une telle notion, encore faut-il savoir lire correctement. Cela passe, entre autres, par la découverte des classiques ainsi que par l'étude et la compréhension de ceux-ci. Mais comment amener les jeunes à s'intéresser à ces œuvres aujourd'hui ? C'est l'un des enjeux du livre événement de Michel Desmurget, *Faites-les lire !*, prétexte à notre enquête qui propose un état des lieux pour le moins contrasté de la lecture de ces textes pourtant jugés « essentiels » au développement cognitif des enfants et des adolescents. Mais rien n'est perdu, et il ne faut pas forcément jeter l'opprobre sur les mangas. Qui, pour certains, sont des adaptations de classiques des lettres françaises *(Le Comte de Monte-Cristo, Les Misérables, À la recherche du temps perdu* – eh oui !). Ne tiendrait-on pas d'ailleurs, avec le mot « adaptation », la clé qui leur donnerait accès à cette littérature ? Un peu comme Joe Dassin (on y revient), lorsqu'il transposait des succès anglo-saxons, italiens ou espagnols… ■

Rencontrez le lauréat du prix des Deux-Magots 2023

➔ Qui succédera à (notre collaborateur) Louis-Henri de La Rochefoucauld *(photo)* et à ses *Châteaux de sable,* au palmarès du prix des Deux-Magots (dévoilé sitôt remis lors de la rentrée littéraire) ? À l'heure où nous bouclons ce numéro, nous ne connaissons pas le nom du lauréat, qui sera révélé le 25 septembre, tout juste les finalistes – Guy Boley, Nicolas Chemla, Julie Héraclès et Gaspard Kœnig. Toujours est-il que le gagnant sera présent, dans le célèbre établissement parisien, pour une rencontre dans le cadre des Lundis des écrivains, le 9 octobre prochain (date à confirmer) à 18 h 30. Une séance de dédicace est en effet prévue, précédée d'un débat animé par Baptiste Liger. N'hésitez pas à suivre nos réseaux sociaux pour en savoir plus sur cet événement.
Réservations et informations sur *evenementiel@lesdeuxmagots.fr* ou par téléphone + 33(00)1 45 48 00 33.

***Lire Magazine* sur iPad !**
Nouvelle liseuse pour lire votre magazine en ligne :
lire.fr/pages/liseuse.
L'application Lire Magazine est disponible sur l'App Store et sur Play Store.
Notre boutique en ligne :
lire.fr

Où adresser votre courrier ?
- **Par voie postale :**
15 rue de la Fontaine-au-Roi 75011 Paris
- **Par courrier électronique :**
redaction@lire.fr
- **Sur la page Facebook du magazine :**
www.facebook.com/Lire.Magazine.Litteraire
- Instagram @lire.magazine.litteraire
- Twitter @lire_ML

Audience mesurée par AUDIPRESSE

Imprimé sur du papier certifié PEFC, 100 % fabriqué en Autriche avec 15 % de fibres recyclées. Le Ptot est de 0,006 kg/tonne.

AUDREY SOVIGNET - DR/ED. DU CERF

V. E. Schwab

est l'une des seules autrices à avoir placé des titres dans les listes de best-sellers du *New York Times* à la fois sur les segments adulte, jeunes adultes et jeunesse – un véritable tour de force !

THREADS OF POWER

– Trilogie –

D'UN LONDRES À L'AUTRE, LA MAGIE NE CESSE DE TISSER SA TOILE…

Sept ans se sont écoulés depuis la fin de la trilogie *Shades of Magic*. Aujourd'hui, un vent de rébellion souffle dans le Londres rouge car la magie ne cesse de s'amenuiser. Pour Kell et Lila, qui avaient pris la mer, l'heure de rentrer est donc venue. Au même moment, Tess, une jeune fille aux dons uniques, hérite malgré elle d'un puissant artefact qui risque bien de changer à jamais le destin des mondes… Découvrez enfin le premier tome de la série *Threads of Power*, qui marque le retour triomphal de V. E. Schwab dans cet univers tissé de magie, d'ombres et de personnages inoubliables.

En librairie le 12 octobre

Version reliée collector 28 €
(Jaquette avec un fer effet holographique et vernis relief, jaspage et pages de garde illustrées)

9 782371 024168

Version brochée 18 €

9 782371 023819

LUMEN

Copyright © 2015-2023 by Victoria Schwab

DÉCOUVREZ UN EXTRAIT

@lumeneditions @Lumeneditions YouTube éditions Lumen @lumeneditions @lumeneditions

DÉCOUVREZ LE TRAILER

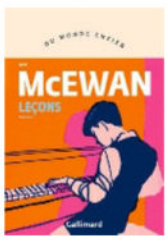
IAN McEWAN

« *En des temps troublés, nous avons besoin de prose classique* »

En France, il est connu pour sa capacité à enclore un univers en moins de 200 pages – le réchauffement climatique et les tourments d'un prix Nobel amer, dans *Solaire* ; les tabous d'avant la révolution sexuelle et la nuit de noces tragi-comique qui en résulte dans *Sur la plage de Chesil*. Mais si ces miniatures littéraires l'ont rendu célèbre chez nous, le Britannique Ian McEwan, 75 ans cette année, n'est pas l'homme d'une seule forme : au contraire, pour lui, chaque fiction semble l'occasion d'une petite réinvention de son art. Il publie aujourd'hui un roman total : *Leçons*. L'histoire de Roland, né à la fin des années 1940, comme l'auteur, et qui a grandi comme lui auprès de parents cachant un lourd secret. Et aussi l'histoire de ses parents, de ses beaux-parents, de sa génération, de l'Angleterre et du monde entier, avec une attention particulière pour l'Allemagne. C'est peu dire que le livre est ambitieux : sa foule d'intrigues, en plus de mêler la grande histoire aux petites, soutient des idées nuancées sur le pouvoir de l'écriture, sur les vérités de nature irréconciliables, sur notre propension à voir notre vie en noir. Et pourtant, ce roman s'avale d'une traite ! Cela tient au style de McEwan, d'une grande clarté, où la narration domine toujours sur l'analyse, et à la fabuleuse galerie de personnages travaillés qu'il déploie. Alissa, l'épouse de Roland, partie en lui laissant un enfant sur les bras pour devenir une grande écrivaine. Robert, père de Roland, terrible mari, mais pas dépourvu de qualités. Heinrich, ex-résistant allemand mué en brave bourgeois, ce qui entretient l'amertume de sa femme qui l'a jadis pris pour un héros. Elle venait d'Angleterre et se voulait journaliste – mais n'avait pas compris que le métier exige de considérer ses sujets avec distance, même quand il s'agit des survivants du vertueux mouvement anti-nazi de la Rose Blanche… McEwan excelle à montrer notre propension à nous illusionner, à nous laisser duper par nos enthousiasmes, à préférer la simplicité des clichés aux complexités sans fond des choses humaines. Comme le petit Roland, découvrant, à 14 ans, les joies de la bagatelle dans le lit de sa professeure de piano – sans se rendre compte qu'elle est en train de le transformer en une sorte d'esclave sexuel coincé dans un présent de plaisirs, alors qu'il est censé préparer son avenir. Roland n'oubliera jamais cet épisode. Nous non plus, entre autres, et de là notre émoi à l'heure de rencontrer, par la magie de la technologie, Ian McEwan. Ladite magie nous a fait défaut, pas l'auteur : à l'heure de répondre, entre deux extinctions/allumages de micros pour cause de parasites, il s'est révélé un parangon de courtoisie britannique, et d'intelligence universelle… •••

POUR LUI, CHAQUE FICTION SEMBLE L'OCCASION D'UNE PETITE RÉINVENTION DE SON ART

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE



★★★★☆
LEÇONS (LESSONS)
IAN MCEWAN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR FRANCE CAMUS-PICHON, 652 P., GALLIMARD, 26 €.
EN LIBRAIRIES LE 5 OCTOBRE.

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

BIO-BIBLIOGRAPHIE

1948

Naissance, à Aldershot dans le Hampshire, d'une mère femme au foyer et d'un père officier de l'armée britannique qui entraînera sa famille dans ses affectations : Singapour ou la Libye, pendant la crise de Suez. Il a 12 ans quand ses parents retournent en Angleterre. Jusque-là, sa biographie colle d'assez près à celle de Roland, le héros de *Leçons.*

1987

Après deux recueils d'histoires gothiques remarqués, mais qui lui ont valu le surnom de « Ian Macabre », il s'est fait un nom dans la littérature blanche. Son roman, *L'Enfant volé,* obtient le prix Whitbread en Angleterre et le Femina étranger en 1993. Sa réputation d'auteur à succès, mais pas commercial pour autant, est déjà solidement assise lorsque, cinq ans plus tard, il reçoit le prix Pulitzer pour *Amsterdam.*

2007

Parution de *Sur la plage de Chesil,* récit à la fois hilarant et profondément triste d'une nuit de noces ratée et des vies qui s'ensuivent. C'est son plus grand succès sous nos latitudes : 78 000 exemplaires grand format vendus. Suivront notamment *Solaire* (où il se met dans la peau d'un Nobel de physique), *Dans une coque de noix* (où il raconte les pensées d'un fœtus !) et *Une machine comme moi* (où il verse dans l'anticipation).

***Leçons* est ce que l'on appelle un roman total : une fiction, qui, tout en racontant l'histoire d'un personnage, agrège bien des sujets qui vous obsèdent, et toute l'histoire du XXe siècle. Comment un tel livre naît-il ?**

Ian McEwan. À l'origine de *Leçons,* il y a une liste que j'ai rédigée de toutes les crises politiques, de toutes les catastrophes, mais aussi de tous les événements heureux que j'ai pu voir dans ma vie. Je ne pensais pas, alors, en faire un roman. Et puis un ou deux mois après, j'ai écrit deux paragraphes – qui constituent toujours les deux premiers de *Leçons.* Nous sommes au collège, dans une salle de musique, et un petit garçon est touché de manière inappropriée par sa professeure de piano. Ce n'est pas quelque chose qui m'est arrivé, mais la salle de musique, elle, venait de ma vie. Dès lors, tout s'est rassemblé. Ce petit garçon, Roland, était une autre version de moi-même. Puis j'ai pensé à ma liste, et je me suis dit que j'allais écrire un roman où j'explorerai de quelle manière les grands événements influent sur l'existence des gens, même de ceux qui ne lisent pas les journaux ou ne votent pas, et comment ils s'insinuent dans nos vies privées. J'avais un plan, qui allait de la crise du canal de Suez à l'assaut du Capitole. La façon dont je remplirai les vides était encore mystérieuse. Je ne savais pas ce qui arriverait à ce garçon, juste qu'il ne deviendrait pas écrivain, que sa vie et la mienne divergeraient mais qu'il aurait beaucoup de mes pensées, de mes réflexes, etc. Après un ou deux de mois travail, je savais que ce serait un très gros roman qui atteindrait ou dépasserait les 150 000 mots.

Vous l'avez écrit pendant la période du covid. Un moment adapté à l'écriture de ce genre de roman ?

I.M.E. Bien sûr, le covid était une tragédie, mais, pour beaucoup d'écrivains, du moins ceux qui n'ont pas été trop malades – je n'ai eu le covid qu'une fois –, c'était aussi un moment formidable. Mon agenda s'est soudain retrouvé aussi vide qu'il était au début de ma vingtaine. J'ai pu travailler sept jours par semaine, seize heures par jour ! Nous avons l'habitude de vivre confinés, mais nous n'avions jamais connu le privilège d'un confinement total !

Revenons à Roland, le personnage principal de *Leçons.* Vous le décrivez comme une autre version de vous-même. Cela peut sembler paradoxal : vous êtes un écrivain à succès alors que Roland se voit volontiers comme quelqu'un qui n'a pas atteint ses objectifs de vie…

I.M.E. Il serait fou de dire que quelqu'un a échoué parce qu'il n'est pas devenu écrivain : c'est le cas de la plupart des gens ! Roland a connu des échecs, il a souvent éprouvé le sentiment que sa vie n'allait nulle part. Il a pourtant élevé un enfant, il s'est instruit tout seul, et il est devenu aussi cultivé et éduqué que n'importe lequel de ses copains passés par l'université. Il est passif, certes, mais je pense que cette forme de passivité est partagée par nous tous. En fait, la seule personne qui choisit vraiment, c'est sa femme, Alissa, qui décide de le quitter pour devenir écrivaine. Mais la vie d'Alissa est-elle plus réussie que celle de Roland ? C'est une question qui reste ouverte à la fin du roman.

Vous n'êtes pas Alissa, mais l'écriture est un mode de vie pour vous, comme elle semble l'être pour elle…

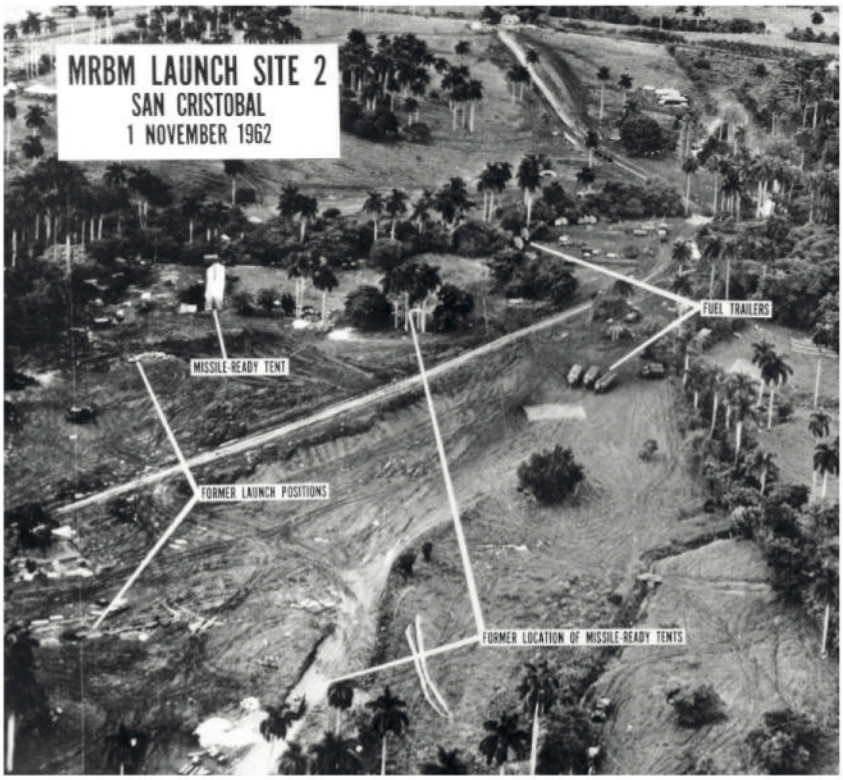
I.M.E. Oui, être écrivain, pour moi, ce n'est pas une carrière. C'est une façon de penser, voire une façon d'être. Je ne suis pas sûr que j'aurais pu m'adapter à une autre vie, trouver un métier. J'aurais été probablement tout à fait inemployable !

La vie de Roland se révèle dans le désordre, par petits bouts. Et pourtant, on glisse sans douleur d'une période à l'autre. Pourquoi avez-vous choisi de bouleverser ainsi la chronologie ? S'agit-il d'imiter le mouvement de la mémoire, qui fonctionne par digression et association ?

I.M.E. Absolument. Ce roman est un objet conçu pour refléter une vie qui serait partiellement la mienne et partiellement fictive. C'est ma mémoire qui dirige la narration. Cela dit, jouer sur la chronologie est un procédé classique, dans le roman comme au cinéma. Les romanciers ou les scénaristes savent que la mémoire se moque de la chronologie. Naviguer ainsi à travers les époques ajoute de l'intérêt au récit. Comme l'écrivait Kierkegaard : « *On ne peut comprendre la vie qu'en regardant en arrière, on ne peut la vivre qu'en regardant en avant.* »

Cette forme, très travaillée, vous permet aussi de livrer certaines histoires par épisodes, comme celle de la relation abusive entre Roland et Miriam, la professeure de piano. Est-ce une façon, pour vous, de créer du suspense ?

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD



Photographie aérienne des missiles nucléaires soviétiques installés à Cuba, à l'origine d'une crise au cœur de la guerre froide, que Ian McEwan a vécue et qui apparaît, entre autres événements historiques, dans *Leçons*.

I.M.E. Oui. Il y a d'ailleurs de nombreuses histoires parallèles dans ce livre. L'histoire de Roland et de sa première femme, Alissa ; de Roland et de sa famille ; de Roland et de Daphné, qui deviendra aussi son épouse. Et je peux interrompre l'une ou l'autre de ces histoires en raison d'un événement global, ou simplement retenir certaines informations – la rétention d'informations est un point important quand on construit une intrigue. Il y a aussi l'imprévu : l'immense amour entre Roland et sa petite-fille. Et enfin, il y a cette autre histoire, plus centrale, qui nous dit qu'il n'y a que dans les livres ou dans les films que les problèmes que l'on rencontre dans la vie sont résolus une fois pour toutes. Roland a beau se confronter à certaines figures de son histoire, cela ne résout rien. Aujourd'hui, on entend les gens parler de « closure » *[en psychologie, forme de résolution définitive des traumatismes],* un concept venu des États-Unis. Or, peu importe le nombre de psy que vous consulterez, vous parviendrez peut-être à être en paix avec vous-même, mais vous ne vous libérerez pas de votre passé. Parce que ce passé vous constitue !

> « Je donne tout de ce formidable moment d'espoir que j'ai vécu à Berlin après la chute du Mur »

Revenons sur la première intrigue : l'histoire d'amour asymétrique entre Roland et sa professeure de piano. Pour Alissa et Daphné, les choses sont claires : il a été abusé, car il était bien trop jeune pour devenir son amant. Mais Roland, lui, est très partagé.

I.M.E. Bien des gens qui ont été abusés ont l'impression qu'ils avaient le choix et que, d'une certaine manière, c'était de leur faute. Avec la crise de Cuba, Roland se disait qu'il allait peut-être mourir vierge, alors il a choisi de prendre son vélo pour aller chez sa prof de piano… Trois ans plus tôt, par un geste déplacé, elle s'était introduite dans son imagination. À cause de cette histoire, Roland va plus tard effrayer ses compagnes avec ses besoins sexuels. Il aura du mal à s'en sortir. C'est ce qui le fera échouer à l'école. S'il avait poursuivi ses études, il serait sans doute devenu un grand pianiste classique.

Peut-on dire que Miriam a détruit sa vie ?

I.M.E. Non, sa vie n'a pas été détruite, elle a été déviée de sa trajectoire. Et peut-être était-ce une chance, car Roland n'aurait pas été heureux en pianiste classique. Il lui faudra toute une vie pour s'en rendre compte. Son histoire avec Miriam est un problème insoluble. Comme celle avec Alissa, son ex-femme. Il adore les romans qu'elle écrit mais il éprouve de la colère contre elle, car elle les a abandonnés, lui et leur fils. C'est un problème que l'on rencontre tous dans notre rapport à l'art : on peut admirer l'œuvre et haïr l'artiste. Un monstre peut aussi produire une belle œuvre… Quant à nous, nous devons faire face à cette monstruosité, et nous immerger dans la beauté.

Comme vous le disiez, c'est la crise de Cuba qui précipite Roland dans les bras de Miriam : il a si peur de mourir vierge ! Vous, qui avez vécu cet événement au même âge, avez-vous ressenti ce type d'urgence ?

I.M.E. J'ai eu une curieuse expérience de cette époque. Elle découle du contexte, de ma génération et de l'esprit du temps, et elle a beaucoup à voir avec le non-dit. Dans le roman, pendant la crise de Cuba, aucun des professeurs ne parle aux élèves du danger et de la crise en cours. Et c'était ainsi, dans mon collège : personne ne parlait de la possibilité d'une apocalypse, à part les élèves entre eux, et on voyait ça comme une grande aventure – car, bien entendu, nous survivrions ! J'ai en effet aussi transposé cela à l'histoire de Roland. Mais je ne me rappelle pas que le sexe entrait en compte.

Le sexe est devenu une obsession pour Roland. Pourtant, vous décrivez assez peu ses relations sexuelles, avec Alissa notamment…

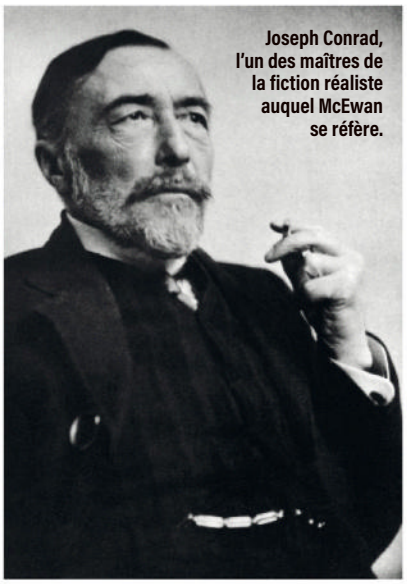
I.M.E. Durant leurs vacances, ils pratiquent tout de même l'amour en plein air ! C'est une sorte de lune de miel pour eux, et Roland trouve un vrai bonheur à ce moment-là, auprès d'Alissa. Puis viendra l'enfant, qui, dans un couple, peut être un obstacle… •••

NATIONAL ARCHIVES.GOV/USA

Comme le dit aimablement Robert, le père de Roland, à son fils, avant de l'expédier en pension…
I.M.E. C'est ce que mon père m'a dit aussi avant de m'envoyer en pension ! Je pense que le désir est un sujet important et qu'il ne faut pas s'en écarter. La question de l'émotion est souvent absente des scènes de sexe, alors qu'elle est essentielle. Il faut aussi que la description rende compte des points de vue des deux personnages – beaucoup d'hommes ont raconté des scènes d'amour du seul point de vue masculin.

Roland découvre au collège qu'il possède un très haut quotien intellectuel : il a 137 de QI. Mais son intelligence est parfois handicapante, puisqu'elle le pousse à ratiociner ou le retient de s'engager. Avez-vous voulu montrer, à travers lui, le danger de trop réfléchir à sa propre vie ?
I.M.E. Non, pour moi, l'intelligence est toujours une bénédiction. Une partie de l'intérêt du personnage de Roland tient précisément à sa manière de penser. D'ailleurs, il y a quelques scènes où il rend visite à Miriam, auxquelles j'ai essayé de me retenir de réfléchir, et sur lesquelles je n'ai volontairement pas pris de notes. Pour mieux me laisser devenir Roland, pour inventer la scène au moment où la narration la rejoindrait, et voir ce qui se passerait sur la page. Bien sûr, Roland est partiellement moi : ses parents sont les miens, le secret de famille qu'ils cachent vient de mon histoire. Quant à son QI, oui, c'était le mien quand j'avais son âge. Aujourd'hui, je crois que je n'ai plus que la moitié des points !

Le vieux copain de Roland, Peter, qui apparaît bien moins intelligent, connaît une trajectoire professionnelle ascendante : il commence comme chanteur et termine en brexiter féroce et millionnaire. Avez-vous conçu Peter comme une antithèse de Roland ?
I.M.E. Peter représente la génération qui détient le pouvoir en Angleterre depuis trente ans… Dans le roman, il y a cette scène où Roland fête son anniversaire. Il regarde autour de la table et constate que la plupart de ses proches travaillent dans les services publics – ils sont médecin, professeur, chercheur en océanographie… Il se dit alors qu'ils sont les « nouveaux marginaux », parce qu'aujourd'hui le pouvoir appartient à un autre type de personnes. Une grande majorité des élus


Joseph Conrad, l'un des maîtres de la fiction réaliste auquel McEwan se réfère.

du Parti conservateur anglais – mené par un Premier ministre qui vient de la finance – est incapable de comprendre les individus qui n'ont pas pour but de devenir richissimes, qui se satisfont de toucher un salaire de prof ou de médecin.

Une autre antithèse de Roland, c'est Alissa, son ex-femme, aussi radicale dans sa vie que dans ses choix d'écriture. Que pensez-vous de ce cliché, selon lequel un artiste doit tout inféoder à son art ? Et de cette autre idée, selon laquelle le seul devoir d'un écrivain est de produire de bons romans, peu importent les gens qu'ils blessent au passage ?
I.M.E. Il n'est pas besoin de vivre dans une réclusion totale pour écrire, et beaucoup de romanciers ont des enfants. Parfois, je préfère remplir le lave-vaisselle qu'écrire ! Pour en revenir à Alissa, l'histoire littéraire est pleine d'hommes qui quittent leur famille pour écrire. Aucune femme ne l'a fait, à part Doris Lessing, qui a été très critiquée… Dans le livre, il y a ce moment où Roland découvre avec admiration le premier roman d'Alissa, et comprend que si elle était restée avec lui, dans leur petite maison, elle n'aurait jamais pu l'écrire. Cela n'apaise pas sa colère pour autant. Ces deux idées – colère et admiration – sont irréconciliables. Alissa a-t-elle eu raison de partir ? Impossible à dire. Et il en va de même pour la question d'une œuvre réussie, mais qui blesse quelqu'un. Pour ma part, je suis incapable de trancher.

« La seule manière de tirer des leçons de vie, c'est d'écrire un gros roman »

Vous qui n'avez pas abandonné vos enfants, admirez-vous la radicalité de ces artistes, capables, comme Gauguin, de tout laisser derrière eux au nom de leur art ?
I.M.E. Nous sommes les heureux bénéficiaires de leur art ! Que nous approuvions ou non le comportement de ces artistes est une autre question. Pour ma part, je ne condamne pas, mais je ne recommande pas. Je crois qu'il y a, derrière cette idée, un reste de la culture romantique européenne, qui encourageait la notion de l'écrivain solitaire – notion derrière laquelle de nombreux médiocres peuvent se cacher.

Je sais que vous êtes un grand lecteur de Joseph Conrad, que vous citez dans le roman. Or celui-ci rêvait d'écrire des fictions qui seraient aussi précises que des livres de navigation. Était-ce aussi votre préoccupation, quand vous avez écrit ces *L*eçons ?
I.M.E. Notre époque est à mon avis beaucoup trop compliquée pour que l'on revienne aux écritures d'avant-garde ou que l'on se mette à écrire des romans sans la lettre « e ». En des temps troublés, nous avons besoin de prose classique. C'est ce qu'Albert Camus explique dans l'un de ses essais. J'aime bien cette idée que, pour dire la complexité, il faut de la précision et de la clarté. Cela se retrouve aussi dans la préface de Conrad au *Nègre du Narcisse,* où il dit qu'il veut que ses lecteurs entendent ce qu'il raconte, mais aussi qu'ils le voient.

Justement, il y a deux scènes particulièrement visuelles dans *Leçons*. L'une concerne ce moment de liberté que Roland connaît dans son enfance, en Libye, quand il se retrouve sans sa mère, dans un camp où son père est officier. Et cette autre où, bien plus tard, il assiste à

SCIENCE SOURCE/AKG IMAGES

la chute du mur de Berlin. Ce sont des moments que vous avez vécus ?
I.M.E. Oui, et ce sont deux moments très positifs dans ma vie. En 1956, pendant la crise de Suez, je me suis retrouvé soudain libre, à 8 ans, dans un camp plein de jeunes officiers, avec un garage pour les tanks et un ou deux copains pour en profiter. Cela m'a laissé un goût pour la liberté qui ne m'a jamais quitté. C'est sans doute pour cela que j'ai voulu devenir écrivain et ne jamais travailler ! Je me suis rendu en Allemagne peu après la chute du mur de Berlin – et je donne tout à Roland de ce formidable moment d'espoir que j'ai vécu là-bas. Marcher dans le *no man's land* entre les deux murs m'a semblé la plus extraordinaire des expériences. Comme voyager sur Mars !

Revenons au titre, *Leçons.* On pense d'abord qu'il se réfère aux leçons très particulières que Roland reçoit de Miriam. Mais au fil de la lecture, il prend un autre sens, plus ironique, qui relève de l'impossibilité même d'une leçon de vie…
I.M.E. À la fin du roman, Roland se dit qu'il n'a rien appris. Si vous demandez à un vieil homme des leçons pour bien mener votre vie, il ne pourra vous répondre que par des clichés, du genre : « C'est une bonne chose que d'être gentil. » Ou, tout de même mieux : « Connais-toi toi-même », comme dirait l'oracle de Delphes. Nous voilà bien avancés ! La seule manière de tirer des leçons de vie, c'est d'écrire un gros roman.

À condition qu'il soit réaliste… Quels sont vos grands écrivains réalistes favoris ?
I.M.E. Tolstoï, Conrad bien sûr. Je dois ajouter Joyce, qui, à mon avis, reste le meilleur pour transcrire les flux de conscience. Et Flaubert est incontournable. C'est curieux, je relisais *L'Éducation sentimentale* au moment où j'écrivais *Leçons.* Je n'avais pas du tout prévu d'établir un parallèle entre l'histoire de Roland et de Miriam et celle de Frédéric Moreau et de madame Arnoux…

D'ailleurs, pour créer madame Arnoux, Flaubert s'est inspiré de sa relation avec Élisa Schlésinger, qu'il a rencontrée à 15 ans et qui était bien plus âgée que lui. Une relation qui ne l'a pas empêché d'écrire…
I.M.E. En effet, Flaubert n'a pas été traumatisé par sa relation avec Élisa : au contraire, pour le jeune homme qu'il était, ce devait être un peu comme fêter tous ses anniversaires d'un coup ! D'ailleurs, il n'a jamais cessé de l'aimer.

Flaubert désirait tout connaître d'un sujet avant d'écrire dessus, et pouvait avaler pour cela des tonnes de documentation. Êtes-vous ce genre de réaliste-là ?
I.M.E. Cela dépend. Pour *Leçons,* non : je savais déjà tout. Mais quand j'écrivais Samedi *[qui raconte la journée contrariée d'un chirurgien]*, je suis, en quelque sorte, devenu neurochirurgien : pendant dix-huit mois, j'ai assisté à un grand nombre d'opérations chirurgicales. Lors de l'une d'elles, des étudiants m'ont pris pour un médecin. Pendant dix minutes, je leur ai présenté l'opération de l'artère cérébrale médiane qui se déroulait sous nos yeux. Non seulement ils m'ont écouté, mais ils m'ont même remercié à la fin. Je me suis toujours demandé quelles notes ils avaient eues à leur examen ! ■

Propos recueillis par Alexis Brocas

Abonnez-vous à LIRE magazine

EN CADEAU
LA DANSEUSE
Le nouveau roman de
PATRICK MODIANO

1 AN
49€
SEULEMENT

Scannez ce QR code pour profiter de cette offre exceptionnelle

JE M'ABONNE À LIRE MAGAZINE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : Lire Magazine - 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux

OUI je désire bénéficier de votre offre spéciale :
1 an d'abonnement à LIRE MAGAZINE (10 numéros)
+ ***La Danseuse*** pour 49€ seulement au lieu de ~~95 €~~

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2

☐ Carte bancaire, paiement sécurisé sur https://abonnements.lire.fr/

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 31/01/24 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à LIRE-MAGAZINE 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux.

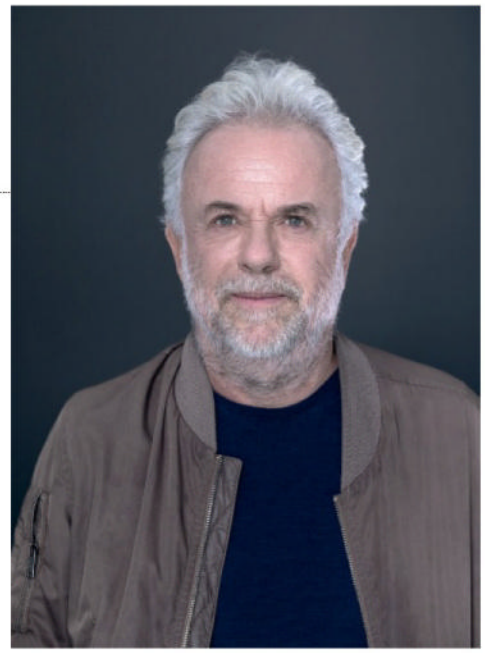
OMLM523

LIRE MAGAZINE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 325 000 € - 15, RUE DE LA FONTAINE AU ROI, 75011 PARIS

L'ACTUALITÉ

14 **NEIGE SINNO** TIGRE EN PAPIER

16 **FRÉDÉRIC LENOIR :** « LE SACRÉ S'ÉMANCIPE DE LA RELIGION »



20 HOMMAGES À **JEAN-MARC ROBERTS**

31 **L'AMOUR,** JACKPOT EN LIBRAIRIES ?

HÉLÈNE BAMBERGER/P.O.L - ALAIN JOCARD/AFP - ULF ANDERSEN/AURIMAGES VIA AFP

L'indicible à l'œuvre

Succès inattendu de la rentrée littéraire, *Triste tigre* nous plonge dans la conscience de Neige Sinno, contrainte de lutter, de penser et de vivre avec « ça » : les viols subis dans son enfance.

MAHÉ ELIPE/POOL

L'écrivaine de 46 ans a d'abord cherché à publier le manuscrit dans un circuit minoritaire. En vain. « *Une partie de moi aurait souhaité que personne ne sache que j'ai été violée, ou en tout cas, peu de gens, car cela reste une honte, une infamie qui me salit, en tant que victime, mais surtout en tant que personne qui ose faire le scandale du récit de ce qu'elle a vécu* », nous confie-t-elle à distance depuis le Mexique où elle s'est installée en 2006.

Qui est-elle, au juste ? Existe-t-elle en dehors du projet de son agresseur, qui a cherché à perdurer dans sa vie à travers la blessure qu'il lui a laissée ? Son beau-père, qui l'a violée de ses 7 à 14 ans, apparaît à chaque page de *Triste tigre*. N'est-ce pas la preuve qu'il a réussi ? « *Quand je me concentre sur cet aspect du texte, j'ai envie qu'il ait peu de lecteurs, j'ai même envie qu'il disparaisse de la face de la terre,* explique Neige Sinno. *D'un autre côté, si la lecture de mon livre permet de participer à une prise de conscience de la société à propos des violences sexuelles faites aux enfants, évidemment j'en suis très heureuse, et tant pis pour le reste.* »

Le va-et-vient entre l'envie d'écrire et la remise en question de la démarche constitue le fil rouge du texte. « *C'est une folie que de chercher à trouver des mots, des phrases justes pour parler d'un gouffre comme celui-là, et je savais dès le début que je n'arriverai pas à la hauteur de mes espérances, d'où une certaine mélancolie qui imprègne souvent le texte,* admet l'autrice. *Il me fallait avoir toujours à l'esprit que ne pas être juste revenait à trahir non seulement la petite fille que j'ai été, mais aussi tous les autres, celles et ceux qui sont passés, ou qui passent encore, par là.* » Cette responsabilité rend le livre comparable à aucun autre.

Pourtant, *Triste tigre* tient une conversation incessante avec la bibliothèque de Neige Sinno, où sont rangés *Lolita* de Vladimir Nabokov, *L'Inceste* de Christine

Angot, *L'Adversaire* d'Emmanuel Carrère ou *Triste tigre* de Margaux Fragoso. Est-ce à dire que la littérature l'a sauvée ? *« Elle ne m'a pas sauvée moi, et pourtant j'ai tant aimé les livres,* estime-t-elle. *Le pouvoir dont parle David Foster Wallace, celui de créer du sens à travers l'art, c'est le pouvoir de l'écriture, celui que je ressens quand je donne forme à de l'informe, une énergie fabuleuse, qui n'est pas celle du démiurge mais plutôt celle de quelqu'un qui avance dans une grotte et soudain tombe sur une bougie. »*

LA PEUR DU SABOTAGE

Triste tigre n'est donc pas un récit linéaire, encore moins un témoignage. Certes, l'écrivaine, née en 1977 dans les Hautes-Alpes, décrit sa naissance dans une famille de hippies, puis l'emménagement avec son beau-père dans une maison en ruine, et le début des viols. Elle raconte aussi la solitude qu'impose le mensonge, puis son départ pour des études de lettres à Nice en 1994, la plainte qu'elle dépose avec sa mère pour protéger ses petits frères et sœurs, et enfin le procès en 2001.

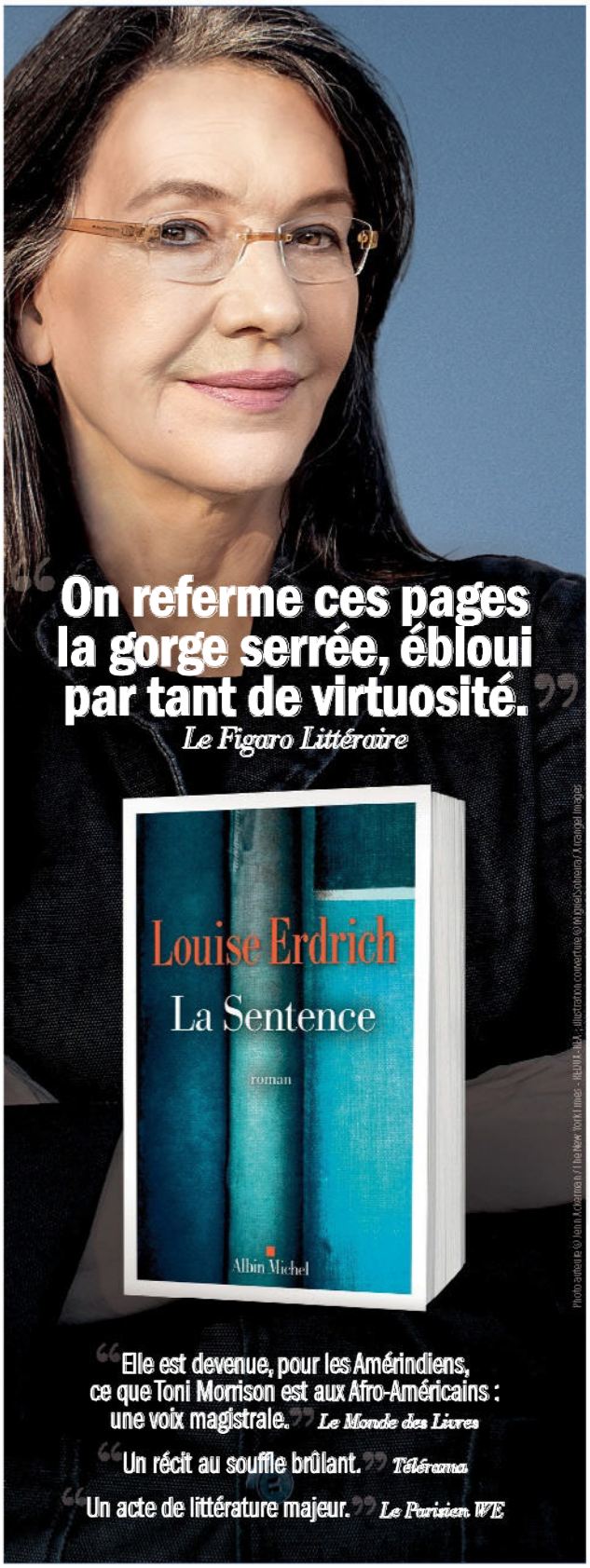
Ce faisant, l'écrivaine bataille avec *« ça »*. La permanence du viol à son esprit agit comme une blessure à vif qui coupe son existence en deux. Celle qui a donné naissance à une fille en 2011, puis survécu à un cancer des ovaires en 2013, vit à la fois dans le monde et dans un autre monde, de fantômes et de passé. Parfois, quand elle prend le train, Neige Sinno voit une petite fille endormie sur les genoux d'un homme, et elle est renvoyée à *« ça »*. Son texte cerne l'ombre, en déployant pêle-mêle des coupures de presse et de vieilles photos de famille, des autoportraits et des tentatives de portraits de son violeur. *« Ce livre a été écrit dans une urgence, et je voulais aussi qu'il se lise vite, au rythme d'une pensée obsessionnelle qui fait feu de tout bois, qui attrape ce qu'elle a sous la main pour avancer »,* déclare celle qui a arrêté d'enseigner les lettres à l'université en 2016 pour se consacrer à l'écriture.

Le succès de *Triste tigre,* sélectionné pour le Goncourt et récompensé par le prix littéraire du journal *Le Monde*, l'angoisse beaucoup. *« Je crains que le texte soit lu sous le prisme de son sujet uniquement, et que le travail d'écriture passe en second plan,* confie-t-elle. *Christine Angot disait cela dans* L'Inceste, *écrire là-dessus, c'est risquer de se saboter. Mais je crains aussi qu'on le prenne pour un texte littéraire uniquement et que la forme recouvre la problématique au point de ne pas réussir à faire réfléchir sur les violences sexuelles faites aux enfants. Toujours ces désirs et ambitions contradictoires qui sont là depuis le début de l'écriture et que la circulation du livre parmi les lecteurs ne résout pas. »* Ne reste qu'à continuer, avec le même talent. ■ **Gladys Marivat**

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

TRISTE TIGRE
NEIGE SINNO
288 P., P.O.L., 20 €

PREMIÈRE SÉLECTION PRIX FEMINA / ROMAN ÉTRANGER



ALBIN MICHEL

« La vie est ponctuée de ces émotions que j'appelle le sacré »

Véritable touche-à-tout du savoir, Frédéric Lenoir publie une ambitieuse *Odyssée du sacré* ou sa version de *Sapiens* versant spirituel. Entretien avec l'un des essayistes préférés des Français.

Comment se lance-t-on dans une entreprise aussi… monumentale ?

Frédéric Lenoir. *[Rires]* Cela fait quarante ans que je m'intéresse à ces questions et les étudie. Cet ouvrage est l'aboutissement de toutes mes recherches. À la sortie de *Sapiens [de Yuval Noah Harari]*, mon éditeur m'a dit : « *Tu devrais faire un* Sapiens *spirituel.* » L'idée a fait son chemin.

Le sacré, le religieux, la croyance ? À quoi exactement vous intéressez-vous ?

F.L. « Sacré » est le mot qui m'intéresse le plus. Je ne lui donne pas une définition sociologique, mais plus philosophique et anthropologique, comme étant l'émotion la plus profonde que peut ressentir l'être humain devant le mystère du monde. Quand on regarde un coucher de soleil, les montagnes, la beauté et la grandeur de la nature : c'est un vécu émotionnel. Lorsqu'un enfant naît, on ressent une émotion profonde devant le mystère de la vie. La vie est ponctuée de ces émotions que j'appelle le sacré. Il a donné naissance à la spiritualité comme quête de sens individuel et à la religion dans sa dimension collective. Religion et sacré ont été liés pendant des millénaires, mais aujourd'hui, le sacré s'émancipe de la religion. C'est très intéressant.

Vous remontez aux rites funéraires : l'homme a-t-il toujours eu besoin du sacré ?

F.L. Le rituel funéraire – cet acte conscient dans lequel on donne à la mort une dimension symbolique – est propre à l'humain. Orientation du corps, armes, couleur ocre, nourriture, etc. : un certain nombre d'éléments qui montrent que l'être humain a eu besoin de sacraliser la mort et de lui donner du sens. Mais pourquoi *sapiens* est-il le seul animal religieux et spirituel ? Je pose la question et tente d'apporter des réponses dans ce livre.

Selon vous, chaque changement dans les sociétés humaines s'est accompagné d'une nouvelle appréhension du sacré. Vous en identifiez quatre : sédentarisation, écriture, âge axial, lumières. Et nous serions en train de vivre la cinquième.

F.L. J'essaie de montrer la corrélation passionnante entre changements de mode de vie des humains et les changements de symbolique et de religion… Le premier est en effet la sédentarisation, le dernier est le monde dans lequel nous sommes, bouleversés par l'avènement d'un village planétaire connecté, le défi écologique et le développement de l'intelligence artificielle ainsi que le transhumanisme qui peut nous amener vers le posthumain. En quoi cela peut-il impacter notre rapport au sacré ? C'est une vraie interrogation…

Tout au long de votre odyssée, on retrouve les mythes pour accepter la finitude humaine, marquer le temps et puis amadouer, voire neutraliser la nature… Ce qui nous revient en boomerang.

F.L. Nous sommes dans une sorte de moment paradoxal : on pensait avoir totalement maîtrisé la nature. Or la crise écologique, comme celle du Covid, nous rappelle que l'on ne peut sortir de la nature. Ne vaudrait-il pas mieux vivre en harmonie avec elle ? C'est le grand enjeu de notre temps.

On note dans votre ouvrage que l'ésotérisme a toujours été présent…

F.L. Il y a toujours eu des courants qualifiés d'ésotériques qui font plus appel à l'imagination et à l'interdépendance avec le cosmos. Ils reviennent en force car beaucoup de gens s'éloignent de la religion, ne veulent plus entendre parler de dogmes, mais sont en quête de spiritualité plus en phase avec la nature, perçue comme un cosmos vivant.

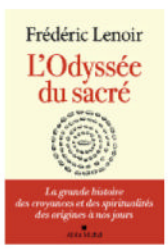
Quid de la magie ? *« En réalité, il n'est pas si simple de séparer magie et religion »*, écrivez-vous…

F.L. Les religions ont tendance à expliquer que la religion, c'est Dieu, la magie le diable, mais les choses sont plus complexes. La différence, c'est que le magicien prétend maîtriser les lois de la nature et agir sur elles pour obtenir ce qu'il veut. Le religieux invoque les forces surnaturelles pour obtenir ce qu'il veut, mais considère que c'est Dieu qui décide. Il y a une différence de posture, d'intention.

Après un tel livre, qu'écrire ?

F.L. Sur ces questions-là, je ne peux plus écrire grand-chose, ou bien dans vingt ans ! Mais j'ai plein de choses à dire sur d'autres sujets ! ■

Propos recueillis par Aurélie Marcireau



EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

L'ODYSSÉE DU SACRÉ
FRÉDÉRIC LENOIR
528 P., ALBIN MICHEL, 24,50 €.
EN LIBRAIRIES LE 18 OCTOBRE.

PASCAL ITO/ALBIN MICHEL

LES CLASSIQUES DE

LiRE magazine

GUY DE MAUPASSANT, LA FORCE DU DÉSESPOIR

Il se définissait comme un matérialiste sensuel, un faune dévoreur de femmes, se voulait athée en religion comme en littérature. Ses contemporains, eux, le voyaient comme un classique vivant, capable de restituer la vie ordinaire dans ses romans et les faits extraordinaires dans ses nouvelles avec un égal talent. Disciple de Flaubert, Maupassant avait compris tous les avantages à livrer la psychologie de ses personnages par leurs gestes plutôt que de l'explorer par des raisonnements abstraits – ce qui fonde sa modernité. Il refusait d'adosser son inspiration à une science, comme Zola, ou à l'histoire, comme Balzac : pour lui, l'originalité d'une œuvre devait venir de l'auteur, et de sa capacité à scruter le monde pour y déceler des vérités nouvelles. *Bel-Ami, Le Horla* et bien d'autres chefs-d'œuvre lui ont donné raison.
Avec Robert Kopp, Michel Delon, Louis Forestier… ■

Alexis Brocas

Disponible chez votre marchand de journaux ou sur *lire.fr.*

HORS-SÉRIE

LiRE magazine

LANGUE FRANÇAISE : ARRÊTEZ LE MASSACRE !

Que celui qui n'a jamais péché jette la première pierre : la célèbre formule biblique peut s'appliquer à bien des domaines, y compris la langue. Ainsi, nous malmenons, souvent malgré nous, les règles du français et une petite révision peut s'imposer, grâce à cette édition spéciale de *Lire Magazine*. Barbarismes, pléonasmes, janotismes, tautologies et autres emplois malencontreux d'anglicismes sont au programme de ce numéro qui, outre un rappel des bases (parfois méconnues ou oubliées), n'oublie pas d'être divertissant. Notamment à travers les « coquilles » linguistiques des personnalités politiques – et force est de constater qu'elles sont nombreuses ! ■

Baptiste Liger

Disponible chez votre marchand de journaux ou sur *lire.fr.*

LA RENTRÉE LITTÉRAIRE

ALBIN MICHEL

Dépasser l'historique

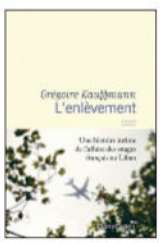
Trente-cinq ans après la libération de son père, otage au Liban de 1985 à 1988, Grégoire Kauffmann dresse un constat saisissant des années Mitterrand.

Le 22 mai 1985, Jean-Paul Kauffmann est enlevé avec le chercheur Michel Seurat en plein Beyrouth par des ravisseurs à la solde du Hezbollah pro-iranien. Le journaliste ne sera libéré que le 5 mai 1988, sans Seurat, mort en captivité, mais avec deux autres compagnons d'infortune, Marcel Carton et Marcel Fontaine. Lors des retrouvailles à l'aéroport de Villacoublay, un garçonnet de 11 ans se précipite vers son père, qui ne le reconnaît pas. C'est son fils aîné, Grégoire Kauffmann, qui publie aujourd'hui *L'Enlèvement*, récit des 1 000 jours de l'affaire des « otages du Liban » et, au-delà, « *coupe transversale sur les imaginaires et les sensibilités de l'époque* ».

Les amateurs de pathos en seront pour leurs frais. Ici, l'humour a toujours le dernier mot. Tour à tour fils sensible, ado enjoué, historien à l'affût, l'auteur règle les focales avec bonheur, évoquant tantôt sa « *mère* », tantôt Joëlle Brunerie. Gynécologue et militante féministe, celle-ci fut l'âme de la mobilisation. Elle redoutait qu'un livre ne remue trop de souvenirs douloureux et ne la mette en scène dans un rôle de demanderesse auprès des médias et des politiques. Elle a fini par se résoudre, comme son fils cadet, Alexandre, à l'écriture de *L'Enlèvement*. Bien leur en a pris : le résultat, entre ego-histoire et tableau de la France des années Mitterrand, est saisissant. L'auteur revisite au pas de charge ces « *années de trahisons de la gauche et de bascule vers l'argent roi* », qu'une pub Ikea résume le mieux à ses yeux : « *En mai 1968, on a refait le monde, en 1986, on refait la cuisine.* »

Curieux de tout, Grégoire Kauffmann, entre autres lauréat du prix du Sénat pour sa biographie du populiste et antisémite Édouard Drumont, et coauteur de deux documentaires sur l'histoire du Front national et Marine Le Pen, va continuer de « *marcher sur ses deux jambes* ». Il travaille à un documentaire sur la vie parisienne de Verlaine et Rimbaud, à partir du *Coin de table* (1872), le célèbre tableau d'Henri Fantin-Latour. Et sur le destin d'Esther Albouy, cette employée des postes tondue à la Libération qui vivait recluse dans un cloaque avec ses deux frères, jusqu'à l'assaut du GIGN en 1983. Cette histoire ahurissante sera également le sujet de son prochain livre. ■

Emmanuel Hecht



L'ENLÈVEMENT
GRÉGOIRE KAUFFMANN
360 P., FLAMMARION, 22,90 €

ASTRID DI CROLLALANZA/FLAMMARION

Pensée sans issue

Nous nous croyons forts avec notre pensée critique universelle. Pour Laurent de Sutter, elle nous fait passer à côté du monde, dont seule une « superfaiblesse » peut rendre compte.

Depuis la création par Platon de la philosophie comme une antisophistique, bien avant que Kant n'en fasse au XVIIIe siècle un devoir éthique, la critique est l'âme de notre pensée occidentale. Sa démarche se résume aisément : sous les apparences du monde, par définition quasi toujours des illusions, celui-ci possède une *archè*, un fondement d'où il dérive et qui en donne la vérité avec laquelle il s'agit, par la pensée, de renouer.

Cette attitude a engendré un certain nombre de progrès. Mais, soutient le philosophe belge Laurent de Sutter dans l'essai *Superfaible*, en citant Bruno Latour, elle est aujourd'hui « *à bout de souffle* ». Par son impératif de jugement qui met tout en cases, son étroitesse – elle ne reconnaît que ce qu'elle comprend en excluant le reste – et sa vision rétrograde, voire morbide – la vérité, pour elle, existe sous la vie et aussi avant elle –, elle a asséché le monde, lui a ôté tout goût autre que le sien propre, produisant ce qu'on appelle aux échecs un « pat », une situation bloquée.

Sortir de cette impasse demande, selon Sutter, à rompre avec notre arrogance de vouloir tout maîtriser par la raison, notre idée de « *superforce* ». Car « *la vie n'est pas une question de force* : […] *elle* [en] *est le contraire.* » Il faut donc imaginer une pensée fondée sur une « *faiblesse affirmative* », un « *nouvel obscurantisme* » même, dont le programme serait l'inverse de notre pensée critique périmée : nous ne savons pas, mais il nous faut agir, expérimenter en profitant du mouvement des choses, annonciateur du futur, afin de ré-ouvrir le monde que notre acharnement critique avait fermé. Un manifeste provocateur pour une pensée « postcritique » encore à préciser, car elle exige un changement radical dans nos notions de base et notre logique, mais cultivé et prometteur. ■ **Patrice Bollon**

SUPERFAIBLE. PENSER AU XXIe SIÈCLE
LAURENT DE SUTTER
408 P., CLIMATS, 22 €

Le pape de l'imaginaire pop

Méprisé par les puristes du genre, Bernard Werber creuse depuis trente ans le sillon d'une SF populaire, célébrée jusqu'en Asie. Avec un émerveillement auquel on ne peut résister.

En littérature, le succès peut irriter, surtout lorsqu'il dure. Ajoutez-y l'épithète « populaire » et les fâcheux grimacent de plus belle. Je ne parle pas ici de ces auteurs éphémères qui tricotent du « filgoude » pâteux ou de la *dark romance* filandreuse (souvent les copiés-collés navrants de bouses autoéditées sur Internet). Non, je parle de ces plumes qui bâtissent un monde parallèle. Un univers cohérent, complexe, qui fleurit en marge de la production littéraire traditionnelle. Un univers qui dure et s'étoffe sur des décennies, tel celui de… Bernard Werber. Après le succès colossal des *Fourmis*, au début des années 1990, d'aucuns se sont dit qu'on ne se remet pas d'un tel triomphe, qu'il est impensable de se renouveler. Eh bien si ! Voilà même trois décennies que l'auteur parvient à toujours rebondir, toujours surprendre ses lecteurs, de part et d'autre de la planète. Sa recette ? Si elle existait, on l'aurait trouvée. Mais Werber n'est pas un faiseur et c'est pour ça qu'il est toujours là. Avec un savoureux mélange de science-fiction, de philosophie malicieuse, une aura chamanique lorsqu'il parle de ses thèmes de prédilection (Dieu, la mort, l'après-vie, les animaux…) et surtout un formidable appétit de toujours (re)découvrir et (ré)inventer, Werber a compris que le temps jouait en sa faveur. Les médiocres ont passé, lui continue à publier, avec son visage inchangé, ses traits d'éternel gamin surdoué qui a su faire de son enthousiasme d'enfant un mode de vie, et sa constante capacité à s'émerveiller. Cet automne – outre une nouvelle chronique, chaque mercredi, sur France Culture ! –, le Protée de la SF française publie *Le Temps des chimères*, une parabole sur la fusion des hommes et des bêtes. L'île du Dr Werber n'en finit pas de dévoiler ses facettes. ■ **Nicolas d'Estienne d'Orves**

LUCILE DIZIER/FLAMMARION - RICHARD DUMAS/ALBIN MICHEL

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

LE TEMPS DES CHIMÈRES
BERNARD WERBER
512 P., ALBIN MICHEL, 27,90 €

Hommages au lanceur d'auteurs

Le travail et l'engagement de l'éditeur et écrivain Jean-Marc Roberts sont de nouveau salués, dix ans après sa disparition. Deux ouvrages décrivent à plusieurs voix une figure rayonnante qui marqua le milieu littéraire français.

Deux métiers valent mieux qu'un. « *Éditeur en marchant, écrivain en courant.* » Jean-Marc Roberts, qui avait le sens de la formule, aimait se définir ainsi. Le rayon de ma bibliothèque célébrant cet « *éditeur incontournable et charismatique* » passé par Julliard, le Seuil (sa maison de cœur), le Mercure de France, Fayard et Stock, dont il prit les rênes et redressa les comptes, est déjà bien rempli. À peine quelques mois après sa mort en 2013, il était devenu le sujet de deux livres : *Jean-Bark* de Philippe Claudel, *La Mort de Jean-Marc Roberts* de Jean-Marc Parisis, suivis en 2015 par *La Clarinette* de Vassilis Alexakis. Aucun éditeur contemporain n'a suscité aussi vite autant de témoignages de reconnaissance. La vitesse est un mot qui l'incarne. Sa rapidité de lecture est légendaire. S'il était accroché par un manuscrit, il réagissait du jour au lendemain – au plus tard. Sous l'impulsion de Capucine Ruat qui travailla à ses côtés, deux nouveaux livres complètent la liste. Et de cinq !

UN RÉCIT ET VINGT-SEPT TÉMOIGNAGES

Né de parents divorcés – un père américain absent et une mère italienne, la comédienne Ada Lonati –, Jean-Marc Roberts fut un romancier précoce et le « *Peter Pan de l'édition* ». Il a 17 ans lorsque son premier roman *Samedi, dimanche et fêtes* est publié en 1972 sous l'aile protectrice de Jean Cayrol, détecteur de talents au Seuil. « *Je lui dois tout* », m'avait confié Jean-Marc qui l'appelait chaque vendredi matin. L'attribution du prix Renaudot en 1979 pour *Affaires étrangères* (son huitième roman) l'imposa dans le monde éditorial parisien. Il se lie d'amitié avec Patrick Modiano, François-Marie Banier qui l'invite chez l'antiquaire Madeleine Castaing, rencontre Aragon. Les yeux vifs, le regard doux, un sourire énigmatique, il fascine comme une bête curieuse et en joue. Dans son roman souvenir très sensible – *L'Éditeur* –, Capucine Ruat fait entendre « *sa voix chaude et enveloppante, séduisante* ». Il savait « *la fébrilité de celui ou celle qui jette sa vie dans l'écriture* ». Joueur de poker, il acquiert la réputation de faiseur de prix littéraires. C'est peu dire qu'il a laissé une empreinte indélébile sur les écrivains qu'il a découverts, lancés, encouragés ou défendus contre vents et marées, par exemple Christine Angot pour son quatrième livre *Interview,* puis pour *L'Inceste,* Marcela Iacub avec *Belle et Bête*. Il n'avait pas peur de déplaire. « *Un livre,* disait-il, *ça doit donner envie d'écrire et de vivre. J'aime les livres qui dérangent. J'adore même déranger.* »

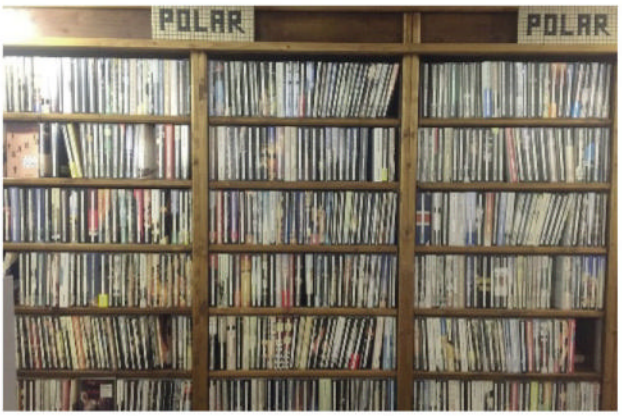
Cette empreinte à la Roberts est presque culte. Elle est associée à une couleur fétiche, le bleu. Didier Barbelivien, l'un de ses amis du lycée Chaptal, se souvient de son duffle-coat et surtout de ses yeux « *bleu ardoise* ». « La Bleue » est la grande œuvre de Jean-Marc Roberts, son catalogue personnel éclectique qu'il avait conçu comme une série pour la distinguer de l'esprit d'une collection où les auteurs ont tendance à se ressembler. Il y a publié les écrivains qu'il aimait et qui constituaient une famille : Nina Bouraoui, Philipe Claudel, Luc Lang, Erik Orsenna, Éric Reinhardt, Colombe Schneck. Les vingt-sept témoignages du recueil hommage « *Je vous ai lu cette nuit* », illustré de pièces d'archives (comme les lettres de refus de ses premiers manuscrits) et de photos, dessinent sans redite le portrait d'un mémorable flamboyant. ■

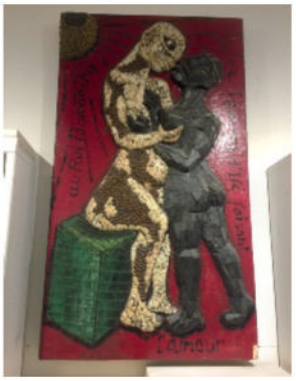
Olivier Cariguel

« JE VOUS AI LU CETTE NUIT ». HOMMAGE À JEAN-MARC ROBERTS
COLLECTIF
256 P., ALBIN MICHEL, 20,90 €

L'ÉDITEUR
CAPUCINE RUAT
272 P., PHÉBUS, 19,50 €

ULF ANDERSEN/GAMMA RAPHO/ALBIN-MICHEL





L'arche de Lyon

En plein cœur du 1er arrondissement, Le Bal des Ardents*, lieu incontournable de la capitale des Gaules, accueille lecteurs et curieux dans un cadre atypique.

Le nom d'une librairie est une clé qui ouvre des mondes. Le Bal des Ardents est une telle clé, avec sa célèbre enseigne à l'entrée : une porte voûtée formée par une arche de livres, qui attire les fidèles lecteurs comme les instagrammeurs. Située pile entre le palais de la Bourse (l'antre du festival Quais du polar, dont elle est partenaire depuis la première édition) et l'hôtel de ville, c'est un lieu incontournable depuis vingt ans.

Entre 2000 et 2003, le numéro 17 de la rue Neuve abritait La Musardine, librairie érotique. Francis Chaput y fut salarié, et a repris l'affaire afin d'ouvrir une librairie généraliste. Le nom vient d'un conte poétique de son ami Pierre Bettencourt (1917-2006), écrivain éclectique, poète, fabuliste et plasticien proche de Dubuffet. Dans le repaire de la rue Neuve, on trouve ses livres, mais aussi des tableaux.

« *Aujourd'hui, nous avons 205 mètres carrés, mais à l'origine c'était moitié moins,* témoigne Elsa Houzelles, arrivée en 2011. *Francis Chaput* [qui reste le gérant] *a agrandi au fur et à mesure.* » Elle raconte aussi cette arche d'entrée, « *venue d'une expo à Lyon autour du roman* Une trop bruyante solitude *de Bohumil Hrabal, qui porte sur la mise au pilon des livres. Parmi les installations : cette arche, que Francis a récupérée vers 2006-2007* ». Aujourd'hui responsable de la librairie, elle pointe « *l'architecture du lieu, le plafond en ogive, les meubles tous faits en bois et sur mesure* ». Qui entre là verra aussi ce « *fauteuil de coiffeur jaune pétant, que j'ai toujours connu là* ». Qui va plus loin admirera « *le mur Rivages/Noir* ». Parmi les 26 000 références au total, Le Bal des Ardents a un rayon polars important, au sein duquel l'intégralité de la mythique collection *(« en tout cas les titres encore dispos »)* fondée en 1986 par François Guérif. Ici, on se revendique « *généraliste sans être grand public* ». Elsa Houzelles de détailler : « *Nous avons un gros rayon littérature, un autre BD. Nous avons beaucoup de sciences humaines, de polars, et de beaux-arts. Non pas parce qu'il faut en avoir, à Lyon, mais parce qu'on aime ça. Nos rayons nous ressemblent, et c'est comme ça qu'on peut les habiter, les incarner.* » Par ces choix, comme par son architecture, Le Bal des Ardents est un monde à part. ■

Hubert Artus

* Le Bal des Ardents, 17 rue Neuve, 69001 Lyon.
Ouvert du lundi au samedi de 10 heures à 19 heures.

LE BAL DES ARDENTS

« Ce procès, c'est parole contre parole »

Avec *Le Procès Goldman*, Cédric Kahn revient sur un épisode judiciaire et politique de la France des années 1970. Passionnant.

Vous avez adapté des romans, une bande dessinée, ici les comptes rendus de journaux du procès de Pierre Goldman accusé de deux meurtres… Comment appréhendez-vous le matériau originel ?

Cédric Kahn. J'ai toujours du mal à expliquer comment arrive l'idée d'un film. Je suis un instinctif et je sens si j'ai entre les mains une bonne matière. Les problèmes sont chaque fois différents. Un bouquin, c'est un piège : on a l'impression que c'est facile. Tout vient sans forcer au début, car la mise en place est là, mais il y a toujours une impasse quand il faut transformer l'écrit en images, le texte en film. Le fait divers, c'est particulier ; il y a parfois trop d'éléments. Il faut alors les hiérarchiser, adopter un point de vue et donner une forme aux faits pour les transformer en fiction. Le scénario original, c'est le plus effrayant car on part de rien. Mais c'est celui avec lequel on est immédiatement dans le cinéma.

Cette fois, vous êtes parti des articles de journaux du procès de Pierre Goldman.

C.K. Oui, car le détail du procès n'existe pas. Il y a aussi le livre de Goldman, *Souvenirs obscurs d'un juif polonais né en France* qui m'a renseigné sur lui. Mais je n'ai jamais voulu réaliser un biopic. Je n'aime pas beaucoup ce genre-là, car généralement il manque de parti pris. Je préfère le documentaire. Je pense depuis longtemps à ce film, resté à l'état de projet jusqu'à ma rencontre avec la scénariste Nathalie Hertzberg.

***Le Procès Goldman*, film de Cédric Kahn, avec Arieh Worthalter dans le rôle de Pierre Goldman.**

Vouliez-vous aussi mettre en scène la parole comme dans les films dits de procès ?

C.K. Ce procès est formidable, car tous les protagonistes sont des personnalités exemplaires : l'accusé est un grand dialecticien, Georges Kiejman, son avocat, est brillant, Henri-René Garraud, celui des parties civiles, aussi… Ce procès, c'est parole contre parole. Je suis d'accord avec le verdict : le doute profite à l'accusé. Intellectuellement, ça me va, mais ça ne veut pas dire que Goldman soit innocent. Mettre en scène la parole, c'est aussi dire que c'est celui qui écoute qui doit être éduqué.

Le cinéma, par le biais de la fiction, n'est-il pas, de fait, un peu manipulateur ?

C.K. Sans doute, mais c'est aussi une discipline de vérité. Un cinéaste se met à nu. Je me suis plus souvent senti déshabillé que le contraire. Certains réalisateurs sont de grands manipulateurs ; moi, je ne fais du cinéma que d'une façon instinctive et je ne suis pas un intellectuel. L'inconscient traverse le cinéma – et l'art en général : il y a le film qu'on voulait faire et celui qu'on a fait. C'est ce qui est beau.

Reprendriez-vous la formule de Georges Simenon sur la nature humaine : « Comprendre sans juger » ?

C.K. Il faut comprendre mais, ici, le spectateur est dans la position du juré. C'est pourquoi j'ai essayé de respecter les débats contradictoires. À chacun de faire sa propre opinion. Le souci était de donner la parole à chacun. Et c'était passionnant à écrire. Nous avions l'intrigue, mais nous avons inventé un discours. Nous avons écrit les dialogues à voix haute en ping-pong.

Mettre en scène un procès, c'est convoquer les grands films du genre… Aviez-vous des références ?

C.K. Pas vraiment. Nous avons tout de même beaucoup pensé au *Procès de Viviane Amsalem* de Ronit et Shlomi Elkabetz. Un film très sobre, mais dont le propos sur la société est important.

Avec une dimension politique, comme dans votre film…

C.K. On s'en est rendu compte en cours d'écriture : le film met en scène une pensée centriste, représentée par le président du tribunal, et deux pensées radicales, extrême gauche et extrême droite. Rien n'a finalement changé depuis les années 1950. Malheureusement. J'ai une vision désespérée de la société. Il y a cinquante ans, les mêmes antagonismes étaient à l'œuvre. La lutte de classes nourrit une fracture de fond. Et selon les époques, cette fracture s'aiguise.

Est-ce un hasard si est sorti en librairie *Goldman* d'Ivan Jablonka, livre sur Jean-Jacques, le demi-frère de Pierre ?

C.K. Dans mon film, je confronte deux façons d'être juif : celle de Kiejman et celle de Pierre Goldman. Il y a le même antagonisme entre Jean-Jacques et Pierre : l'un est un juif au destin positif, l'autre au destin tragique. ■

Propos recueillis par Éric Libiot

→ **Le Procès Goldman** de Cédric Kahn, avec Arieh Worthalter, Arthur Harari… En salles.

TANGUY MENDRISSE - MOONSHAKER/AD VITAM

3 QUESTIONS À...

JEAN-BAPTISTE ANDREA

Déjà lauréat du grand prix RTL-*Lire Magazine* l'an dernier avec *Des diables et des saints*, l'écrivain et homme et de cinéma a remporté le prix du roman Fnac 2023 pour *Veiller sur elle* (L'Iconoclaste). Rencontre.

Quelle a été votre réaction, lorsque vous avez appris que *Veiller sur elle* avait emporté le prix du roman Fnac ?

Jean-Baptiste Andrea. Je n'écris pas pour avoir des prix évidemment, mais c'est vrai que, quand on entre dans la rentrée littéraire, il y a comme un défi d'exister… Et le premier grand et beau prix de cette rentrée, c'est le prix Fnac ! C'est un prix de lecteurs et de libraires, donc c'est vraiment précieux, je suis extrêmement flatté. Quand j'étais étudiant, la Fnac était le seul endroit où on pouvait acheter ses disques, donc j'y ai passé beaucoup de temps. Ça me rappelle plein de souvenirs de découvertes culturelles.

La musique dans *Des diables et des saints*, la sculpture dans *Veiller sur elle*… D'où vous vient cette volonté de mêler l'art à vos récits ?

J.-B.A. L'art a une grande importance dans ma vie, depuis que je suis gamin. Quand on regarde le monde, on a plein de raisons de désespérer… Mais quand je m'expose à l'art, ça me fait beaucoup moins redouter la noirceur du monde, parce que ça parle d'espoir. Dans mes livres, il est toujours là comme consolateur, et plus que ça, comme arme. Une arme contre les ténèbres, contre la peur, la tyrannie. Quand on aime son sujet et son personnage, il y a une sorte de fusion qui se produit. Pour *Veiller sur elle*, j'ai fait des recherches sur la sculpture, mais je m'efforce toujours de les minimiser pour ne pas appesantir mon texte. Je me suis dit : « Si moi je sculptais, comment j'envisagerais la chose ? »

Vous avez commencé votre carrière au cinéma… Quel rapport entretenez-vous aujourd'hui avec cet art ?

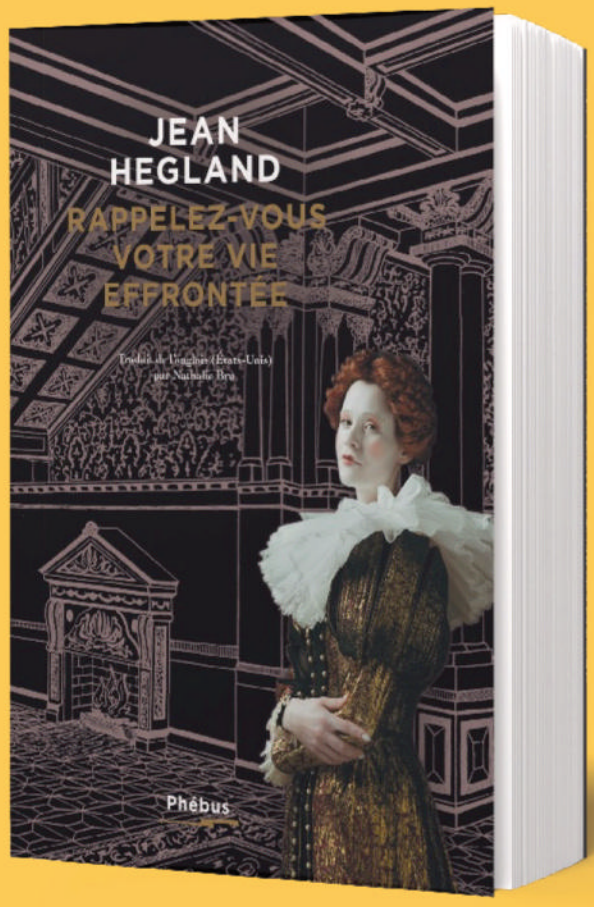
J.-B.A. Le cinéma, c'est une ex avec laquelle je suis en bons termes. Je veux bien qu'on dîne ensemble, on a vécu une très belle histoire, on le reconnaît, mais on ne va pas la ranimer. J'ai éprouvé une telle joie à publier et à écrire mes romans, que rien de ce que j'ai éprouvé dans le cinéma ne peut atteindre ça. J'ai pris un immense plaisir à ma dernière réalisation, un clip vidéo pour un groupe qui s'appelle TRANK. J'adore les membres du groupe, il n'y avait pas d'enjeu financier, on voulait juste faire un bon clip, on l'a fait et c'était génial. C'est après avoir terminé le dernier plan que j'ai rallumé mon téléphone, et j'avais reçu le message de L'Iconoclaste : *« On a adoré ton premier roman »*… ■

Propos recueillis par Margaux Morasso

VEILLER SUR ELLE
JEAN-BAPTISTE ANDREA
580 P., L'ICONOCLASTE, 22,50 €

CELINE NIESZAWER/LEEXTRA/L'ICONOCLASTE

Le nouveau roman de
JEAN HEGLAND



« Une histoire de dernière chance, une invitation à passer du temps avec celles et ceux qui nous sont proches, une leçon de vie distillée dans le récit et au travers des tirades de Shakespeare. »
Librairie Pleine Page

« Une déclaration d'amour, un appel à vivre et à lire ! »
Librairie La Droguerie

Phébus

DVD

***L'AMOUR ET LES FORÊTS* DE VALÉRIE DONZELLI** (DIAPHANA)

→ **Présentée à Cannes, cette histoire d'une relation toxique entre une enseignante (Virginie Efira) et un pervers narcissique (génial Melvil Poupaud) a su toucher un large public en salles. On sera intéressé par une nouvelle vision, notamment à l'aune d'un bonus dans lequel Valérie Donzelli et Audrey Diwan évoquent tout leur travail d'adaptation du roman d'Éric Reinhardt, avec des partis pris parfois radicaux.** **B.L.**

***AMOK* DE FEDOR OZEP** (PATHÉ)

→ **Parmi les nombreux longs métrages inspirés par l'œuvre de Stefan Zweig, on aura un intérêt tout particulier pour cette version singulière d'*Amok ou le Fou de Malaisie*, sortie en 1934. Cela doit beaucoup à la personnalité et au parcours de Fedor Ozep, cinéaste d'origine russe réfugié en France, qui distille là une atmosphère particulièrement vénéneuse.** **B.L.**

LIVRE

LA VIE DES OMBRES DE CONSTANCE RIVIÈRE (STOCK)

→ **Il est cinéaste et s'appelle Frederick Wiseman ; elle est écrivaine et s'appelle Constance Rivière. Il ne la connaît pas, elle ne le connaît pas non plus, mais a vu ses documentaires, pièces maîtresses d'un inventaire social et politique des États-Unis depuis la fin des années 1960. Patronne du musée de l'Histoire de l'immigration, Constance s'est intéressée à cet homme, artiste et citoyen, qui raconte comment se forgent une identité, un pays, une culture. Mais *La Vie des ombres* n'est ni une biographie ni une exégèse, plutôt le tissage d'un lien invisible entre elle et lui. Constance le suit, le cherche, le regarde. Le style du livre file selon les mouvements de l'autrice. Une réussite.** **E.L.**

Une histoire de l'Amérique

Dans *Killers of the Flower Moon*, d'après David Grann, Martin Scorsese retrouve ses thèmes fétiches.

Les plates-formes semblent plaire à Martin Scorsese. Après *The Irishman* (pour Netflix), il remet le couvert avec *Killers of the Flower Moon*, cette fois pour Apple TV +. Avec à nouveau un casting haut de gamme (DiCaprio, De Niro). Scorsese adapte ici le récit enquête homonyme de David Grann qui revient sur un épisode peu connu de l'histoire américaine : dans les années 1920, les meurtres des Indiens Osage, devenus richissimes grâce au pétrole trouvé dans leur réserve. Ernest (DiCaprio) rentre de la guerre travailler pour son oncle William, flic et parrain local ; Ernest se marie à Molly, une Osage, mais participe aussi aux exactions menées par son oncle. Fidèle à ses thèmes, Scorsese raconte la face sombre de la société américaine, crimes et corruption réunis, et s'attache à filmer la difficile rédemption de son héros : la mise en scène est magnifique, DiCaprio exceptionnel, l'aspect historique passionnant (superlatifs volontaires et assumés). La première heure est somptueuse, la dernière impressionnante, mais on se demande aussi à quoi sert une troisième heure quand le récit ne la nécessite pas forcément. On mégote, d'accord. Parce qu'il y a du cinéma à tous les étages et c'est bien là l'essentiel. ■ **Éric Libiot**

(En salles le 18 octobre)

Dimanche à la campagne

C'est un dimanche en Angleterre, presque comme les autres. En ce jour de 1924, une femme de chambre orpheline, Jane (Odessa Young), travaillant chez un couple d'aristocrates, profite d'un congé spécial pour rendre visite à son amant, Paul (Josh O'Connor), qui vit non loin de là. Mais celui-ci épousera très prochainement, et sans passion, une autre. Cependant, le destin de Jane n'est peut-être pas celui que l'on imagine… Voilà un film qui donne envie de lire Graham Swift – puisque *Entre les lignes* n'est autre que l'adaptation du *Dimanche des mères*, de l'auteur britannique. Au-delà du récit, le long-métrage séduit, malgré quelques maladresses, par la sensualité de la mise en scène – la réalisatrice française Eva Husson filme d'ailleurs la nudité avec un grand naturel. Et on a plaisir à croiser des comédiens prestigieux comme Colin Firth et Olivia Colman. ■ **Baptiste Liger**

(En salles le 4 octobre)

ET AUSSI…

À sa parution en janvier 2020, *Le Consentement* de Vanessa Springora avait fait l'effet d'une bombe. Mais le récit de sa relation avec l'écrivain pédophile Gabriel Matzneff était-il transposable à l'écran ? Hélas, l'adaptation de Vanessa Filho n'est pas à la hauteur du livre. Jean-Paul Rouve peine à incarner l'auteur scandaleux et Kim Higelin semble un peu dépassée par son rôle (11/10). Avant d'être un classique du cinéma d'horreur, *L'Exorciste* était un roman de William Peter Blatty. On sera aussi curieux de voir cette nouvelle relecture, *L'Exorciste Devotion* – même si le nom du cinéaste David Gordon Green, à la tête des derniers épisodes de la saga *Halloween*, peut laisser sceptique (11/10). ■ **B.L.**

IMPERATIVE ENTERTAINMENT/APPLE TV+

Lewis Pullman et Brie Larson, dans *Lessons in Chemistry.*

Atomes crochus

Tirée d'un roman de Bonnie Garmus, *Lessons in Chemistry* nous offre un subtil portrait de femme dans l'Amérique rétrograde des années 1960.

De *La Fabuleuse Mme Maisel* à *Physical,* l'univers de la série télé semble s'être pris de passion pour les destinées de femmes prêtes à tout pour s'imposer dans des mondes d'hommes à des époques où la condition féminine devait être cantonnée au statut de mère au foyer. Il faudra désormais compter sur *Lessons in Chemistry* pour apporter sa pierre à cet indispensable édifice.

Adapté du best-seller *La Brillante Destinée d'Elizabeth Zott* de Bonnie Garmus, *Lessons in Chemistry* nous plonge dans l'Amérique des années 1960. On y fait la connaissance d'Elizabeth Zott, brillante chimiste, farouchement indépendante et féministe avant l'heure, qui peine à être prise au sérieux dans un cercle majoritairement masculin. Suite à un drame personnel, Elizabeth quitte le monde très phallocrate de la chimie pour rejoindre celui non moins dangereux de la télévision. Par l'intermédiaire de son émission de cuisine, Elizabeth ne se contente pas d'apprendre à son public exclusivement féminin à faire de bons petits plats, elle les exhorte à changer le statu quo. Un appel à la révolution qui, forcément, n'est pas du goût de tout le monde ! À l'image de *Physical* – et dans une certaine mesure de *La Fabuleuse Mme Maisel* –, l'héroïne de *Lessons in Chemistry* se sert du médium télévisuel, et de la notoriété qu'il induit, comme vecteur d'émancipation au sein d'une société patriarcale engoncée dans des valeurs passéistes et rétrogrades. À travers le destin de sa chimiste devenue superstar du petit écran, la série raconte combien il est difficile de bouger les lignes à une époque où le changement de paradigme est perçu comme une menace. Une leçon de vie salutaire où le charme le dispute à la mélancolie à travers le personnage d'Elizabeth Zott, interprété par une Brie Larson brillante de détermination teintée de fragilité. ■

Ilan Ferry

(Sur Apple TV +, à partir du 13 octobre)

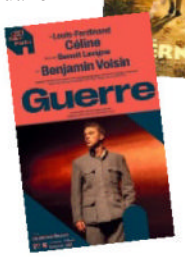
Seuls en scène… avec brio !

À travers d'époustouflants monologues, deux comédiens bien inspirés font résonner d'immenses voix de la littérature.

Le premier, Benjamin Voisin, 26 ans, César du meilleur espoir masculin pour *Illusions perdues,* est encore à l'aube de sa carrière, qu'on lui prédit immense ; le second, Franck Desmedt, 50 ans, le dynamique patron du Théâtre de la Huchette, est à la plénitude de la sienne. Ces deux magnifiques interprètes, qui partagent l'amour des beaux textes, se livrent en ce moment, chacun de leur côté, à un « seul en scène » exceptionnel.

Au Petit Saint-Martin, Benjamin Voisin joue *Guerre,* une adaptation du premier des récits de Céline retrouvés en 2021. Ce texte, très narratif, écrit à la première personne, et qui mêle autobiographie et fiction, nous fait suivre, dans les Flandres pendant la Première Guerre mondiale, la convalescence du brigadier Ferdinand depuis le moment où, salement esquinté, il reprend connaissance sur le champ de bataille, jusqu'à son départ pour Londres. Il faut voir avec quelle jubilation, quelle subtilité et quelle plasticité aussi Benjamin Voisin s'empare de cette langue si complexe, sans rien rater de ce qu'elle charrie, pêle-mêle, de monstrueux, d'humour, de naïveté, de désillusion et… de vie. Interprétant tous les personnages évoqués dans ce monologue, le jeune comédien est phénoménal. Il rappelle, en plus habité encore, le Gérard Depardieu, miraculeux, de ses débuts. On sort de son spectacle époustouflé et… sonné.

Au Lucernaire, Franck Desmedt ressuscite pour sa part celui qui fut l'un de nos écrivains voyageurs les plus prolixes et les plus curieux, Joseph Kessel. Il le fait avec la verve, la virtuosité, la drôlerie, l'implication et l'extraordinaire diction qu'on lui connaît. Le spectacle, signé Mathieu Rannou pour le texte et la mise en scène, dure à peine une heure trente mais, de l'insatiable curiosité du romancier à son amour infini pour l'humanité, en passant par ses engagements et ses coups de gueule tonitruants, rien ne manque au portrait que le comédien trace de lui. Avec en prime, quelques petites imitations impayables, dont une, de Francis Huster. Éblouissant ! ■



Dominique Poncet

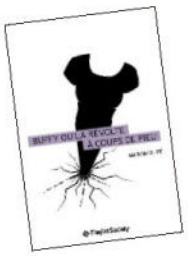
→ **Guerre** de Louis-Ferdinand Céline, mise en scène Benoît Lavigne. Théâtre du Petit Saint-Martin (Paris 10e), jusqu'au 21 octobre.
→ **Kessel, la liberté à tout prix,** texte et mise en scène de Mathieu Rannou. Théâtre du Lucernaire (Paris 6e), jusqu'au 7 janvier 2024.

MICHAEL BECKER/APPLE TV

Un pieu dans la fourmilière

***Buffy contre les vampires* est l'objet d'une passionnante analyse centrée sur l'impact sociologique, politique et culturel de cette série culte.**

Diffusée entre 1997 et 2003, *Buffy contre les vampires* est devenue en l'espace de sept saisons un monument de la pop culture. Plus qu'une énième série adolescente, la création de Joss Whedon s'est rapidement imposée comme une référence pour toute une génération trouvant dans les aventures de Buffy Summers, lycéenne le jour, tueuse de vampires la nuit, et ses amis un écho à ses préoccupations. Déclinée à toutes les sauces (jeux vidéo, livres, comics…), la série a largement dépassé son carcan télévisuel pour s'imposer comme un phénomène de société dont l'impact se mesure encore aujourd'hui, vingt ans après son arrêt. Il faut dire qu'à l'époque les épisodes traitaient d'un certain nombre de sujets ayant une résonance particulière avec les problématiques actuelles. C'est cet impact tout sauf anecdotique que la journaliste Marion Olité met en lumière dans son excellent ouvrage *Buffy ou la Révolte à coups de pieu*. L'autrice y décortique le phénomène *Buffy contre les vampires* sous toutes les coutures, replace la série dans son contexte et en déroule les tenants et les aboutissants. Avec lucidité et pertinence, elle analyse l'impact sociologique, politique et culturel d'une série n'ayant eu de cesse d'aborder les questions de consentement, de genres ou encore la place de la femme face à un patriarcat de plus en plus présent. À cheval entre guide et essai sociologique, *Buffy ou la Révolte à coups de pieu* déborde bien entendu d'amour pour cette série culte mais également de pistes de réflexion toutes plus passionnantes les unes que les autres, preuve supplémentaire du caractère hautement prégnant de la pop culture. ■



Ilan Ferry

BUFFY OU LA RÉVOLTE À COUPS DE PIEU
MARION OLITÉ
224 P., PLAYLIST SOCIETY, 17 €.
EN LIBRAIRIES LE 5 OCTOBRE.

• LES CLASSIQUES DE BOLL TARTARIN DE TARASCON

FR_TMDB - BOLL

Le parolier a la parole

Auteur-compositeur ayant travaillé entre autres pour Michel Polnareff, Sylvie Vartan et Alain Bashung, Doriand revient sur les zones d'ombre d'une activité plus complexe qu'on ne l'imagine.

« *On vient à une chanson pour la musique, mais on y reste pour le texte.* » Cette affirmation d'Alain Bashung confère toute sa raison d'être au métier de parolier que l'on découvre dans la biographie de Doriand, pseudonyme de Laurent Lescarret. Derrière ce nom peu connu se cache une des plumes qui a soutenu ou accompagné la carrière de quelques artistes majeurs de la chanson française : Michel Polnareff, Sylvie Vartan, Philippe Katerine, Julien Doré…

Inscrit dans la lignée de Jean-Loup Dabadie, Étienne Roda-Gil ou encore Pierre Delanoë, l'auteur-compositeur-interprète revient sur les rencontres fortes, rendez-vous manqués ou mariages réussis qui ont dessiné son parcours. *Un homme de paroles* nous permet d'accéder à l'intimité des grandes stars de la variété française et de visiter l'arrière-cuisine de certaines chansons inscrites dans le patrimoine : « Toutes les femmes de ta vie » interprétée par L5, « Elle me dit » portée par Mika ou encore « Non, non, non (écouter Barbara) » qui a brillamment lancé Camélia Jordana.

On découvre l'aridité du métier, la vive concurrence entre les auteurs, la difficulté de trouver la juste musique des mots et les textes qui épousent parfaitement la sensibilité des interprètes. À l'heure de l'explosion du streaming, on comprend par ailleurs que les interprètes préfèrent s'appuyer sur leurs propres paroles pour toucher les droits et compenser les pertes liées à la chute des ventes de disques… Aujourd'hui, les vrais tubes se font de plus en plus rares : « *On entend des textes souvent faiblards, qui font des chansons séduisantes mais qui ne tiennent pas dans la durée* », constate l'auteur.

Les petites anecdotes font la richesse de ce récit très spontané, souvent cynique et parfois pessimiste, mais empreint d'un humour efficace et décalé. ■

Aude Giger

AUDOIN DESFORGES/LÉO SCHEER

UN HOMME DE PAROLES
DORIAND
288 P., LÉO SCHEER, 20€

PRIX DU ROMAN FNAC 2023

LAURÉAT

JEAN-BAPTISTE ANDREA
VEILLER SUR ELLE
(L'Iconoclaste)

Élu par un jury de 400 adhérents et 400 libraires

Une histoire envoûtante, des personnages magnétiques, une écriture impeccable pour un hymne à l'Italie, l'amour, la beauté et la liberté
Béatrice, libraire à la Fnac Lyon Part-Dieu

Babelio Le Point LE FIGARO
Les Inrockuptibles LIRE magazine pass Culture
MADMOISELLE
fnac

L'APPLICATION : Klerb

→ Ce nouveau venu dans le monde des réseaux sociaux littéraires affiche une promesse originale : faciliter la rencontre des lecteurs dans la vraie vie. Grâce à la géolocalisation, mais aussi aux titres et aux auteurs que vous avez mentionnés dans votre profil, Klerb vous permet de retrouver des compagnons de lecture près de chez vous.

LE PODCAST : La Quille

→ Chaque semaine dans « La Quille », le journaliste et romancier Thomas Louis invite à son micro écrivains, chanteurs, peintres et artistes pour parler de l'actualité de la culture avec ceux et celles qui la font. Au rayon littéraire, on retiendra des entretiens savoureux avec Karine Tuil, Benoît Peeters ou Nolwenn Le Blevennec.

LE COMPTE INSTAGRAM : @La Cabane_des_diplodocus

→ Si Instagram regorge de comptes littéraires en tout genre célébrant l'actualité, les grands classiques ou la *new romance*, plus rares sont les comptes consacrés à la littérature jeunesse. Avec près de 10 000 followers, La Cabane des diplodocus fait office de référence et propose une sélection pointue des meilleurs ouvrages du genre. **L.D.**

Lecture augmentée

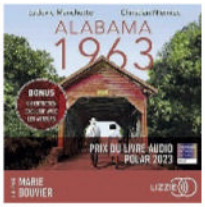
Lire en totale immersion grâce à des lunettes de réalité virtuelle sera bientôt possible. Vous laisserez-vous tenter ?

À la fin du mois de janvier, loin des salons feutrés de Saint-Germain-des-Prés, dans les couloirs bondés du CES (Consumer Electronics Show) de Las Vegas, le plus grand salon d'innovation technologique du monde, une petite entreprise américaine du nom de SOL marquait les esprits avec une invention peu commune dans le monde des objets connectés : une paire de lunettes entièrement dédiée aux amoureux de la littérature.

À l'heure des sociétés ultra-connectées où notre regard peine à être concentré, l'ennemi principal des lecteurs porte un nom : l'attention. SOL Reader se présente comme une liseuse nouvelle génération, inspirée des casques de réalité virtuelle, mais entièrement tournée vers le texte et l'écrit. Conçues pour maximiser la concentration, fuir les distractions du réel et s'évader pleinement dans les histoires que vous lisez, ces lunettes légères, d'une autonomie de près de trente heures, proposeront une expérience de lecture immersive et entièrement personnalisée. En plus de la taille, la police, la luminosité et le rétroéclairage, tous entièrement ajustables, des fonctionnalités de notes et de surlignage seront proposées. Actuellement dans la dernière ligne droite de leur développement et annoncées pour cet automne, les lunettes SOL Reader sont d'ores et déjà disponibles en précommande pour la somme de 350 dollars. Une fortune pour un gadget futile, diront certains. Le prix d'une lecture augmentée et d'une précieuse tranquillité pour les amateurs de monde connecté. ■

Léonard Desbrières

• LES LIVRES AUDIO



ALABAMA 1963
DE LUDOVIC MANCHETTE ET CHRISTIAN NIEMIEC
LU PAR MARIE BOUVIER (LIZZIE)

■ Primé dans la catégorie polar du grand prix du livre audio cette année, *Alabama 1963* constitue une plongée à vif dans l'Amérique ségrégationniste des années 1960. Alors que des petites filles noires disparaissent, un détective raciste et alcoolique et une femme de ménage noire mènent l'enquête. La lecture captivante de Marie Bouvier ménage le suspense.

BESTIOLES
RACONTÉ PAR DENIS CHEISSOUX ET BRIGITTE LECORDIER
(PODCAST DE FRANCE INTER)

■ Coproduit avec le Muséum national d'histoire naturelle, *Bestioles* est un podcast pour enfants sur le monde animal. À destination des 5-7 ans et des plus grands, cette série pleine d'humour aborde de façon à la fois ludique et scientifique la richesse de la biodiversité. De l'opossum au bernard-l'ermite, elle révèle l'histoire méconnue de tout un bestiaire.

LA HONTE
D'ANNIE ERNAUX
LU PAR NOÉMIE LVOVSKY (ÉCOUTEZ LIRE GALLIMARD)

■ Annie Ernaux exhume le souvenir de ce curieux dimanche où son père a voulu tuer sa mère. Scène d'ouverture de *La Honte*, cet événement ressuscite une époque révolue et la jeune fille de 12 ans qu'elle a été. Magnifié par Noémie Lvovsky, le récit de la nobélisée sonde méthodiquement les explications sociologiques sous-jacentes.

Christophe Rioux

SOL READER

Écoutez

STÉPHANE BERN ET REMONTEZ LE TEMPS

15H - 16H
HISTORIQUEMENT VÔTRE

Europe 1

CapaPictures / Europe 1

Les femmes ont-elles une nature de mangeuses ?

Éléments de réponse dans une enquête signée Lauren Malka.

« *Dans l'immense mythologie que les hommes ont élaborée autour de l'idéal féminin, la nourriture est systématiquement oubliée* », observe Roland Barthes en fin décrypteur des mythes modernes, au tournant des années 1980. Dans notre culture, voit-on la femme manger ? Si elle se trouve représentée à l'heure du repas, ça ne peut être qu'une caricature dégoûtante et/ou sexuellement suggestive. Les critiques de cet imaginaire persistant, qui n'exalte jamais positivement la féminité à table mais moulée dans un corps sculpté par les régimes et le sport, ne datent pas d'aujourd'hui. En vérité, la culture se méfiant des femmes qui mangent a des racines qui plongent bien plus loin que notre société actuelle saturée d'images de ces corps dits parfaits.

C'est une des trouvailles centrales de *Mangeuses*. Dans cet essai, Lauren Malka mêle une foule de références historiques et contemporaines qui participent à expliquer le rapport problématique des femmes à l'alimentation. D'abord, le récit grec des origines présente une « *femme béance* », figure de la femme vorace qui avale tout, comme sa voisine l'ogresse. À l'opposé du spectre, passant de femme gourmande à femme lascive, elle devient elle-même un objet à dévorer. « *À une époque où l'on ne connaît ni Lolita de Nabokov, ni les images publicitaires mêlant la gourmandise féminine à l'érotisme, voire à la pornographie, les femmes dites gourmandes sont maintenues dans un arc narratif les condamnant à passer sans cesse d'objet de désir à objet de méfiance et vice versa* », constate la journaliste. Les « *péchés de langue* » réuniront par la suite l'appétit aux bavardages dans un huitième péché capital spécifiquement féminin… manger comme s'exprimer feront ainsi l'objet d'une même méfiance à travers l'histoire, que les femmes sauront contourner par des moyens que cet essai décrypte également. ■ **Eugénie Bourlet**

MANGEUSES. HISTOIRE DE CELLES QUI DÉVORENT, SAVOURENT OU SE PRIVENT À L'EXCÈS
LAUREN MALKA
260 P., LES PÉRÉGRINES, 20 €.
EN LIBRAIRIES LE 6 OCTOBRE.

Le divorce entre littérature et politique est-il acté ?

Depuis des siècles, l'une et l'autre entretiennent un lien ténu. Mais ce mariage serait-il passé de mode ? Telle est la question posée par Bruno de Cessole, qui répond sans optimisme.

« *La vocation littéraire est une tentation permanente. Je l'ai mise en sommeil. La vie me dira si elle reprendra le dessus.* » C'est Emmanuel Macron qui parle, quelques mois avant d'être élu président. Une posture qui l'inscrit dans la vieille tradition française d'alliance entre politique et littérature, les politiques cherchant un surcroît de prestige dans la littérature, les écrivains, un surcroît de gloire dans la politique. On songe à Chateaubriand, Hugo, Barrès, Malraux, pour les écrivains devenus politiques, à Mirabeau, Jaurès, Blum, de Gaulle, pour les politiques tentés par l'écriture. Fin connaisseur de l'histoire et grand lecteur, Bruno de Cessole propose dans *Le Sceptre et la Plume* une galerie de portraits de ces cumulards. Au-delà de ces figures individuelles croquées avec une belle érudition et un sens aigu de la formule, cette promenade pose la question de la pérennité de cette union, à l'ère des politiciens branchés sur Twitter (pardon, sur X). Imagine-t-on encore de grands auteurs briguer les suffrages ? S'ils s'occupent de politique, c'est comme consciences éclairées ou lanceurs d'alerte. Quant à la haute figure de l'homme d'État lettré, « *elle ne paraît pas reproductible* », n'en déplaise à Bruno Le Maire. Le livre, commencé avec Montaigne, s'arrête avec Mitterrand. Si ce dernier fut, comme il disait, le « *dernier grand président* », chacun en jugera. Le dernier président-écrivain, en revanche, c'est certain. L'alliance a vécu, conclut Cessole : elle n'est plus qu'une « *poétique ruine* ». ■ **Bernard Quiriny**

LE SCEPTRE ET LA PLUME. POLITIQUE ET LITTÉRATURE EN FRANCE DE MONTAIGNE À FRANÇOIS MITTERRAND
BRUNO DE CESSOLE
568 P., PERRIN, 26 €

NB/LES PÉRIGRINES - DR/PERRIN

Le mot « amour » dans un titre fait-il vendre ?

Le nombre de romans arborant ce terme en couverture est énorme. Et, parmi eux, beaucoup ont du succès – à l'image du nouveau roman de François Bégaudeau, *L'Amour*.

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

Parmi les bons démarrages de la rentrée figure le nouveau livre de François Bégaudeau, *L'Amour*. Un succès qui doit à la notoriété de l'auteur et au soutien de la critique, mais peut-être aussi à son titre, simple, évident. Un titre qui pose donc une question : le mot « amour » dans un titre fait-il vendre ? On pense à de récents succès de librairie, *L'Amour et les Forêts* d'Éric Reinhardt, *Amours* de Léonor de Récondo, *Après l'amour* de Line Papin, *Une histoire d'amour* d'Alexis Michalik… Le nombre de romans avec ce genre de titres est vertigineux : des classiques, comme *L'Amour fou* de Breton, *Un amour* de Buzzati ou *Premier amour* de Tourgueniev, mais aussi une quantité d'ouvrage *feel-good* et de romances (*À l'horizon, l'amour* de Sarah Morgan, *Aussi fort que l'amour* de Jacquelyn Mitchard, etc.), et de nombreux romans de littérature « blanche » : parmi les plus récents, Yasmine Char *(L'Amour comme un empire)*, Karine Tuil *(Kaddish pour un amour)*, Santiago Amigorena *(Il y a un seul amour)* ou Valérie Tong Cuong *(Par amour)*.

Ces livres ont-ils cependant rencontré le succès ? C'est ici que l'hypothèse se dégonfle : si ces titre peuvent donner plus de visibilité au roman d'un auteur connu, ou même d'un recueil de nouvelles (*Des nouvelles de l'amour* de Nicolas Rey), ils ne poussent pas à eux seuls les livres d'auteurs moins réputés, comme *Les Quatre Vies d'un amour* de Mathieu Terence ou *Un amour* de Sara Mesa. Hélas, dira-t-on ! Il n'y a pas de martingale en littérature, et les voies du succès sont impénétrables. Certains auteurs imaginent dès lors des romans contre l'amour, comme Jean Dutourd avec *Les Horreurs de l'amour,* récemment réédité, ou Régis Jauffret avec *Histoire d'amour* et *Cet extrême amour,* deux romans qui n'ont rien de romantique… ■ **Jean Hurtin**

L'AMOUR
FRANÇOIS BÉGAUDEAU
96 P., VERTICALES, 14,50 €

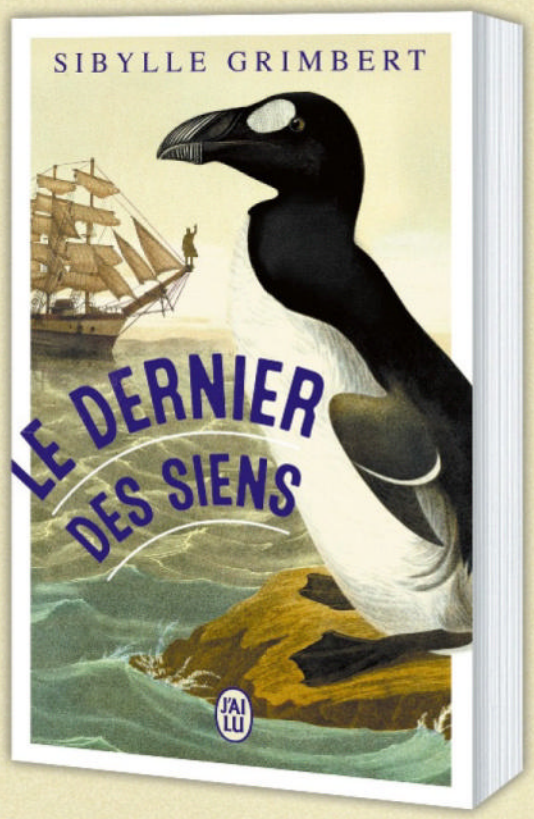
"Un spécimen rare" *LE PARISIEN*

"L'histoire d'une amitié hors du commun. Bouleversant." *GÉO*

"Originalité, suspense, ode à la nature sauvage, plaidoyer pour la protection des espèces, cette odyssée est bouleversante." *MADAME FIGARO*

"Une leçon de vie et de philosophie." *LA CROIX*

J'AI LU



SUR LES « AUTEURS » DE TALLOIRES

Les 30 septembre et 1er octobre, rendez-vous à Lirôlac pour la 3e édition !

On en revient toujours à Mort Schuman qui, souvenez-vous, chantait : *« Il neige sur le lac Majeur »*. Malgré les aléas météorologiques, il est peu probable qu'il en soit de même sur le lac d'Annecy, les 30 septembre et 1er octobre prochains. Enfin, si : il pleuvra… des auteurs ! En effet, pour sa troisième édition, le festival Lirôlac de Talloires réunira pas moins d'une trentaine de noms prestigieux, pour divers événements. On citera notamment Sorj Chalandon, Mélissa Da Costa, Ivan Jablonka, Mazarine Pingeot, Julia Kerninon ou les journalistes Bruce Toussaint et Hugo Clément. La région étant renommée pour sa gastronomie, un duo viendra aussi titiller les papilles des visiteurs : Mercotte et le chef étoilé Jean Sulpice (qui a repris la fameuse Auberge du Père Bise de Talloires). Il y aura bien sûr les traditionnels débats et signatures – sans oublier les ateliers et lectures –, mais pas seulement. Ainsi, en clôture, Éric Reinhardt sera présent pour la projection, au cinéma, de l'adaptation de *L'Amour et les forêts*. Quant à Amélie Nothomb, elle a accepté de présider le jury du concours d'écriture, dédié aux plus jeunes. L'une des nouvelles primées sera d'ailleurs publiée dans le prochain numéro d'*Écrire avec Lire Magazine*, qui paraîtra courant octobre… Allez savoir : peut-être l'heureux « gagnant » viendra-t-il dédicacer ses livres, dans quelques années…

Baptiste Liger

lirolac.fr

En paix à Mouans-Sartoux

La ville des Alpes-Maritimes vous accueille autour d'un thème fédérateur et d'actualité, du 6 au 8 octobre, à l'occasion de son 36e Festival du livre.

Face à une actualité toujours plus anxiogène, le festival de Mouans-Sartoux a fait le choix, pour cette nouvelle édition, d'un thème qui sonne comme une bouffée d'oxygène, rassembleur et engagé : « Dessine-moi la paix ». *« Nous nous questionnerons sur les femmes d'Iran et d'Afghanistan qui luttent contre l'obscurantisme, sur la guerre en Ukraine, sur les jeunes qui défendent leur avenir face au dérèglement climatique, sur le partage de l'eau, sur la nécessité des arbres, sur les démocraties à l'épreuve, sur une société malmenée par les crises »*, explique Marie-Louise Gourdon, commissaire et fondatrice du festival. Du 6 au 8 octobre, 300 invités seront présents pour échanger, débattre et partager lors de lectures, de rencontres littéraires animées, de spectacles ou de concerts. Parmi les invités les plus attendus : Tahar Ben Jelloun, Gilles Kepel, Marek Halter, Jean-Baptiste Andrea – qui vient de recevoir le prix du roman Fnac pour *Veiller sur elle* (lire page 23) –, Adeline Dieudonné, Didier Van Cauwelaert, l'humoriste Marc Jolivet ou les journalistes Annick Cojean et Edwy Plenel. ■

Simon Bentolila

lefestivaldulivre.fr

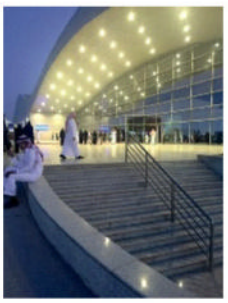
Tahar Ben Jelloun et Adeline Dieudonné.

Riyad, sous toutes les cultures

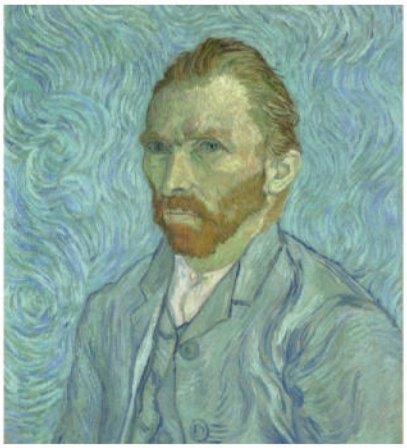
La Foire internationale du livre organisée par la capitale saoudienne se déroulera du 28 septembre au 7 octobre.

Comme chaque année depuis dix-sept ans, la capitale saoudienne s'éveillera au son des bruissements de pages. Du 28 septembre au 7 octobre se tiendra la Foire internationale du livre de Ryad dont le thème « Building Cultural Bridges » – autrement dit, édifier des liens culturels – animera l'esprit de tout l'événement. Les festivités se tiendront à l'université King Saud où des rencontres, des dédicaces et des tables rondes avec des écrivains, des poètes et des intellectuels du monde entier sont prévues. La France aura l'espace le plus largement représenté avec un pavillon de 500 mètres carrés dans lequel plus de 60 éditeurs français et francophones sont attendus. La littérature jeunesse y aura une place toute particulière et nombreux seront les auteurs invités à donner des conférences, à participer à des ateliers et à des panels. ■

Marie Jouvin



FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD - CÉLINE NIESZAWER/LEEXTRA/LICONOCLASTE - DR



PATRICE SCHMIDT/MUSÉE D'ORSAY, DIST. RMN-GRAND PALAIS

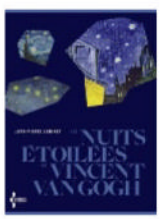
Avant de rejoindre les étoiles

Pleins feux sur les derniers éclairs de génie de Vincent Van Gogh au crépuscule de sa vie, lors de l'exposition que lui consacre le musée d'Orsay.

Cela semblait une évidence : le musée d'Orsay met à l'honneur l'un de ses peintres fétiches, Vincent Van Gogh (1853-1890), pour son exposition de rentrée. Mais que dire de plus sur le virtuose mondialement célèbre, dont les touristes vénèrent les œuvres présentées au sein des collections permanentes ? L'angle choisi est passionnant, et émouvant : sa fin de vie à Auvers-sur-Oise. Suivi par le docteur Gachet, spécialisé dans le traitement de la mélancolie, l'artiste subit un nouvel élan créatif, de son arrivée le 20 mai 1890 à son décès le 29 juillet après une tentative de suicide. Ainsi, le parcours réunit une quarantaine de tableaux (sur les 74 produits durant cette période courte et mouvementée d'un peu plus de deux mois) et une vingtaine de dessins (sur 33) : paysages de la campagne environnante, natures mortes, scènes du quotidien dans le village où il a élu domicile (à l'auberge Ravoux), portraits. Exécutés entre chaque crise, qui éprouve gravement sa santé mentale.

À cette occasion, l'écrivain et astrophysicien Jean-Pierre Luminet publie un livre qui s'intéresse à la façon dont le peintre a entrepris d'immortaliser le ciel, après une révélation survenue en 1888 à Arles. Les étoiles sont-elles disposées au hasard sur ses toiles ou correspondent-elles à la configuration exacte de la voûte céleste de nuit ? Sachant qu'il faisait preuve d'une volonté de réalisme dans la transposition picturale. Le débat récurrent (faut-il peindre d'après nature ou son imagination ?) a engendré des conséquences terribles : une dispute avec Paul Gauguin, un accès de folie chez Vincent Van Gogh qui a abouti à la mutilation de son oreille… Une enquête qui tient en haleine ! ■ **Gabrielle Martin**

→ **Van Gogh à Auvers-sur-Oise**
Du 3 octobre au 4 février au musée d'Orsay (Paris 7e).
musee-orsay.fr.



LES NUITS ÉTOILÉES DE VINCENT VAN GOGH
JEAN-PIERRE LUMINET
160 P., SEGHERS, 21 €

TAHEREH MAFI
CE ROYAUME TISSÉ

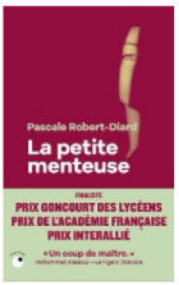
Des empires qui s'affrontent,
une romance interdite
et une reine oubliée
depuis longtemps,
destinée à sauver son peuple.
DISPONIBLE EN LIBRAIRIE
DE SAXUS

L'AVIS DES LECTEURS

Chaque mois, dans *Lire Magazine*, les contributeurs de la plateforme s'expriment sur les succès du moment.

5 ★ L'Amour
François Bégaudeau
(Verticales)

« Si le titre du dernier roman de Bégaudeau peut prêter à sourire, tant *L'Amour,* c'est à la fois suranné et un peu prétentieux, il convient parfaitement à ce qu'il raconte : une histoire d'amour, mais pour une fois, c'est une histoire d'amour totalement banale. Des personnes qui se rencontrent, qui passent leur vie ensemble et qui finissent par mourir. Le roman est très court (moins de 100 pages) et c'est, je pense, l'une de ses forces parce qu'au début il semble prendre le temps de jouer avec le lecteur, le temps de placer les conditions de la rencontre amoureuse entre une femme qui fait le ménage dans un gymnase pour aider sa mère et un beau joueur de basket… Sauf que ce n'est pas parce que quelqu'un a le béguin que, tout à coup, c'est réciproque et qu'ils vont passer leur vie ensemble. » ■ **#Moizi**



3 ★ La Petite Menteuse
Pascale Robert-Diard
(Proche)

« La romancière et chroniqueuse judiciaire au *Monde,* Pascale Robert-Diard, nous plonge avec talent dans les atermoiements d'Alice, avocate, qui décide de soutenir Lisa, la petite menteuse. Au premier rendez-vous, Lisa revient aux prémices de son histoire, lorsqu'elle avait 15 ans. Elle raconte sa famille, le divorce, l'impression d'être transparente, elle est mal dans sa peau, jusqu'au jour où sa poitrine se développe, au point de la rendre à la fois mal à l'aise et à la fois plus intéressante auprès des garçons. Une ambivalence qui lui laisse un goût amer, mais elle se sent pour la première fois désirée, appréciée, par tous ces garçons. Les baisers, les caresses, les attouchements de celui pour lequel elle "craque" mais aussi d'autres, qui l'ont filmée, à son insu… *[La Petite Menteuse]* est un roman sur le fonctionnement de la justice, mais aussi sur ses dérives, sur la parole des victimes et sa prise en compte, mais surtout sur le courage d'aller à contre-courant des tabous de notre société. L'auteure pousse le lecteur à réfléchir sur la figure de la victime, et parvient à nous faire comprendre le choix de Lisa. La vérité n'est jamais celle que l'on imagine, les institutions sont dénigrées pour leur indifférence, les adultes remplis de bonnes intentions sont mis au pilori tout en douceur, pour démontrer les travers que cela occasionne. Le mensonge devient le fil conducteur de ce roman, avec ses conséquences ainsi que ses raisons dont l'auteure tente de disséquer l'engrenage. » ■ **#Ju-lit-des-mots**

LES MEILLEURES VENTES

Palmarès réalisé par Datalib et l'Adelc – Association pour le développement de la librairie de création –, du 1er au 18 septembre 2023, à partir des ventes d'un réseau de 327 librairies indépendantes.

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	**Panayotis Pascot**	La prochaine fois que tu mordras la poussière	Stock	Littérature
2	**Sorj Chalandon**	L'Enragé	Grasset	Littérature
3	**Amélie Nothomb**	Psychopompe	Albin Michel	Littérature
4	**Neige Sinno**	Triste tigre	P.O.L	Littérature
5	**François Bégaudeau**	L'Amour	Verticales	Littérature
6	**Laurent Binet**	Perspectives	Grasset	Littérature
7	**Jean-Baptiste Andrea**	Veiller sur elle	L'Iconoclaste	Littérature
8	**Maria Pourchet**	Western	Stock	Littérature
9	**Jean-Philippe Toussaint**	L'Échiquier	Minuit	Littérature
10	**Collectif**	Journal Tintin. Spécial 77 ans	Lombard	BD
11	**Cédric Sapin-Defour**	Son odeur après la pluie	Stock	Littérature
12	**Julia Cagé, Thomas Piketty**	Une histoire du conflit politique	Seuil	Essais
13	**Caryl Férey**	Okavango	Gallimard	Polars
14	**Michael Connelly**	L'Étoile du désert	Calmann-Lévy	Polars
15	**Zep**	Titeuf (t. 18)	Glénat	BD
16	**Les Linguistes atterrées**	Le français va très bien, merci	Gallimard	Essais
17	**Charles Pépin**	Vivre avec son passé	Allary	Essais
18	**Hernan Diaz**	Trust	L'Olivier	Littérature
19	**David Grann**	Les Naufragés du Wager	Sous-Sol	Littérature
20	**Agnès Desarthe**	Le Château des Rentiers	L'Olivier	Littérature
21	**Akira Mizubayashi**	Suite inoubliable	Gallimard	Littérature
22	**Salman Rushdie**	La Cité de la victoire	Actes Sud	Littérature
23	**Fabrice Caro**	Journal d'un scénario	Gallimard	Littérature
24	**Pierric Bailly**	La Foudre	P.O.L	Littérature
25	**Sylvain Prudhomme**	L'Enfant dans le taxi	Minuit	Littérature
26	**Astrid Desbordes, Pauline Martin**	Archibald (t. 15)	Albin Michel	Jeunesse
27	**Nicolas Sarkozy**	Le Temps des combats	Fayard	Essais
28	**Emmanuel de Waresquiel**	Jeanne du Barry	Tallandier	Essais
29	**Olivier Hamant**	Antidote au culte de la performance. La robustesse du vivant	Gallimard	Essais
30	**Collectif**	Femme, vie, liberté	L'Iconoclaste	BD
31	**Alice Renard**	La Colère et l'Envie	Héloïse d'Ormesson	Littérature
32	**Mathias Énard**	Déserter	Actes Sud	Littérature
33	**Lilia Hassaine**	Panorama	Gallimard	Littérature
34	**Éric Reinhardt**	Sarah, Susanne et l'écrivain	Gallimard	Littérature
35	**Gilles Kepel**	Prophète en son pays	L'Observatoire	Essais
36	**Fred Vargas**	Sur la dalle	Flammarion	Polars
37	**Leonor de Récondo**	Le Grand Feu	Grasset	Littérature
38	**Ivan Jablonka**	Goldman	Seuil	Essais
39	**Cynthia Fleury**	La Clinique de la dignité	Seuil	Essais
40	**Chloé Delaume**	Pauvre folle	Seuil	Littérature

LES MEILLEURES VENTES DE POCHES

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	**Virginie Despentes**	Cher connard	Le Livre de Poche	Littérature
2	**Maud Ventura**	Mon mari	Proche	Littérature
3	**Pascale Robert-Diard**	La Petite Menteuse	Proche	Littérature
4	**Annie Ernaux**	L'Autre Fille	Folio	Littérature
5	**Yasmina Khadra**	Les Vertueux	Pocket	Littérature
6	**Hélène Dorion**	Mes forêts	Bruno Doucey	Littérature
7	**Milan Kundera**	L'Insoutenable Légèreté de l'être	Folio	Littérature
8	**Lola Lafon**	Quand tu écouteras cette chanson	Le Livre de Poche	Littérature
9	**Jean Anouilh**	Antigone	La Table ronde	Littérature
10	**Maria Pourchet**	Feu	Le Livre de Poche	Littérature

Louise Erdrich

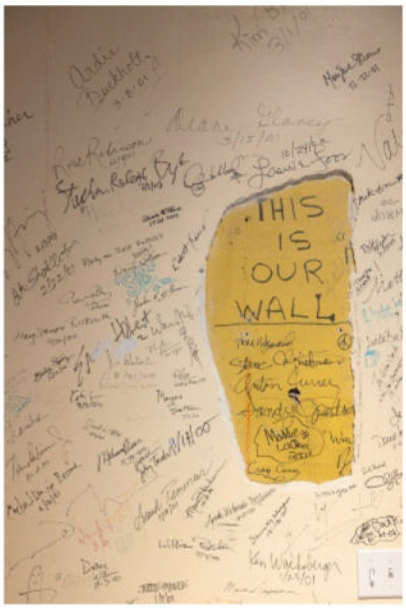
UNE INDIENNE DANS SA VILLE

Dans *La Sentence*, l'écrivaine entremêle l'histoire d'une autochtone au XIXe siècle et celles des victimes des violences policières, qui ont récemment marqué la ville de Minneapolis, chère à l'autrice. Elle y a fondé une librairie unique en son genre, où nous l'avons rencontrée et qui sert de décor à son nouveau roman.

« *C'était un magasin modeste en face d'une école en briques dans un quartier agréable. La porte bleue protégée par un store ouvrait sur un parfum de sweet grass, l'avoine odorante qui sert d'encens pendant les cérémonies, et 75 mètres carrés remplis de livres.* » Ainsi Tookie, l'héroïne de *La Sentence*, décrit-elle le seul commerce qui accepte de l'embaucher à sa sortie de prison. Un lieu à nul autre semblable, à la fois décor et personnage du dernier roman de Louise Erdrich. Un lieu qui n'appartient pas uniquement à la fiction mais aussi à la réalité. Sur la porte bleue, le numéro 2115 accueille les habitués de cette librairie de quartier, et des visiteurs parfois venus de loin. Façonné dans de l'écorce de bouleau, il renvoie au nom que Louise Erdrich a choisi pour sa deuxième maison : Birchbark Books & Native Arts (« birch » signifiant « bouleau » en anglais, et « bark », « écorce »). Chez les Indiens, cet arbre aux nombreuses vertus médicinales est sacré. Son écorce servait à fabriquer des canots et des objets du quotidien, dont l'intérieur de la librairie dévoile quelques exemples. Sur de hautes étagères, des paniers façonnés dans cette essence. Au plafond, un canoë fait main, suspendu au-dessus de la table-bateau où sont mis en évidence les derniers coups de cœur des libraires. Contre un mur, un confessionnal ouvragé, rescapé d'un bar où il faisait office de cabine pour DJs. Dans chaque recoin, les fragrances de miel et d'amande de la *sweet grass*. En rayon, des romans, des essais, des livres pour enfants et jeunes adultes, de la poésie, des manuels de cuisine, écrits par des auteurs indiens et non indiens, chaque exemplaire dérobant à l'oubli une page de l'histoire américaine.

TOUTE LA VITALITÉ DE LA CULTURE AMÉRINDIENNE

En 2001, quand Birchbark Books est créé, les ouvrages signés par des Indiens ou ayant leur histoire et leurs cultures pour sujets peinaient à remplir une étagère. Ces dernières années, une nouvelle génération d'écrivains autochtones s'est imposée sur la scène littéraire, que l' on pense à David Treuer, Tommy Orange, Julian Brave NoiseCat, Nick Martin ou Lyla June Johnston. « *Les Indiens qui ont pu étudier à l'université sont d'abord devenus avocats dans le but de défendre les terres de leurs ancêtres,* précise Louise Erdrich. *Aujourd'hui, ils se réapproprient leur histoire par les mots et l'écriture, et ce n'est que le début.* » Dans *La Sentence*, Tookie, une quadragénaire ojibwée, est embauchée après dix ans d'incarcération dans une librairie indépendante tenue par une certaine Louise. Lorsqu'elle découvre les rayons étiquetés « *romans autochtones* », « *histoire autochtone* », « *poésie autochtone* » ou « *langues autochtones* », elle réalise : « *Nous, Indiens d'Amérique, sommes plus brillants que je ne le pensais.* » « *C'est pour cette raison que j'ai créé Birchbark Books*, sourit Louise Erdrich. *Pour témoigner*



de la force et de la vitalité des cultures autochtones. Pour fédérer une communauté autour d'un objet à nul autre semblable : le livre. »

Pour l'écrivaine, être libraire est « *une identité et un mode de vie* ». Si elle peut compter, pour le bon fonctionnement de Birchbark, sur une solide équipe de passionnés, les piles d'exemplaires en attente de dédicace qui encombrent l'arrière-boutique de la librairie lui rappellent les exigences de son autre métier. Autrice célébrée dans le monde entier dont l'œuvre est auréolée de nombreux prix (dont le prix Pulitzer 2021 pour *Celui qui veille*), libraire engagée, mère et grand-mère attentive, Louise Erdrich conjugue vie publique et sphère privée sans obéir à un emploi du temps répétitif, mais avec, en ligne de mire, les manuscrits entamés exigeant d'être achevés. « *Je travaille toujours sur deux ou trois livres en même temps,* précise l'autrice. *Si l'un ne progresse pas, j'en profite pour avancer sur un autre. L'écriture appelle l'écriture : elle ressemble en cela à une addiction. Je peux écrire n'importe où : dans l'arrière-boutique de la librairie, au dernier étage de ma maison, qui fait office de bureau, mais aussi sur une aire d'autoroute si une idée me vient alors que je suis au volant.* » À Minneapolis, Louise Erdrich vit dans une demeure ancienne, avec un jardin où ses filles se promènent parfois avec un oiseau qu'elles ont sauvé sur l'épaule. Née d'un père germano-américain et d'une mère ojibwée, l'autrice a grandi dans le Dakota du Nord, où ses parents étaient employés au Bureau des affaires indiennes. Sur ce territoire portant le nom de tribus sioux, une île lui est particulièrement chère. Sur cette île, une *cabin* construite par l'un de ses amis, le seul endroit où elle parvient à se dérober aux exigences du quotidien, pour écrire et méditer.

« LE LIEU HANTÉ LE PLUS AGRÉABLE QUE JE CONNAISSE »

Ses ouvrages, Louise Erdrich en rédige toujours le premier jet à la main, « *pour garder une trace de ses erreurs* ». « *L'écriture regorge d'actes manqués plus signifiants qu'on ne le pense, si ce n'est prophétiques. Dans ce domaine comme dans la vie en général, il me semble essentiel de regarder en arrière et de faire face à ses erreurs. Et pour cela, il faut en garder la trace.* » *La Sentence* est le roman qui, parmi la vingtaine comprise dans son œuvre, lui aura donné le plus de mal. Commencée en 2014, son intrigue entrelace l'histoire d'un journal intime écrit à la fin du XIXe siècle par une captive autochtone à l'actualité contemporaine, marquée par la pandémie de covid-19 et le meurtre de George Floyd. « *En mai 2020, je pensais avoir mis le point final à mon roman. Mais le meurtre de* ●●●

En haut, de gauche à droite : Le nom de la librairie, Birchbark, désigne l'écorce de bouleau, un arbre sacré pour les Indiens d'Amérique. Sur l'un des murs, les visiteurs peuvent laisser une trace de leur passage, contribuant à la mémoire des lieux.

En haut : sauge pour les cérémonies, riz sauvage récolté à la main, CD d'« Indigenous music »… outre la littérature, c'est la culture amérindienne sous toutes ses formes que Louise Erdrich veut diffuser et perpétuer grâce à sa librairie. En bas : des livres de l'autrice dédicacés.

George Floyd, les émeutes qui ont suivi et embrasé Minneapolis-Saint Paul m'ont obligée à le reprendre et, pour la première fois, à faire de l'actualité immédiate ma matière. Je n'avais jamais vraiment su comment écrire sur ces violences policières, qui se répètent encore et toujours. À travers la voix de Tookie, dont le quotidien est impacté par ces événements, il me semble avoir trouvé la façon d'en parler avec justesse. »

Aux fantômes du présent se mêlent ceux qui, dans le passé, ont été dépossédés de leurs terres. « *Ici, nous sommes en terre sioux-dakota, sur le territoire du peuple de Cloud Man* », lit-on dans *La Sentence* à propos de l'emplacement où se situe aujourd'hui Birchbark Books. En 1862, l'État du Minnesota proposait une prime de 25 dollars pour chaque scalp indien collecté. Un siècle et demi plus tard, les descendants de ces peuples exterminés se réapproprient leur histoire à travers des livres qui viennent, mois après mois, étoffer l'offre d'une librairie pour l'heure unique sur le sol américain – gageons que son exemple inspire d'autres initiatives du même genre. Dans *La Sentence*, Tookie et la librairie qui l'emploie sont hantées par le fantôme de Flora, une fidèle cliente foudroyée alors qu'elle lisait le journal d'une captive autochtone. Un journal que Tookie tente de détruire, en vain : animé par une « *volonté propre* », celui-ci semble bien décidé à mettre Tookie face à un passé qu'elle avait voulu effacer. Si elle ne s'est jamais retrouvée face à un fantôme paré de tous les atours que le folklore exige, Louise Erdrich croit en leur présence. Elle est même persuadée qu'ils sont en mesure de guider son écriture. « *Quand je suis seule à la librairie le soir, je me dis que c'est le lieu hanté le plus agréable que je connaisse* », sourit l'écrivaine avant d'évoquer les galeries souterraines et « *creepy* » sur lesquelles repose sa librairie. Un espace qui sert pour l'heure de dépôt (dont rêverait tout libraire parisien en quête de mètres carrés supplémentaires !), destiné un jour à accueillir de nouveaux rayons et des lectures publiques.

UN DESTIN COLLECTIF

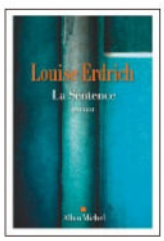
À côté de la librairie, une galerie rend hommage ce 26 août 2023 au peintre ojibwé Jim Denomie, décédé l'an dernier, dont le « *surréalisme métaphorique* » pose un regard critique sur l'histoire des peuples autochtones. Quelques « *blocks* » plus au sud, l'intersection entre Chicago Avenue et la 38e rue où George Floyd a été assassiné est recouverte de fleurs, de fresques et des noms des victimes des violences policières. À quelques pas, les locaux du Women's Prison Books Project (auquel Birchbark Books apporte son soutien) collectent des livres pour les femmes incarcérées, des livres dont Tookie témoigne du rôle essentiel. « *Nous sommes marqués par notre histoire,* affirme Louise Erdrich à travers la voix de son héroïne. *Parfois, il me semble que les premières années du Minnesota hantent tout, que ce soient les tentatives de Minneapolis de greffer des idées progressistes sur ses origines racistes ou le fait que, ne pouvant défaire l'histoire, nous sommes condamnés à l'affronter ou à la répéter. Mais les clients de la librairie m'ont donné foi en l'idée qu'on pouvait s'en sortir.* »

Dans son œuvre écrite comme à travers la librairie qu'elle a créée, Louise Erdrich incite ses lecteurs et tous ceux poussant la porte du 2115 W 21 Street à se réapproprier leur histoire personnelle au sein d'un destin collectif. Quand on évoque la polysémie du titre de son dernier roman, difficilement traduisible en français (« *sentence* » signifiant à la fois « phrase » et « sentence », au sens de « verdict », en anglais), et qu'on lui demande si elle-même se sent « condamnée » à écrire sur certains sujets, elle répond qu'elle l'est probablement mais que cette condamnation relève également d'un choix personnel. « *Chaque existence porte en elle le fardeau d'une sentence, mais il nous est individuellement possible de la commuer en une peine moins lourde à porter.* » ■

Laëtitia Favro

Photos : Jenn Ackerman pour *Lire Magazine*

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE



★★★★☆
LA SENTENCE (THE SENTENCE)
LOUISE ERDRICH
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR SARAH GURCEL, 448 P., ALBIN MICHEL/TERRES D'AMÉRIQUE, 23,90 €

AU CAFÉ LITTÉRAIRE

STÉPHANIE HOCHET

Antigone

À quoi ressemble-t-on quand on est une héroïne antique et une figure de la résistance du XXe siècle ? Antigone va-t-elle apparaître en péplos ou en robe simple ou pourquoi pas en jogging, les cheveux teints en vert (salutations à la dessinatrice Coco) ? Qu'importe. Elle se fiche bien de son apparence, cette jeune femme au bord de la colère qui inspira Sophocle, Anouilh… Ce qui m'intrigue, c'est son avis sur la récupération politique de son destin, c'est aussi son insaisissable caractère qui me semble proche mais étranger.

— Êtes-vous féministe ?

— Si le féminisme consiste à décider par soi-même ce qu'on doit entreprendre dans la vie, sans doute. Si le féminisme consiste à effacer toute loi ancienne et à établir une déclaration des droits des femmes, non, pas particulièrement.

— Vous donnez l'impression d'être mesurée avec cette réponse alors que ce n'est pas l'idée que l'on a de vous.

— Les gens ont l'idée de moi qu'ils veulent, je m'en fiche. Récemment, on m'a peinte en militante écologiste, défendant la terre contre le régime dictatorial de Bolsonaro. Je vous laisse juge.

— Justement, j'ai du mal à vous cerner. Vous pourriez être une fervente plus attachée à la religion et à ses dogmes qu'à la vie. Vous pourriez presque être une fanatique se rebellant contre le pouvoir temporel d'un pays gouverné par un homme que vous détestez.

— Je ne déteste pas Créon.

— Ah bon ?

— Non, je ne le déteste pas plus que les hommes qui ont dû de tout temps imposer des lois iniques pour maintenir l'ordre.

— Aujourd'hui vous n'aimeriez ni Macron ni la police ?

— Ne me faites pas rire, je n'ai pas l'habitude. Mais vous voulez vraiment que je commente vos minuscules histoires françaises alors que je viens du terreau le plus fertile de votre civilisation ?

> « MÊME ESCHYLE ET EURIPIDE NE SAVAIENT PRESQUE RIEN SUR MOI »

— La Grèce.

— Ses mythes, surtout. La réalisation grandiose de toutes les pulsions humaines.

— Oui, nos faits divers ont moins de panache que les crimes des Atrides.

— Je ne vous le fais pas dire. Je m'amuse parfois à observer ce que vous avez fait du monde que nous vous avons laissé. Je pleure souvent.

— Vous ne pleurez pas plutôt votre frère Polynice, qui avait été privé de sépulture par votre oncle ?

— J'ai séché mes larmes en lui donnant des funérailles dignes.

— Mais vous avez toujours l'air triste.

— Je pleure Hémon, mon fiancé qui aura eu le cran de cracher au visage de son père et de se tuer devant lui à défaut d'exécuter l'horrible Créon.

— Vous n'êtes pas triste également pour votre tante, qui s'est donné la mort, elle aussi, après le suicide d'Hémon ?

— Non, je ne pouvais pas la voir. Vous savez, nous avons inventé la haine des belles-mères.

— J'ignorais cela.

— Sophocle n'a pas tout dit. Même Eschyle et Euripide ne savaient presque rien sur moi.

— Et Anouilh ?

— Il me plaît. J'aime que sa réception ait été ambiguë. Les uns voyant la pièce comme pessimiste, les autres comme encourageant la Résistance durant l'Occupation. Tout et son contraire.

— Vous auriez détesté vivre cette époque.

— J'ai vécu toutes les époques.

— Votre réplique la plus belle selon moi : « Je suis de ceux qui aiment, non de ceux qui haïssent. » C'est presque une phrase du Christ.

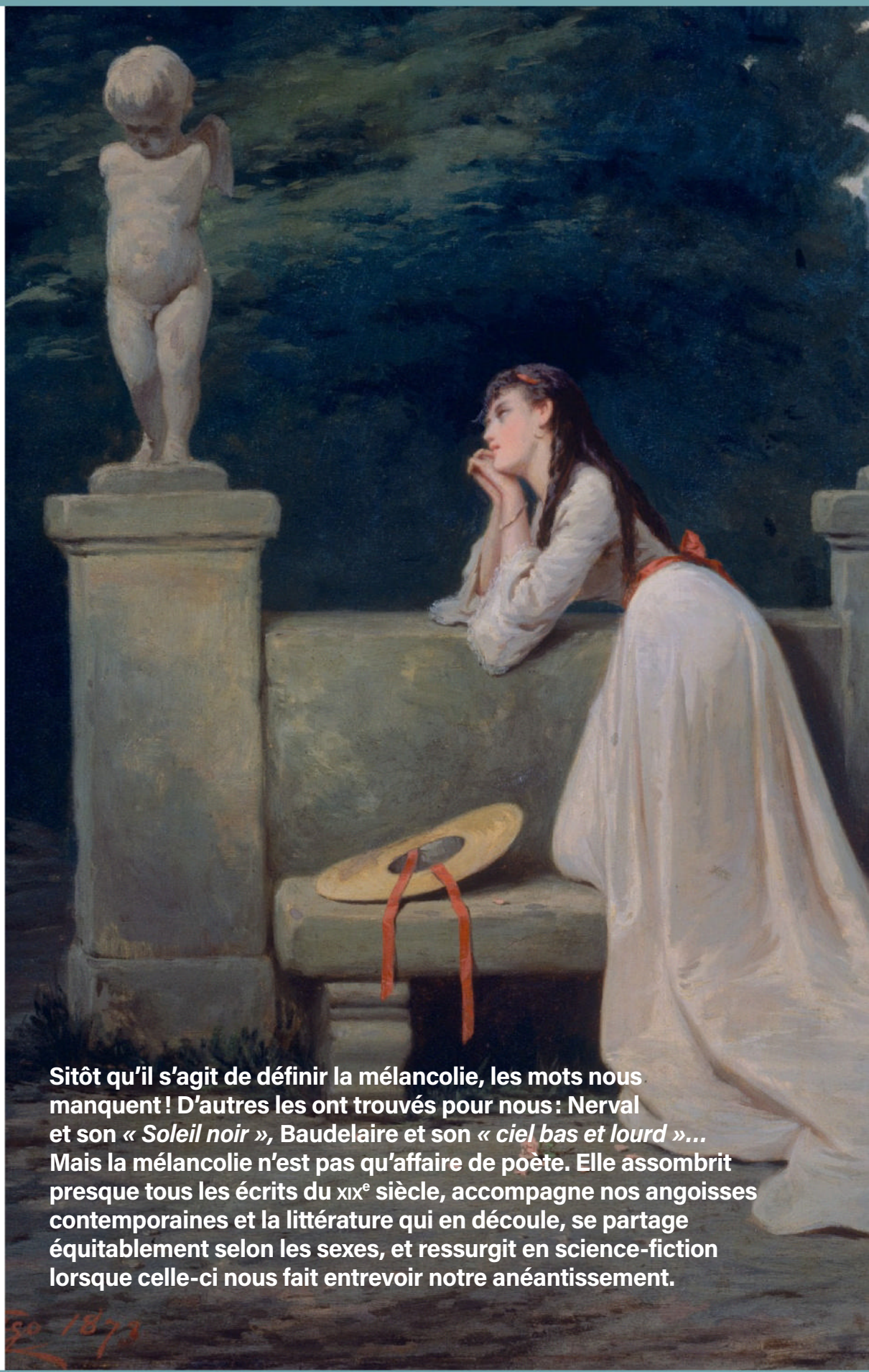
— Ah oui, lui, je ne le trouve pas mal. Nous avons eu la même fin et il nous arrive de parler.

— De quoi parlez-vous ?

— De philosophie, bien sûr. ■

AUDREY SOVIGNET

LA MÉLANCOLIE



Sitôt qu'il s'agit de définir la mélancolie, les mots nous manquent ! D'autres les ont trouvés pour nous : Nerval et son *« Soleil noir »*, Baudelaire et son *« ciel bas et lourd »*… Mais la mélancolie n'est pas qu'affaire de poète. Elle assombrit presque tous les écrits du XIXe siècle, accompagne nos angoisses contemporaines et la littérature qui en découle, se partage équitablement selon les sexes, et ressurgit en science-fiction lorsque celle-ci nous fait entrevoir notre anéantissement.

Melancholia, **tableau de Francisco Javier Ortego y Vereda (1873).**

ALBUM/ORONOZ/AKG IMAGES

D'Hippocrate à Freud

L'ART DE SE PERDRE

Le mélancolique n'est ni un dépressif ni un bipolaire. En cela, il échappe à la névrose et à la psychose. Il est dans un état qui s'apparente au malheur d'être lui-même et qui le rend perdu dans ses méandres psychiques. Petit voyage dans le temps pour en finir avec les malentendus sur la mélancolie.

En 2005, l'exposition « Mélancolie. Génie et folie en Occident » au Grand Palais à Paris avait fait salle comble et donnait à voir un thème qui a quasiment toujours hanté la culture occidentale : celui de la mélancolie. Le spleen a de tout temps été l'allié de la beauté et sa dimension artistique, de *l'acedia* des mystiques du Moyen Âge au désespoir des romantiques, qui le prenaient pour muse. La joie restant réservée au vulgaire. Les premières occurrences du terme apparaissent dans un traité médical, *De la nature de l'homme,* attribué à Hippocrate. La *melankholia,* littéralement « bile noire », est l'une des quatre humeurs dont dépend la santé : en excès dans le corps, elle provoque un état prolongé de tristesse et de crainte, la maladie mélancolique. On y décèle les prémices de ce qu'on appelle aujourd'hui l'anxiété et le stress. Bien vite, la philosophie va s'en emparer : *« Pour quelle raison tous ceux qui ont été des hommes d'exception* […] *sont-ils manifestement mélancoliques ? »* interroge Aristote.

Il n'y aura plus qu'un pas à lier, dans nos imaginaires, le génie et la folie et faire des grands artistes des personnes frappées de « mélancolie ». Il faudra attendre Freud et ses collègues pour approcher la mélancolie sous l'aspect de la santé mentale. Texte fondateur pour la psychanalyse, « Deuil et mélancolie » (1915) étudie la perte et ses mécanismes psychiques, faisant la différence entre l'état de profonde tristesse suite à un deuil et celui de la mélancolie. Selon Freud, le deuil et la mélancolie partageraient certains symptômes, mais diffèrent radicalement sur un point : la mélancolie entraîne la mésestime de soi, et l'accablement d'auto-reproches. À partir de cette différence fondamentale, le père de la psychanalyse en déduit que la perte à laquelle réagit le mélancolique est inconsciente, et n'est pas directement en relation avec une perte réelle comme dans le deuil. Le sujet retourne sa libido contre son propre moi, le moi devenant l'objet perdu dans une régression narcissique qui privilégie la haine de soi. Ou dit de façon bien exprimée par la littérature romantique du XIXe siècle : *« le désespoir d'être soi »* et le spleen baudelairien.

Avec la psychanalyste Mélanie Klein, l'appréhension de la mélancolie rejoindra la position dépressive, qui renvoie aux origines de la formation du moi, un moi naissant dans la douleur et l'ambivalence. Ambivalence que l'on va retrouver par la suite dans l'approche de la psychose maniaco-dépressive, alternant phases hautes d'enthousiasme, où le sujet se ressent dans une toute-puissance créative pour s'effondrer par la suite dans ses propres ténèbres et angoisses. Mais le dépressif se différencie du mélancolique dans sa façon d'appréhender la douleur de vivre. Si les affects, entre dépression et mélancolie, se ressemblent souvent, le discours n'est pas le même. Pour le dépressif, il y a un point d'origine, une anticipation et une volonté de s'en sortir. Pour le mélancolique, il n'y a pas une histoire ou un déclenchement. Les psychiatres phénoménologues allemands des années 1930 avaient repéré ce mouvement de l'âme qu'ils nommaient *« la fuite des idées »,* soulignant cette suspension du temps, ce nivellement du relief et de la réalité. Le discours mélancolique est dans la nostalgie d'un absolu et se réfugie volontiers dans l'esthétisme.

La psychiatrie et les professionnels de la thérapie n'ont jamais été très clairs entre mélancolie et bipolarité, anciennement psychose maniaco-dépressive. Certains manuels insèrent la mélancolie dans la psychose maniacodépressive, d'autres non. Reste qu'il y a à les distinguer, tout comme il est préférable de faire la différence entre mélancolie et dépression. Le mélancolique reste dans un état à part, enfermé sur lui-même à la recherche d'une lumière qui demeure introuvable. D'où la distinction proposée par Freud au sujet des « psychonévroses narcissiques » qui offrent de tenir la mélancolie en dehors de la névrose et de la psychose, lui rendant pour ainsi dire ses lettres de noblesse dans la pensée et l'histoire occidentales. ■

Sophie Péters

Poésie et humeur noire

AU BONHEUR DES TRISTES

Depuis l'Antiquité, les poètes se plaisent à démoraliser leurs semblables en leur transmettant leur mélancolie, vue comme une condition du génie.

Catulle, poète romain du Ier siècle av. J.-C., lisant des vers face à un auditoire touché par son style élégiaque.

Dans son *Problème XXX*, le pseudo-Aristote soutient que tout génie souffre de mélancolie. Une idée qui alimenta durablement à la fois les réflexions des médecins et l'histoire de la poésie. Si tel est le cas, un air ténébreux suffit pour se donner l'allure d'un individu exceptionnel. Tout rimailleur n'a qu'à remplacer son encre par la bile la plus noire, la plus acrimonieuse, et voilà sa carrière assurée ! La poésie cafardeuse a fait florès au long des siècles. À tel point qu'aucune anthologie, aussi volumineuse soit-elle, n'épuiserait le sujet. Dès l'Antiquité, les poètes élégiaques, Callinos, Parthénios, Catulle, etc. se plaisaient à démoraliser leurs semblables en versifiant sur leurs petites misères. Comme Boileau l'écrivit plus tard :

La plaintive élégie, en longs habits de deuil,
Sait, les cheveux épars, gémir sur un cercueil.

Aux beaux temps du romantisme, on ne tolérait que les soleils couchants, les tours éboulées, les ruines où soupiraient de hideux fantômes… Pas de paysage supportable sans brouillard. Les eaux blêmes, appelant la noyade, étaient du dernier chic. On n'accueillait pas ses amis par un joyeux « Comment vas-tu ? » mais par « Je n'en peux plus. Je n'ai même pas la force de mourir. » La mélancolie était un signe d'élévation d'esprit, de distinction de cœur. Au salon, l'homme rêvassait le coude sur le manteau de la cheminée. Il encensait Thomas Chatterton, semi-escroc et modèle du poète incompris, qui s'était suicidé à l'âge de 17 ans. Dans son fauteuil, la femme, phtisique, le teint crayeux, sous-alimentée afin d'entrer dans un corset étranglé à la taille, s'évanouissait au moindre courant d'air.

DANS LES PROFONDEURS GLACÉES DU CIEL

Avec son sens du grandiose (et son génie incontestable), Victor Hugo donna une dimension cosmique à la mélancolie. Il sentait frémir on ne sait quoi de terrifiant, qui était peut-être Dieu, dans les profondeurs glacées du ciel. C'était un précurseur des récits d'horreur de Lovecraft ou de Stephen King. Voici ce qu'il écrit dans « Ce que dit la bouche d'ombre », qui clôt *Les Contemplations* :

Et d'abord sache
Que le monde où tu vis est un monde effrayant
Devant qui le songeur, sous l'infini ployant,
Lève les bras au ciel et recule terrible.
Ton soleil est lugubre et ta terre est horrible.

Valses, cantates, nocturnes, partitions pour guitare, morceaux pour orgue expressif, suites onctueuses pour violons, le nombre de chansons intitulées *Mélancolie,* ou comportant ce mot dans leur titre, bat tous les records entre 1800 et 1850. On célébrait la nuit qui tombe, les naufrages, l'amour trahi. Tout devait rappeler à l'homme sa triste destinée. Certains vers, célèbres jusque dans les chaumières, étaient devenus des scies qu'on se récitait en famille. De Musset, par exemple :

Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.

BRIDGEMAN IMAGES

Marceline Desbordes-Valmore (vers 1811), poétesse et pionnière du romantisme.

Ou bien, d'Alfred de Vigny:

J'aime le son du Cor, le soir, au fond des bois

Boîte de soupe Campbell de la mélancolie, cet alexandrin sera mis en musique par le primesautier Charles Trenet, mais quelque peu transformé: « *J'aime le corps du son,/J'aime le sort du con, le soir au fond de moi…* »

C'est dans l'image du « Rossignol aveugle » que Marceline Desbordes-Valmore nous offre une autre image de la tristesse.

Pauvre exilé de l'air ! Sans ailes, sans lumière,
Oh ! Comme on t'a fait malheureux !
Quelle ombre impénétrable inonde ta paupière !
Quel deuil est étendu sur tes chants douloureux !

Un certain Gustave Sergent, dans un recueil publié en 1856 et intitulé *Mélancolie* (on n'ose le croire), faisait carton plein en invitant sa mère à venir pleurer sur sa tombe:

Malheureux, désormais je n'ai plus d'avenir !
Déjà la mort s'approche et je la vois venir.
Du soleil pâlissant la lugubre lumière
S'épand sur les tombeaux du triste cimetière :
Là ma place est marquée, et le noir fossoyeur,
Dans le sol dévorant humecté de douleur,
Viendra bientôt creuser ma demeure éternelle !

Mais c'est évidemment Gérard de Nerval, qui devint fou et se suicida, qui remporte la palme d'or de la mélancolie toutes époques confondues. Dans son recueil *Odelettes,* « Les Cydalises », par exemple, ne sont pas un modèle d'optimisme.

Où sont nos amoureuses ?
Elles sont au tombeau :
Elles sont plus heureuses
Dans un séjour plus beau

Opinion discutable, disons-le franchement. Ce qui ne l'est pas, c'est le génie de Nerval, qui accrédite la thèse du pseudo-Aristote. Il devançait la poésie moderne, en particulier les vers d'Apollinaire, avec le célébrissime « El Desdichado », tiré des *Chimères*:

Je suis le Ténébreux, – le Veuf, – l'Inconsolé,
Le Prince d'Aquitaine à la Tour abolie :
Ma seule Étoile est morte, – et mon luth constellé
Porte le Soleil noir de la Mélancolie.

« L'ILLUSTRE COMPAGNON DE LA BEAUTÉ »

L'œuvre presque entière d'un autre neurasthénique, Henri Michaux, exprima plus tard l'existence de ce quelque chose de poisseux, de terrible, d'informulable, qui rend la vie si décourageante:

Avec simplicité les animaux fantastiques sortent des angoisses et des obsessions et sont lancés au-dehors sur les murs des chambres où personne ne les aperçoit que leur créateur.

Le plus horrible, c'est que ce quelque chose qui remue dans la nuit n'est peut-être que soi-même. Dans *Le Corbeau,* de Poe, poème narratif que traduisit Mallarmé (deux grands humoristes), l'action se déroule aussi dans la chambre du poète:

Une fois, par un minuit lugubre, tandis que je m'appesantissais, faible et fatigué, sur maint curieux et bizarre volume de savoir oublié – tandis que je dodelinais la tête, somnolant presque : soudain se fit un heurt, comme de quelqu'un frappant doucement, frappant à la porte de ma chambre – cela seul et rien de plus.

On le sait, le visiteur est ce charognard de corbeau. Tout individu sensé l'aurait chassé d'un coup de balai. Pas le mélancolique. Il écoute le volatile, qui par malheur est doué de la parole et lui lance un « Nevermore » (« Plus jamais »), qui sonne comme une condamnation.

D'humeur sépulcrale, le neurasthénique, volontiers noctambule, se plaît avec les animaux de mœurs similaires, crapauds, chauve-souris… Ainsi Verlaine, dont la présence dans une soirée pouvait plomber l'ambiance, écrivait-il dans « L'Heure du berger »:

Les chats-huants s'éveillent, et sans bruit
Rament l'air noir avec leurs ailes lourdes

L'auteur des *Poèmes saturniens* a largement participé au mythe de l'artiste maudit, indissociable de la création artistique du XX^e^ siècle.

Antonin Artaud en est une figure marquante et quasi définitive. On se souvient de sa performance intitulée *Pour en finir avec le jugement de Dieu*. Tant qu'à faire, autant s'en prendre au responsable du marasme ambiant:

L'homme est malade parce qu'il est mal construit. Il faut se décider à le mettre à nu pour lui gratter cet animalcule qui le démange mortellement, dieu, et avec dieu ses organes. Car liez-moi si vous le voulez, mais il n'y a rien de plus inutile qu'un organe.

Même si, pour Baudelaire, la mélancolie reste « *l'illustre compagnon de la beauté* », son alliée fidèle, trop, c'est trop. Goethe, figure pourtant centrale du romantisme, n'en pouvait plus de la sinistrose: « *Ils écrivent tous comme s'ils étaient malades et le monde entier une infirmerie* », confia-t-il à Eckermann au sujet de ses confrères.

Sans doute. Mais au fond, qui pourrait jurer que ce n'est pas le cas ? ■

Serge Sanchez

L'âme tourmentée de Baudelaire transparaît dans ce célèbre cliché d'Étienne Carjat, réalisé en 1861.

MUSÉE DE LA CHARTREUSE/DOUAI - BRITISH LIBRARY

George Sand - Madame de Staël

LE SPLEEN AU FÉMININ

Avec leurs héroïnes voguant de déceptions en désillusions, les deux autrices ont su se distinguer et saisir les tourments d'un siècle éprouvés en tant que femmes.

À gauche : portrait de George Sand par Auguste Charpentier (vers 1837). À droite : Germaine de Staël représentée en Corinne, personnage éponyme de son roman (d'après Élisabeth Vigée Le Brun, 1807).

Révoltée, engagée pour la liberté des femmes, la défense des ouvriers et des paysans, George Sand se distingue également par sa vision idéalisée de la campagne telle que décrite dans *La Mare au diable*, *François le Champi* ou *La Petite Fadette*. Amantine Aurore Lucile Dupin fut la « *voix de la femme en un temps où la femme se taisait* ». Elle inspira Chopin et Musset, Delacroix fit d'elle son portrait, et Baudelaire lui demandait souvent conseil.

> « D'ABORD, ET ENTRE NOUS, JE SUIS TOUJOURS EN DEDANS UN ÊTRE MÉLANCOLIQUE, CHAGRIN »
> George Sand

Toute cette lumière ne doit pas faire oublier la part de mélancolie de George Sand, solidement appariée à son idéal, comme le soulignent plusieurs spécialistes de son œuvre, qui s'étaient inquiétés de l'absence d' « *une pensée d'ensemble de l'expression de la mélancolie* » chez Sand (Journée d'études des Doctoriales sandiennes, septembre 2014).

UNE ÂME IMPATIENTE

En 1850, l'écrivaine confiait à Emmanuel Arago, l'un des pères fondateurs de la Troisième République : « *D'abord, et entre nous, je suis toujours en dedans un être mélancolique, chagrin* […]. *Optimiste par nature et misanthrope par expérience* […]. *Voilà mon caractère*. » S'il est difficile d'imaginer une George Sand misanthrope, sa vie pleine d'égarements et de misères (maladies et diverses trahisons) a pu égratigner sa générosité. Reste que la misanthropie ne semble pas trouver une expression littéraire évidente chez Sand, dont on retient surtout l'esprit critique, l'humour face aux désillusions de la vie et l'amour sincère pour le peuple. L'écrivaine a d'ailleurs affirmé « *Je ne suis pas de ces âmes patientes qui accueillent l'injustice avec un visage serein* », comme le rappelle André Maurois dans sa biographie, *Lélia ou la vie de George Sand*.

La mélancolie qui transpire de ses écrits pourrait être la manifestation d'une déception face à un siècle et une société incapables de répondre aux idéaux et aux espoirs de liberté nés de la Révolution française. Ainsi, dans *Antonia* (1863), la romancière et nouvelliste relate les amours contrariées d'un peintre et d'une aristocrate à la recherche de l'homme idéal. Dans un Paris de la fin du XVIII[e] siècle marqué par l'envolée de la bourgeoisie et des préjugés à la dent dure, Antonia veut maîtriser son destin. Sand évoque à travers son personnage principal « *cette époque unique dans l'histoire pour les illusions grandioses en attendant les révolutions formidables* ».

L'AMOUR DE L'IMPOSSIBLE

Touchée par le romantisme, comme toute sa génération, Sand exprime aussi dans *Lélia* (1833, puis 1839) le spleen du siècle. Son héroïne s'avère fatiguée de la vie, pétrie de questionnements métaphysiques. Lélia pousse son prétendant Sténio, qu'elle ne parvient pas à aimer, vers l'athéisme et le suicide. Nombre des personnages de la prolifique écrivaine se révèlent mélancoliques. Ils sont pour l'essentiel des hommes, tel Albert de Rudolstadt (*La Comtesse de Rudolstadt*, 1843), désigné par « *sa constante mélancolie et sa réserve absolue* ».

Le destin de Lélia rappelle celui du jeune Werther, amoureux éperdu de Charlotte, dans le roman à succès *Les Souffrances du jeune Werther* (1774, puis 1787). Le premier roman de Goethe a fortement marqué son époque provoquant une « fièvre werthérienne » à travers l'Europe, des jeunes gens copiant sa tenue et sa fin tragique. Au point que Madame de Staël écrit dans

MUSÉE DE LA VIE ROMANTIQUE/CC0 PARIS MUSÉES - COLLECTION DU CHÂTEAU DE COPPET (SUISSE)

De l'Allemagne (1810-1813) : « *Werther a causé plus de suicides que la plus belle femme du monde.* » Grâce à cet essai, la romancière, épistolière et philosophe genevoise et française popularisa en France les auteurs allemands du mouvement « Sturm und Drang », ouvrant ainsi la voie au romantisme français. Admiratrice de Rousseau et des idées des Lumières, favorable à la Révolution, Germaine de Staël a accueilli favorablement la Révolution française.

Elle en fut vite déçue. Soutenant la monarchie constitutionnelle, puis Bonaparte dans un premier temps, elle s'opposa au régime après le coup d'État. En cela, Madame de Staël incarne la désillusion propre à la mélancolie du XIXe siècle. « *Un seul homme de moins et le monde serait en repos* », dira-t-elle de Bonaparte. Chassée de Paris en 1803, la femme de lettres passa son époque au vitriol dans son roman *Delphine*, fustigeant notamment la condition faite aux femmes, toujours sous le joug du patriarcat malgré la Révolution. Ses désillusions politiques vont de pair avec ses désillusions amoureuses. Devenue veuve en 1802, l'écrivaine entama une relation orageuse avec Benjamin Constant – elle, voulant tout commander, lui, la trompant allégrement. Ils se séparèrent après le refus de Madame de Staël d'épouser cet « *homme qui n'aime que l'impossible* ». L'amour de l'impossible est un trait commun, assurément. Dans *Corinne ou l'Italie*, la romancière imagine une héroïne qui meurt de sa quête éperdue d'indépendance. ■ **Gladys Marivat**

DR

Illustration de *Lélia* par Maurice Sand, le fils de George, dans une réédition de 1867.

3 QUESTIONS À... EVA BESTER

En 2013, elle créait sur France Inter l'émission *Remède à la mélancolie*, qui fut à l'antenne jusqu'en 2021. Depuis la rentrée, elle anime *Grand Canal,* du lundi au jeudi à 20 h 10, toujours sur la station publique.

Pourquoi avez-vous souhaité un remède à la mélancolie ?
Je suis d'un tempérament mélancolique depuis l'enfance, mais n'ai pour le spleen aucun goût ni complaisance. Je le fuis donc frénétiquement. Les solutions fonctionnant le mieux consistent à se plonger dans la beauté des œuvres d'art, à sortir de soi en s'intéressant à autrui, et à créer une émulation commune en transmettant l'enthousiasme dans lequel nous plonge la découverte de certains livres, films, musiques, tableaux. C'est ce que j'ai proposé à l'antenne. Je connais peu de gens qui ne souhaitent pas de remèdes.

À l'époque du romantisme, la mélancolie littéraire était plutôt masculine : Baudelaire, Flaubert, Verlaine, Apollinaire. La mélancolie est-elle genrée, selon vous ?
Je pense qu'il y a plus de témoignages d'hommes pour des raisons purement culturelles et historiques : les femmes étaient beaucoup moins présentes en littérature à cette époque. Prenez la correspondance de la pudique Madame de Sévigné deux siècles plus tôt, et vous verrez que les tourments de l'âme sont là. À toutes les époques d'ailleurs : au XIXe avec Emily Dickinson, au XXe avec Anna de Noailles, Virginia Woolf, puis Sylvia Plath ou encore Sarah Kane. Quant au XXIe, il me semble qu'il y aura bientôt une grande égalité de volume de sanglots dans tous les sexes.

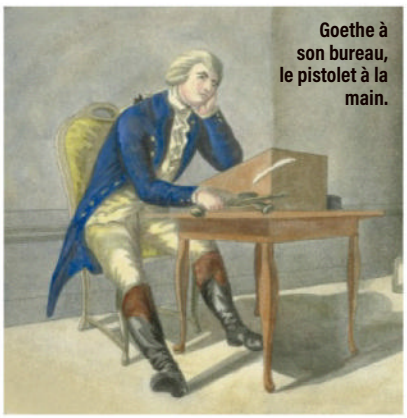
La mélancolie prend-elle aujourd'hui les mêmes formes qu'au XIXe siècle ?
Bien que la mélancolie ait été, au cours de l'histoire, associée à la folie, puis au génie, et enfin à la dépression nerveuse, il semble qu'il s'agisse toujours de celle qu'Hippocrate décrivait comme *« un état de tristesse et de crainte prolongée »,* ou Diderot comme *« le sentiment habituel de notre imperfection ».* La différence entre le XIXe siècle et notre époque réside, je crois, dans le fait que nous sommes à un siècle où l'homme n'a plus d'idéaux et pense plus à sa survie qu'au progrès dans un climat de fin du monde où l'épuisement des ressources est constamment rappelé. Il y a donc, en plus de la mélancolie propre à tout être humain lucide, la mélancolie collective d'une humanité qui se sait condamnée prématurément. Ajoutez les réseaux sociaux, et nous sommes des Sisyphe couchés à côté de nos rochers, sans aucun projet d'ascension.

Propos recueillis par Hubert Artus

Chez les romantiques

ÉPROUVER, VIVRE ET ÉCRIRE

L'angoisse du temps qui passe, la solitude, l'ennui et le sentiment d'impuissance frappent les auteurs du XIXe siècle. Loin de s'y complaire, la plupart font de ce mal-être existentiel la source d'un éveil à la beauté et d'une rage de vivre.



Goethe à son bureau, le pistolet à la main.

GOETHE, LES PRÉMICES D'UN SIÈCLE MÉLANCOLIQUE

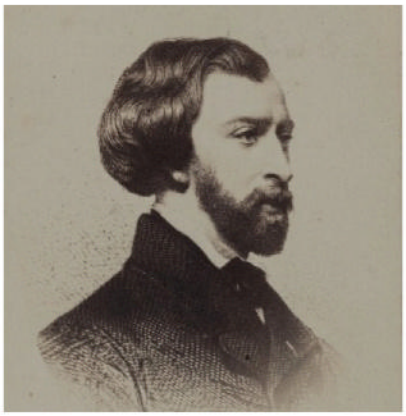
Œuvre clé du « Sturm und Drang », mouvement essentiellement allemand précurseur du romantisme, *Les Souffrances du jeune Werther* assure un immense succès à Goethe, dont c'est le premier roman. Dès sa parution (1774, puis 1787), une « fièvre werthérienne » s'éprend des lecteurs en Europe. Le héros de ce roman épistolaire choisit la mort après l'échec de son amour pour Charlotte ; une vague de suicides touche l'Allemagne. La figure de Werther, épris d'amour et de liberté, inadapté aux codes moraux et sociétaux de son époque, inspire quantité d'auteurs au XIXe siècle, dont Musset et sa *Confession d'un enfant du siècle*.

MUSSET ET SA GÉNÉRATION DÉSENCHANTÉE

Dans *La Confession d'un enfant du siècle* (1836), Musset exprime à travers un double de fiction, Octave, le sentiment de toute une génération. Née au début du XIXe siècle, elle avait érigé le « moi » au cœur de tout, rêvé la liberté et la révolution dans les idées. « *Ce fut comme une dénégation de toutes choses du ciel et de la terre, qu'on peut nommer désenchantement, ou, si l'on veut désespérance ; comme si l'humanité en léthargie avait été crue morte par ceux qui lui tâtaient le pouls.* » *Lorenzaccio*, le héros du drame romantique éponyme (1834), symbolise ce désenchantement. Parti sauver la cité de Florence de la tyrannie, il perd de vue le sens de sa mission, tue le duc sans espoir avant d'assister, impuissant, à la prise de pouvoir d'un autre Médicis.

FLAUBERT ET L'ENNUI

Le 7 juin 1844, Flaubert écrit à son ami intime Louis de Cormenin : « *Connaissez-vous l'ennui ? Non pas cet ennui commun, banal, qui provient de la fainéantise ou de la maladie, mais cet ennui moderne qui ronge l'homme dans les entrailles, et, d'un être intelligent, fait une ombre qui marche, un fantôme qui pense…* » L'auteur de *L'Éducation sentimentale* confie également au vicomte : « *Je suis né ennuyé ; c'est la lèpre qui me ronge. Je m'ennuie de la vie, des autres, de tout.* » Assurément, Emma Bovary, qui contracte adultères et dettes par ennui, c'est lui.



Portrait d'Alfred de Musset par Jules Deplanque (1817).

LE SPLEEN DE BAUDELAIRE

« *Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle/Sur l'esprit gémissant en proie aux longs ennuis* […] » Première partie du recueil *Les Fleurs du mal* (1857), « Spleen » évoque une profonde mélancolie née du mal de vivre qui traverse plusieurs poèmes du recueil. Le terme anglais vient du grec *splên*, qui désigne la rate. En effet, selon les Grecs, la rate déverse dans le corps la bile noire, fluide déclencheur de la mélancolie. Si l'être baudelairien est frappé par le spleen, cette forme d'asthénie morale, c'est qu'il est sensible à en mourir. Il a soif de beauté et d'idéal. Car il n'y a pas de mal de vivre sans rage de vivre.

L'AUTOMNE MALADE D'APOLLINAIRE

Dans *Alcools* (1913), Apollinaire a écrit « *L'anémone et l'ancolie/Ont poussé dans le jardin/Où dort la mélancolie/Entre l'amour et le destin* ». Dans la nature, le poète voit les signes autant de la vie que de la mort, qui lui est inéluctablement appariée. « *Mon Automne éternelle ô ma saison mentale/Les mains des amantes d'antan jonchent ton sol/Une épouse me suit c'est mon ombre fatale/Les colombes ce soir prennent leur dernier vol* » (« Signes »). Son recueil posthume *Le Guetteur mélancolique* (1952) montre combien la mélancolie d'Apollinaire n'est pas complaisante : inévitable, elle doit être transcendée par le rire et une poésie ludique. Comme l'illustre le vers « *Et je me deux/D'être tout seul* ». ■ **Gladys Marivat**

AKG-IMAGES - MUSE CARNAVALET/CCO PARIS MUSES

Bile contemporaine

LES PROSES DE LA SINISTROSE

Bien qu'elle se confonde le plus souvent avec un certain conservatisme, la mélancolie moderne peut aussi revêtir une forme de progressisme.

Bret Easton Ellis.

Michel Houellebecq.

La mélancolie, c'est toute une histoire, donc toute une littérature. Quand naquit la forme contemporaine du roman, au XIXe siècle du bien nommé romantisme, cet état d'âme était considéré positivement. Aujourd'hui, la mélancolie peut être considérée soit comme une disposition pérenne de l'esprit, alors végétatif et victimaire, soit comme une étape transitoire, plus progressiste.

Si penser à hier n'a rien de rétrograde, une mélancolie littéraire qui appréhenderait le passé comme refuge conservateur paraît vouée à patiner sur place. Prenons l'exemple de l'Américain Bret Easton Ellis et de son récent roman *Les Éclats*: pour son grand retour à la fiction treize ans après *Suite(s) impériale(s)*, l'écrivain superstar se mettait en scène en train d'écrire… son propre premier roman. Replongeant dans le Los Angeles des années 1980, quand Ellis, qui avait alors 17 ans, lycéen, se plongeait dans l'alcool, la drogue, la vie yuppie, les immenses fêtes. Le livre est un tour de force formel, dépassant la simple autofiction: la mélancolie propre à cette décennie imbibe chaque page, mais elle est aussi dans le fond. Ellis révélant une inspiration comme ligotée à son époque fétiche. C'est son inventivité qui l'empêche de ronronner, et de verser dans la nostalgie pure et dure. En France, Michel Houellebecq se classe (très) à droite dans ses prises de position médiatiques. L'homme est un nihiliste, l'écrivain et ses romans le sont aussi. Quelle que soit l'époque qui leur sert de cadre – le présent dans *Extension du domaine de la lutte* ou dans *Plateforme*, le futur dans *La Possibilité d'une île* ou *Anéantir* –, ils ont toujours décrit un avenir triste, une impossibilité à s'adapter aux repères (moraux, sexuels, sociaux) que l'humanité s'était construits jusqu'alors… sans pour autant les regretter. La mélancolie houellebecquienne est passive, cynique.

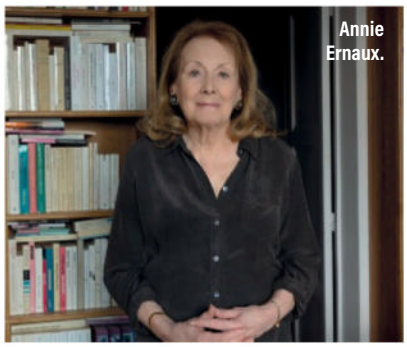
VAGUE À L'ÂME COLLECTIF

À l'inverse, une mélancolie de « gauche » serait plus légère (et moins angoissante), plus intimiste, plus sociologique peut-être, et surtout moins clivante. Olivier Adam, Arnaud Cathrine et Dominique Fabre, par exemple, font parfois revenir leurs personnages dans des villes (Saint-Malo ou les pavillons franciliens pour Adam), des maisons familiales ou des quartiers, afin de traiter des maux de l'époque, d'une génération ou au sein d'une famille. Ils écrivent le temps qui laisse des traces aux murs et aux âmes, mais ils racontent aussi le chômage, les ravages du capitalisme, les questions migratoires. Cela sans aucunement s'appesantir ni se faire moralistes. On lit chez eux la douleur, mais aussi la pudeur, et la mélancolie se fait plus collective, plus humaniste.

Collective, voilà aussi un terme adapté à l'œuvre d'Annie Ernaux… pourtant fortement mémorielle et autofictionnelle. Lorsque cette dernière se penche sur son passé, non sans mélancolie, la dimension individuelle se double d'une analyse collective qui devient de fait sociologique *(Les Années, Mémoire de fille, La Honte)*, générationnelle *(Mémoire de fille)*, ou plus directement politique *(Passion simple, L'Événement)*. C'est aussi en cela que la lauréate du prix Nobel demeure une figure engagée, et transcende les générations.

Également nobélisé, Patrick Modiano ne peut écrire que sur le passé – notamment les années 1940. Sa littérature est une ballade archéologique, mémorielle, familiale, et son regard souvent mélancolique, lorsqu'il décrit des enquêtes impossibles, menées sur un passé dont le flou ne sera jamais totalement levé. Il ne s'agit pas de nostalgie pour la période de l'Occupation, juste d'un goût singulier pour ce qui fuit et demeure voilé dans les plis du temps, pour les saveurs douces-amères des histoires incomplètes. De ce goût, Patrick Modiano a tiré toute une esthétique, ce qui fait très certainement de lui le premier de nos mélancoliques. ■

Hubert Artus


Annie Ernaux.

CASEY NELSON/ROBERT LAFFONT - MAURO GUGLIELMINOTTI. ALL RIGHTS RESERVED 2023/BRIDGEMAN IMAGES - FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

Regrets anticipés

LE MAL IMAGINAIRE

Parce qu'elle place l'homme devant l'espace infini, parce qu'elle nous renvoie à la mortalité de notre espèce, la science-fiction est une puissante génératrice de mélancolie littéraire.

Foisonnant de cataclysmes à l'issue desquels « rien ne sera plus jamais comme avant », de ruines de civilisations disparues aux épigraphes sonnant comme des « regrets éternels », la science-fiction a fait de la mélancolie un ressort majeur de ses récits. Sorti au XIXe siècle du creuset de la littérature fantastique, dite « gothique », dont le *Frankenstein ou le Prométhée moderne* publié en 1818 par Mary Shelley (1797-1851) fut le précurseur, ce genre littéraire a été marqué dès sa naissance du sceau de l'intranquillité. En proie aux guerres et aux révolutions, l'époque s'interrogeait sur la pérennité des « nations » qu'on élevait en Europe sur les ruines des monarchies vaincues. Aiguillonnée par le rationalisme darwinien, la science bouleversait au même moment le quotidien de l'homme occidental, lui offrant électricité, moteur à explosion, et bientôt l'espoir de conquérir la Lune. Las ! Tandis que le progrès technique promettait à l'humanité le bonheur éternel, des savants découvraient en Égypte et en Syrie que des sociétés hautement civilisées pouvaient disparaître.

Les civilisations sont mortelles… La science-fiction fera son miel de ce constat empreint de pessimisme romantique. Le premier texte du genre est « Le dernier homme », long poème en prose de Jean-Baptiste Cousin de Grainville (1746-1805) paru à Paris en 1805. Inspiré de l'*Énéide* de Virgile et du *Paradis perdu* (1667) de l'Anglais John Milton (1608-1674), il campe Omegare, un descendant de rois qui tente de survivre sur .une Terre à l'agonie. Dans « After London » (1885), de l'Anglais John Richard Jefferies (1848-1887), un mystérieux « *corps céleste* » a rayé l'humanité de la carte. La nature ayant repris ses droits, un des protagonistes explore le lac formé au centre de l'Angleterre et tombe sur les ruines englouties de l'ancienne capitale. Vision formidable et mélancolique d'une civilisation disparue après l'Apocalypse : par là on voit que la SF a puisé dès l'origine son inspiration dans les meilleures sources de la poésie épique et religieuse.

***La Route,* récit d'anticipation de Cormac McCarthy, adapté au cinéma en 2009 par John Hillcoat. En haut à droite : frontispice de l'édition de 1831 de *Frankenstein* de Mary Shelley.**

UNE ÉCRITURE DU DÉSASTRE

Par définition prospectif et dès lors politique, le genre ne manque pas de dénoncer dès ses débuts l'hubris, cet orgueil démesuré de l'homme qui le pousse à poursuivre de désastreuses chimères (inventions folles, conquêtes présomptueuses…). « *La cité de Londres,* écrit Jefferies, *était recouverte de produits chimiques* […] *fabriqués par le merveilleux peuple de l'époque. Sur la surface des eaux flottait une huile vert-jaunâtre, fatale à toute créature qui la touchait ; c'était l'essence même de la corruption.* »

La science-fiction est souvent littérature du désastre : c'est précisément de sa contemplation que se dégage l'impression de mélancolie poétique propre au genre. Désastre d'une humanité condamnée à errer dans les plaines de Zothique, par exemple, Terre moribonde « *dont le soleil ne brille plus que d'une lueur faible, ternie*

METROPOLITAN FILMEXPORT- LACKINGTON, HUGHES, HARDING, MARVOR & JONES, 1831

d'un sang vaporeux » inventée par Clarck Ashton Smith (1893-1961), père de la *dark fantasy*. Le désastre peut parfois être sociétal, comme celui qui préside au *Meilleur des mondes* (1932) d'Aldous Huxley (1894-1953), récit visionnaire dans lequel une humanité droguée a pris pour dieu l'industriel Henri Ford. Il est surtout écologique. C'est notamment celui de *La Route* (2006), de Cormac McCarthy (1933-2023), où les humains arpentant une Terre bréhaigne sont devenus cannibales. Dans *Le Dernier Monde* (2007) de Céline Minard, l'espèce humaine a disparu d'une planète rendue, au contraire, à la luxuriante nature, qu'un certain Jaume Roiq Stevens, cosmonaute de retour sur Terre, s'emploiera à saccager une dernière fois. Comme le héros de Minard, celui de H. G. Wells (1866-1946), dans la nouvelle *La Porte dans le mur* (1906), s'obsède à l'idée de retrouver le paradis perdu. Il recherche une « porte verte » qui doit le mener à un monde de contes de fées. Monde illusoire, évidemment… Une même mélancolie court dans les textes de Ray Bradbury (1920-2012), auteur des célèbres *Chroniques martiennes* (1950). Dans une nouvelle du recueil *Les Pommes d'or du soleil*, un gardien de phare rappelle chaque année du fond des mers un dinosaure aquatique, Bradbury cherchant à susciter l'empathie du lecteur pour le « monstre » antédiluvien, seul rescapé d'un monde révolu.

DÉSIR DE NATURE ET PAYSAGE DE DÉSOLATION

Dénonciation du progrès, nostalgie d'une société censément plus naturelle, voire plus saine que la nôtre : la SF succombe parfois aux sirènes du passéisme. Magnifiant le désir de nature, les dystopies d'Alain Damasio de *La Zone du dehors* (1999) et des *Furtifs* (2019) en appellent ainsi à une forme, certes renouvelée, sinon novatrice, de retour à la terre. Une Terre saccagée par l'homme, dont la scène finale de *La Route* de McCarthy offre une vision terrifiante : celle d'une mer stérile, uniformément grise, qu'enveloppe un silence sépulcral. Un même silence doublé d'un paysage de désolation peuple souvent les grandes fresques narratives qui prennent comme décor l'espace sidéral. L'un des *space opera* le plus marquant de ce point de vue est le cycle des *Cantos d'Hypérion* (1990-1997), centré sur une planète étrange aux paysages grandioses, de l'Américain Dan Simmons (né en 1948). Le nom d'Hypérion est un hommage au titan éponyme du poème romantique de l'Anglais John Keats (1795-1821), que Simmons admire, au point de le ressusciter dans sa narration. Keats qui fut aussi une source d'inspiration majeure pour Mary Shelley… ■

Jean-François Paillard

Ray Bradbury, auteur des *Chroniques martiennes*.

SOPHIE BASSOULS. ALL RIGHTS RESERVED 2023/BRIDGEMAN IMAGES

FLORENCE DUPRÉ LA TOUR

jumelle

Après *Cruelle* et *Pucelle*,
Florence Dupré la Tour achève d'explorer
son enfance avec un troisième opus, *Jumelle*.
Un récit sur son histoire d'amour sororale
toujours racontée avec justesse,
humour, férocité et finesse.

Le style, unique, revêt une profondeur inédite, tout en rondeurs faussement innocentes. Un régal. | Causette

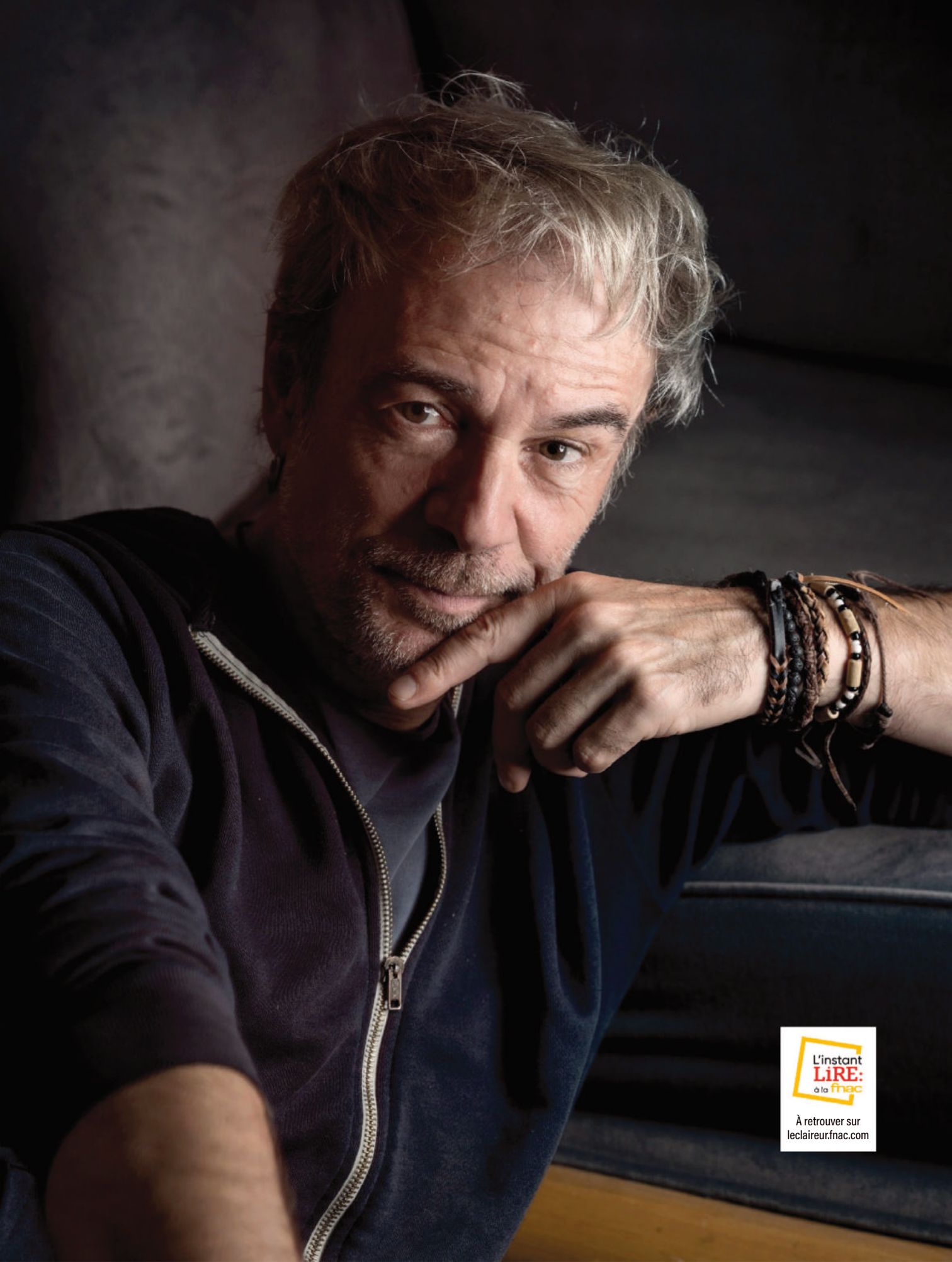
Toute la complexité de la quête d'identité se trouve dans ce témoignage intime truffé de souvenirs. | Le Monde des livres

Florence Dupré la Tour dresse un portrait de sa jeunesse tout en intimité, avec humour. | France Inter

Au rayon bande dessinée
DARGAUD

Nouvel album
Histoire complète

© Dupré la Tour / Dargaud 2023


L'instant
LiRE:
à la fnac
À retrouver sur
leclaireur.fnac.com

L'auteur à succès de *Zaï zaï zaï zaï* enchaîne les bandes dessinées et les romans – dont le récent et très drôle *Journal d'un scénario*. Il signe d'ailleurs, sous le nom de Fabcaro, celui du prochain album d'Astérix, *L'Iris blanc*. La consécration pour un artiste qui a longtemps galéré, mais dont l'univers absurde séduit aujourd'hui.

Fabrice Caro
HÉROS MALGRÉ LUI

Rencontrer Fabrice Caro – dit Fabcaro – en ses terres un 14 juillet a des allures festives. Pourtant, à 10 heures du matin, la journée peine à s'animer à Bédarieux, petite ville située quasiment au centre de l'Hérault. Les magasins ouvrent timidement, l'odeur du pain frais se fait rare, les bistrotiers passent encore la serpillière, les rues se réveillent doucement du bal de la veille et les guirlandes colorées dorment encore. Mais Fabcaro, lui, est à l'heure. En forme, souriant, bavard. Il porte un short, une marinière et une boucle d'oreille. Commande un café et une eau gazeuse. C'est un pudique qui aime parler et qui s'inquiète de savoir si ce qu'il a dit suffira pour l'article. Il fêtera ses 50 ans dans quelques jours et se demande s'il n'est pas temps de lever un peu le pied. Dans la foulée, il répond non à sa propre question. En cette rentrée, Fabcaro sort un roman, *Journal d'un scénario,* et un album d'Astérix, *L'Iris blanc,* avec Didier Conrad au crayon. 2024 ne sera pas moins chargée.

Fabcaro est un angoissé qui travaille tout le temps et le succès n'y a pas changé grand-chose. Cet été, il prendra tout de même une semaine de vacances en Italie avec sa famille. Il doute déjà de pouvoir décrocher totalement mais jure d'essayer. Pendant cette heure d'entretien, il aura été question de cinéma, de galère, de train, de développement personnel, d'humour absurde, de scénario, d'ego, de Brautigan, d'autobiographie, de critique sociale. Les mots sont parfois sortis de tous les côtés, mais chaque fois avec un enthousiasme communicatif.

Tout avait pourtant mal commencé. La veille, la personne chez qui je logeais m'avouait n'avoir jamais entendu parler de Fabcaro, pourtant régional de l'étape. M'enfin ! L'auteur de *Zaï zaï zaï zaï,* bande dessinée multiprimée, vendue par camions entiers, adaptée au cinéma avec Jean-Paul Rouve, aussi au théâtre par Blanche Gardin notamment ! Ben non… Il a aussi écrit des livres, *Le Discours, Figurec,* et un roman-photo déjanté avec Éric Judor, *Guacamol Vaudou* ! Toujours pas… Dans *Moon River,* une autre de ses BD, située à Hollywood, le lieutenant Hernie Baxter enquête sur *« un crime odieux »* : pendant la nuit, un visiteur a dessiné un sexe d'homme sur la joue d'une jeune actrice (dans les phylactères, on parle même de « bite »). Ça, on s'en souvient, non ? Non plus, désolée…

« ASTÉRIX, C'EST LE GRAAL »

L'anecdote fait marrer Fabcaro. *« Voyez la relativité du succès… Ici, je suis plutôt incognito même si l'annonce du prochain album d'Astérix, que j'ai écrit, a élargi le public local. »* La parution de *L'Iris blanc* est prévue pour le 26 octobre et on peut parier que toute la France en entendra parler. Une nouvelle aventure du Gaulois est toujours un événement. Et une potion magique pour son auteur. Les ventes sont énormes, souvent les plus importantes de l'année, la notoriété qui les accompagne aussi. Les coulisses de cet album sont d'ailleurs symptomatiques du comportement et de l'état d'esprit de Fabcaro. Il est même possible qu'elles dessinent l'auteur entièrement.

Un beau jour, parmi les dizaines d'e-mails qu'il reçoit quotidiennement, entre invitations à un festival, propositions de travail et facture d'électricité, l'un émane des éditions Albert René, qui s'occupent d'Astérix. Fabcaro laisse passer. *« Je ne voyais pas pourquoi ils m'écrivaient sachant que Jean-Yves Ferri était l'auteur attitré des albums. »* Oui, mais Ferri avait décidé de faire une pause astérixienne et de se consacrer à sa série très drôle sur le général de Gaulle. Ce que Fabcaro, éloigné des nouvelles du milieu, ne savait pas. Un mois passe avant qu'un rendez-vous parisien ne soit enfin fixé par l'éditeur, qui lui annonce avoir pensé à lui pour écrire les quarantièmes aventures du Gaulois. Trois ou quatre scénaristes sont en concurrence. Charge à lui de proposer d'ici quelques semaines un synopsis.

« En sortant du rendez-vous, je sautais partout. Être sollicité était déjà un cadeau. Marcher dans les pas de Goscinny, une consécration. J'avais déjà écrit un album de Gai-Luron et un autre d'Achille Talon, mais Astérix, c'est le Graal. C'est la première série que j'ai lue et dessinée quand j'étais gamin. » Ni une ni deux et pas même trois : dans le train qui le ramène chez lui, il trouve l'idée, griffonne quelques lignes, et quinze jours plus tard envoie un story-board d'une dizaine de pages. C'est rapide. Très rapide. Mais l'homme travaille vite. Très vite. *« C'est un album qui se situe dans le village et traite du développement personnel que je critique un peu. J'ai respecté le cahier des charges en y mettant une patte*

COMME AU CINÉMA

Auteur de BD, romancier et musicien, l'auteur du *Discours* est un homme aux multiples casquettes et talents. En cette rentrée, outre le nouvel album d'Astérix, il publie *Journal d'un scénario*, un roman cinématographique aussi drôle que cruel.

Benjamin Lavernhe et Sara Giraudeau dans *Le Discours*, l'adaptation cinématographique du roman éponyme de Fabrice Caro, en 2021.

Avec un ton à la fois décalé et acerbe, Fabrice Caro a toujours su décortiquer les petites lâchetés et grandes angoisses de l'être humain dans une société de plus en plus ubuesque. Tel un anthropologue doux dingue dont la tendresse pour ses personnages n'a d'égale que l'absurdité des situations qu'ils subissent, l'auteur fait rimer rire et mal-être existentiel avec un sacré sens de l'équilibre. C'est cette formule gagnante que l'on retrouve dans l'excellent *Journal d'un scénario*, qui conte les tribulations de Boris dont le scénario intitulé *Les Servitudes silencieuses* a été validé par un producteur à l'enthousiasme aussi contagieux qu'inquiétant. Les yeux remplis d'étoiles, le scénariste voit déjà son chef-d'œuvre en devenir se concrétiser sous la forme d'un film d'auteur en noir et blanc, hommage appuyé à *La Maman et la Putain* de Jean Eustache et les films de Philippe Garrel dont il serait le digne héritier. Il va toutefois découvrir à ses dépens qu'en amour comme au cinéma la compromission peut être fatale et qu'un film d'auteur peut rapidement se transformer en navet. Plus accessible mais tout aussi cruel que *Samouraï*, son précédent roman, *Journal d'un scénario* épingle à la fois l'orgueil masculin à travers le personnage de Boris, et l'industrie du cinéma dont la conception arythmique de l'art peut potentiellement dévitaliser n'importe quelle œuvre. Ce qui interpelle d'emblée, c'est son écriture éminemment cinématographique. Se lisant comme une pure comédie, le livre enchaîne les scènes d'anthologie toutes plus drôles les unes que les autres et donne suffisamment d'éléments au lecteur pour se faire son propre film. Film qui se lit ou livre qui se regarde, *Journal d'un scénario* est un peu des deux à la fois, avec suffisamment de recul et d'humour sur lui-même pour plaire au plus grand nombre. Un petit bijou d'ironie et d'humour dont on attend forcément l'adaptation… cinématographique !

Ilan Ferry

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★★☆
JOURNAL D'UN SCÉNARIO
FABRICE CARO
208 P., GALLIMARD, 19,50 €

personnelle. Mais pas trop. Quand l'humour absurde allait trop loin, l'éditeur me le disait et je corrigeais. » Grosse pression, donc. « *Non, pas vraiment. Si je n'avais pas d'inspiration, je passais à autre chose. J'ai écrit en même temps le scénario de* L'Iris blanc *et ce nouveau roman,* Journal d'un scénario. *En ce moment, je fais les ultimes corrections sur les épreuves de l'album et j'écris pour le cinéma.* »

SYNDROME DE L'IMPOSTEUR

On résume : un gars de tous les jours en dehors des bruits alentour, qui carbure au boulot, fait peu de cas de la célébrité, se joue de la pression, délaisse le crayon pour le clavier suivant l'humour et l'inspiration, imagine Astérix comme s'il jouait aux cartes entre potes, dit oui au cinéma, au théâtre, à un éditeur de BD, oui encore, oui tout le temps. « *C'est un truc d'ancien looser. On m'a refusé mes projets pendant tellement d'années que j'ai peur que ça revienne. J'ai quand même beaucoup galéré. Bosser tout le temps comble le vide pour l'angoissé que je suis. Mais je n'ai aucun sentiment de revanche. La reconnaissance me surprend toujours ; j'ai le syndrome de l'imposteur.* »

Fabcaro est donc né Fabrice Caro le 10 août 1973 à Montpellier d'un père cuisinier et d'une mère caissière. Milieu modeste. Ambiance populaire. Licence de physique, en route vers le professorat. Et puis non, finalement. Il crobarde, gribouille, trouve refuge chez de petits éditeurs indépendants et alternatifs, dans des revues de bandes dessinées. Il publie à La Cafetière, son nom apparaît ici ou là sans que personne s'en formalise. Il fait partie d'une cohorte d'auteurs, parfois au crayon, parfois au stylo, qui hantent les couloirs des éditeurs, décrochent de temps en temps un contrat, alignent le plus souvent des refus. En 2013, il publie son *Carnet du Pérou* chez 6 Pieds sous terre, un récit de voyage à Cuzco dans lequel il se met en scène. Humour et empathie. Drôlerie et bienveillance. Petit succès : l'album est sélectionné au festival de la bande dessinée d'Angoulême.

En 2015, *Zaï zaï zaï zaï* débarque sans crier gare. C'est l'histoire d'un homme, auteur de BD (!), incapable de fournir à la caisse la carte de fidélité du supermarché et poursuivi par la police pour avoir menacé le vigile du magasin d'un poireau. Non, non, c'est ça, vous avez bien lu. Philippe Geluck applaudit l'album, les libraires et la critique le plébiscitent. *Zaï zaï zaï zaï* est un carton.

LES FILMS SUR MESURE

Fabcaro devient star. « *Quand le succès a explosé, je me suis dit que j'étais arrivé tout en haut. Chez moi, la réussite est suspecte. La culture du perdant, je sais ce que c'est. Je ne suis pas du genre à aimer la lumière, mais aujourd'hui, je prends ce qui vient et je savoure.* » Puis est arrivé le premier moment de lucidité autodérisoire : « *Cela dit, j'occupe peut-être trop d'espace, non ? Il y a des moments où je "m'auto-saoule".* » Rapidement suivi d'un second : « *J'allais vous dire que je me fous du succès, mais non, personne ne s'en fout. Moi, je voulais juste écrire et remplir le frigo, donc je n'ai jamais souhaité être reconnu. Je n'ai pas beaucoup d'ego mais maintenant que la reconnaissance est là, sans doute que je souffrirai de retourner dans l'anonymat.* »

HUMOUR DE SURVIE

Fabcaro est aujourd'hui reconnu pour son humour absurde qui lorgne vers le non-sens anglais façon Monty Python et pour ses personnages sans cesse obligés de s'adapter à des situations qu'ils n'ont pas choisies. C'est drôle et désespéré. Angoissant et dérisoire. Déprimant et détonnant. Le succès vient peut-être

> « Je ne suis pas du genre à aimer la lumière, mais aujourd'hui, je prends ce qui vient et je savoure »

de ces rapprochements urticants qui ne vont pas souvent ensemble. Et sans doute faut-il en chercher les fondements assez loin au siècle dernier : « *Dans mon milieu, c'est plutôt les blagues un peu grosses, pas du tout le rire intello. Mais, depuis tout jeune, je me suis senti décalé, introverti, timide. Dans ma bulle. Cette position qui me rendait spectateur de la vie a créé une distance. L'humour absurde que je pratique est mon outil de survie.* »

Côté influences littéraires, on trouve des amateurs de mots singuliers, d'intrigues en zigzag, de sentiers épineux : Richard Brautigan, Charles Bukowski, Phillipe Djian, Grégoire Bouiller, qui le remercie dans son roman *Le cœur ne cède pas*. « *On y trouve un de mes dessins* »…

Cette inadaptation sociale, Fabcaro la fait vivre à ses personnages. On hésite entre autofiction et autofriction. Le héros de *Zaï zaï zaï zaï* se demande comment vivre avec les codes d'une société qui l'oblige à se munir d'une carte de fidélité. Celui du *Journal d'un scénario,* son nouveau roman, est un scénariste contraint d'accepter les compromis sous peine de voir son histoire rester au fond d'un tiroir ; il rêvait d'un film d'auteur, il se retrouve à écrire une comédie franchouillarde. « *J'ai poussé le principe jusqu'à l'absurde. J'avais l'impression de faire partie de mon roman.* » Mais qu'on ne s'y trompe pas : Astérix est, lui aussi, mû par la nécessité de survivre dans un monde dessiné par les Romains. C'était finalement un héros fabcarien avant l'heure. La boucle est bouclée. Zaïx Zaïx Zaïx Zaïx… ■

Éric Libiot

Mâtin !

Des essais dessinés pour parler féminisme, littérature et pop-culture !

Retrouvez-nous sur
@matin_queljournal

Nouvel album

Lady Macbeth, Barbie, la Schtroumpfette ou Mulan comme vous ne les avez jamais vues ! Blanche Sabbah décortique des mythes, des contes, des textes bibliques et des dessins animés en y interrogeant le rôle de la femme et la façon dont ces récits ont évolué à travers les siècles.

À l'école des Lettres, les noms des élèves sont familiers. De fait, il s'agit de ceux des grands auteurs de la littérature française. **Ainsi, dans la classe XIX, le jeune Victor Hugo apprend son métier au côté de Baudelaire, Balzac, Flaubert, Sand ou Zola…**

Au rayon bande dessinée

© Sabbah – PoPésie – Robert / *Mâtin !* 2023

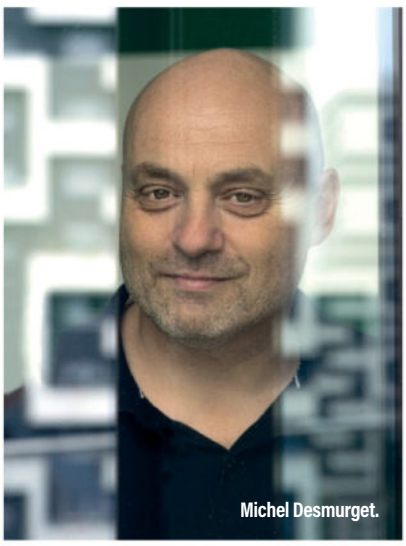
Face à l'omniprésence des écrans dans le quotidien des adolescents, comment redonner à la jeunesse le goût de la lecture, et en particulier celle des œuvres classiques. Enseignants, parents, libraires, bibliothécaires et écrivains, chacun a un rôle à jouer. Entre constat accablant, dressé notamment par Michel Desmurget dans son dernier ouvrage, et études rassurantes – en apparence –, une « *lente agonie* » serait-elle inéluctable, ou est-il encore temps d'agir ?

Jeunes lecteurs et grands classiques

À LA RECHERCHE D'UN INTÉRÊT PERDU

Le royaume de la lecture serait-il en train de se vider de sa jeunesse, attirée par un monde virtuel bien plus accessible et divertissant ? C'est en tout cas le postulat du docteur en neurosciences et directeur de recherche à l'Inserm Michel Desmurget. Après le best-seller *La Fabrique du crétin digital* (sur les dangers des écrans pour les enfants), il publie *Faites les lire !* (voir la chronique page 59), un essai événement nourri de statistiques souvent accablantes démontrant les ravages des écrans sur le cerveau des adolescents. Et qui défend la lecture comme seule issue de secours à la crétinisation digitale. Et pas n'importe quelle lecture : essentiellement celle des livres, et plus encore des classiques de la littérature. Polémique en perspective ?

Quoi qu'il en soit, dans cet ouvrage, qui dépasse largement les seules questions psychologiques, l'auteur commence par décrire une « *lente agonie de la lecture* ». Plus précisément ? « *Tous les ans paraissent les mêmes sondages et articles prétendant qu'il y a 86 % ou 88 % de lecteurs parmi les jeunes générations, ou que nos enfants n'ont jamais autant lu à l'heure d'Internet. Derrière ce genre d'affirmations se cachent deux hypothèses. Premièrement, peu importe la fréquence de lecture – tous les jours ou une fois par an ; deuxièmement, tout se vaut – romans, mangas, recettes de cuisine, blogs de mode, etc. Cela veut dire qu'un ado qui a consulté un livre ou blog de cuisine pour obtenir la recette de l'œuf mollet est un lecteur qui a lu un ouvrage dans l'année… Le problème, naturellement, c'est qu'en termes d'impacts sur le langage, les capacités de lecture, la réussite scolaire et l'intelligence, tout ne se vaut pas.* » Un discours à rebours de certains « pédagogistes » médiatiques. « *Les recherches montrent que les livres au sens classique – principalement de fiction – ont une influence fortement bénéfique* », précise Michel Desmurget. « *Viennent ensuite les journaux qui eux aussi affichent un bilan positif. À l'inverse, l'effet des mangas, bandes dessinées, magazines, réseaux sociaux, blogs Internet, oscille entre nul et négatif. Or, depuis une cinquantaine d'années, le nombre de lecteurs de livres s'est effondré dans tous les pays industrialisés. En France, par exemple, le nombre de gros lecteurs parmi les 15-28 ans (plus de vingt livres par an, ce qui correspond à peu près à une demi-heure de lecture quotidienne) est passé de 35 % à 11 %. En 1960, les élèves de terminale avaient besoin, en moyenne, de quatre minutes pour lire (en le comprenant) un texte court et assez simple de mille mots. Un demi-siècle plus tard, il leur en faut cinq. Le déploiement des écrans récréatifs – aussi bien la télé que les films, séries ou jeux vidéo – est évidemment la source première de ces affaissements.* » Ce qui fait froid dans le dos…



Michel Desmurget.

BÉNÉDICTE ROSCOT/SEUIL

LE RÔLE DE L'ÉCOLE ET DES PARENTS

Ceux qui ont une vision décliniste de l'Éducation nationale ajouteront que l'école n'arrange rien. Ancien professeur, désormais éditorialiste à *Causeur* et connu pour le pamphlet à succès *La Fabrique du crétin* (attention, sans le mot « digital » !) paru en 2005, Jean-Paul Brighelli remonte au septennat de Valéry Giscard d'Estaing pour trouver les racines de cet effondrement : « *La mise en place du collège unique en 1976 et au-delà a obligé les enseignants à s'aligner sur le niveau des plus faibles. Une*

En cinquante ans, le nombre de gros lecteurs parmi les 15-18 ans est passé de 35 % à 11 %.

ALEX GLLEGO/PEXELS

spirale descendante s'est alors mise en place. »

Même le romancier Thomas B. Reverdy, professeur à Bondy classé à gauche et généralement loin des positions de Brighelli, ne se montre pas angélique quand il s'agit d'évoquer la situation actuelle : « *Il est indéniable qu'il est plus difficile qu'avant de faire découvrir les grands classiques de la littérature en classe, et ils sont d'ailleurs de plus en plus difficiles à lire, pour des gens qui ne seraient pas déjà de bons lecteurs, ne serait-ce que parce qu'ils sont de plus en plus éloignés de nous.* » L'auteur du passionnant *Le Grand Secours* (lire la critique dans notre précédent numéro) enchaîne : « *Quand j'étais jeune, Victor Hugo était un auteur du siècle dernier. Cosette, allant chercher de l'eau dans les bois chez les Thénardier, je pouvais imaginer sa peur des loups, parce que ma grand-mère avait des souvenirs identiques, dans sa Dordogne limousine. Aujourd'hui, Hugo, né il y a deux cent vingt-trois ans, est définitivement le génie d'un siècle très lointain dont les sensibilités, les opinions, les modes de vies, les représentations sont très éloignées des nôtres. Cela dit, je suis toujours frappé par la force de certains textes qui résistent à tout et déclenchent une adhésion sans faille :* Le Horla *de Maupassant,* Les Misérables *d'Hugo justement… Mais on ne peut pas en dire autant du* Père Goriot *de Balzac…* »

D'un naturel optimiste, Reverdy soutient toutefois que l'on peut « *éclairer les classiques grâce à des textes d'aujourd'hui* » et trouver des moyens d'intéresser les jeunes en connectant les chefs-d'œuvre d'antan à notre époque : « *Aucun texte n'existe sans lecteur. On fait semblant de le regretter en littérature, certains Tartuffe fondamentalistes voudraient croire que le sens des textes fut gravé dans le marbre, mais c'est faux et c'est précisément ce qu'on va chercher au théâtre, par exemple, grâce au travail de mise en scène : une lecture toujours renouvelée, une lecture d'aujourd'hui, qui remue ou qui choque, c'est-à-dire une émotion. Le reste, franchement, c'est de la culture générale, pas de la littérature.* » On pourrait argumenter que c'est aussi aux parents de se mobiliser à la maison, au lieu de se plaindre de l'école. Ce dont doute Jean-Paul Brighelli : « *Les parents poussent leurs enfants à lire quand ils en ont les moyens de temps et d'intellect,* •••

ce qui est rare. Aujourd'hui, les parents sont issus du système scolaire des années 1980-1990. Comment voulez-vous que des incultes remédient à l'enseignement de l'ignorance? » Sauf à compter, évidemment, sur la question individuelle, à savoir un volontarisme des enfants, leur désir de s'ouvrir à la connaissance, aux mots.

LE PASS CULTURE ET LES MANGAS

En 2019, le gouvernement a lancé le pass Culture. Une idée reçue affirme que les lycéens et étudiants en bénéficiant s'en sont servis pour acheter presque exclusivement des mangas – les divers classements des meilleures ventes, ces dernières années, auraient tendance à le confirmer. Ce que réfute Régine Hatchondo, présidente du Centre national du livre (CNL) : « *Le genre est bien sûr très populaire auprès des jeunes. Mais la part du manga sur le pass Culture est en baisse constante depuis 2021, étant passée de 75 % en 2021 à 51 % en 2022, et le recul sera sans doute encore plus important en 2023. Comme l'a montré une étude menée sur le pass Culture, cet outil permet bien aux jeunes de diversifier leurs pratiques de lecture : près d'un jeune sur deux (43 %) ayant réservé un livre sur le pass Culture a aussi réservé un genre littéraire qu'il ne connaissait pas jusqu'alors. Et parmi ces genres découverts, pour plus d'un jeune sur cinq il s'agissait d'œuvres classiques !* » À noter que les autorités avaient bien pris garde de ne pas tomber dans le vice caché du modèle italien, dont les jeunes bénéficiaires vendaient en ligne leur chèque pour récupérer directement des sommes d'argent, pas du tout destinées aux activités culturelles.

On se remémorera, bien sûr, les reproches généralement faits, il y a des décennies déjà, à la bande dessinée franco-belge ou aux comics, détournant des générations des autres ouvrages « non illustrés », et on remarquera que tout un pan de la littérature jeunesse, en premier lieu pour les tout-petits, passe par des rapports entre les mots et les images, afin de permettre la conceptualisation des propos. Mais Michel Desmurget montre, à l'égard de ce sujet, un certain scepticisme. « *D'un point de vue fonctionnel, l'impact des mangas et bandes dessinées sur le langage, les capacités de lecture, la réussite scolaire, l'intelligence, etc. oscille entre nul et négatif; contrairement à l'influence des livres qui se révèle fortement positive. Cela ne veut pas dire qu'il faut bannir mangas et bandes dessinées; ils restent un plaisir et pourraient agir positivement sur d'autres champs à étudier, comme l'imagination. Cela signifie cependant, contrairement aux thèses relativistes aujourd'hui très répandues, que*

3 QUESTIONS À...

DANIÈLE SALLENAVE

En 2009, l'académicienne originaire d'une famille d'enseignants publiait *Nous, on n'aime pas lire,* fruit d'une enquête menée dans un collège de Toulon. Près de quinze ans plus tard, son constat reste le même.

Depuis 2009, avez-vous continué de penser au déclin de la lecture chez les jeunes, et votre réflexion a-t-elle évolué ?

Dans le collège des quartiers nord de Toulon, où je me rendais alors régulièrement, c'était un constat, une sorte de mise en garde formulée d'entrée de jeu, et sans agressivité aucune : on vous prévient : « *Nous, on n'aime pas lire.* » Énoncée en général par les garçons, qui le revendiquaient comme une marque de virilité. C'est classique. Les filles lisent nettement plus. Je n'ai cessé d'y penser depuis, j'ai lu des enquêtes, elles vont toutes dans le même sens : les jeunes lisent à l'école par obligation, mais rarement par plaisir. Pourquoi ? L'école n'a-t-elle pas une responsabilité ? On ne peut pas aimer lire quand on a mal appris à lire, quand on lit trop lentement, mais peut-être aussi parce que les livres ont perdu, dans la société et même à l'école, la haute légitimité qui était la leur. Pour l'accès au savoir comme pour la construction de soi. Et les enfants des milieux moins favorisés pensent que la lecture n'est pas pour eux…

L'Éducation nationale fait-elle ce qu'il faut ?

Je suis très perplexe, car d'un côté l'Éducation nationale multiplie les grandes déclarations et les effets d'annonce, la lecture est une « *grande cause nationale* », la France doit « *redevenir un pays de lecteurs* », etc. Sauf qu'aucun ministre n'ose prendre à bras-le-corps la question de l'enseignement élémentaire, dont l'échec patent se traduit par le pourcentage catastrophique d'élèves qui savent à peine lire en arrivant en sixième. Et cela va bien au-delà d'une réflexion sur les méthodes d'apprentissage de la lecture.

Quelles sont-elles ?

Ce sont toutes les méthodes d'apprentissage de la langue qui sont à revoir. Et les enseignants n'y sont pour rien, ils sont soumis à une cascade incessante de réformes dictées d'en haut et subissent la diminution drastique des heures de français. Entre le CP et la seconde, les élèves ont perdu six cents heures d'enseignement du français par rapport aux années 1970 !

Propos recueillis par L.-H.L.R.

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

Thomas B. Reverdy.

« Il est plus difficile qu'avant de faire découvrir les grands classiques de la littérature en classe, ne serait-ce que parce qu'ils sont de plus en plus éloignés de nous »

Thomas B. Reverdy, professeur et écrivain

tous les contenus ne se valent pas et que les bénéfices principaux, expérimentalement avérés, de la lecture se concentrent sur les livres et, en particulier, nous l'avons dit aussi, les livres de fiction. Même si certaines bandes dessinées ont un vocabulaire plutôt riche, il n'est pas possible de concentrer dans une bulle autant de langage et d'informations que dans un chapitre de roman. » Il y a bien sûr des ponts entre la littérature et le neuvième art, par le biais d'adaptations de grands classiques de la littérature, parfois très pertinentes. S'il n'est pas étonnant de trouver des versions dessinées de grands romans feuilletonesques comme *Les Misérables* ou *Le Comte de Monte-Cristo*, on sera étonné par des relectures improbables du *Contrat social* de Rousseau, des *Fleurs du mal* de Baudelaire ou d'*À la recherche du temps perdu* de Proust ! Et on regardera de près le catalogue de la maison Nobi Nobi !, spécialisée dans ces transpositions culturelles – qui, certes, n'ont pas le poids économique du manga *One Piece*…

LES PRÉCIEUX CONSEILS DES LIBRAIRES

« *Nous essayons, pour ceux qui lisent moins, de trouver des passerelles entre les mangas que les enfants ou adolescents aiment et ce que l'on pourrait avoir comme roman ou autre support : documentaire, BD reportage, qui pourraient les garder en lecture c'est-à-dire sur du temps de lecture moins court que pour un manga,* souligne Charlotte Desmousseaux, gérante de la libraire La Vie devant soi à Nantes. *Mais souvent les "gros lecteurs" lisent de tout et les "moins lecteurs" peuvent revenir à la littérature plus tard.* » Les professeurs et les parents ne sont ainsi pas les seuls à pouvoir ramener les jeunes vers les livres. Les bibliothécaires et les libraires ont aussi un rôle à jouer. En conseillant, par exemple, les éditions les plus adaptées. « *Les plus jeunes, niveau primaire et collège, vont effectivement plus se tourner vers les éditions Folio junior soit des versions abrégées, soit des versions complètes,* remarque celle qui, au quotidien, vend des ouvrages de tous les genres. *Ensuite, à partir de l'entrée au lycée et jusqu'aux premières années de fac, je note aucun problème pour passer sur des éditions poche classique. Au contraire, les jeunes se sentent valorisés et ce sont même eux qui farfouillent directement en rayon.* » Toutefois, même dans les classiques, certains genres ont naturellement plus de succès. « *La fantasy, la science-fiction, les histoires d'amour ou de société, la romance aussi, mais la plupart des professionnels essayent de prescrire autre chose. D'ailleurs, souvent, ce sont nos petits stagiaires de troisième qui nous font découvrir des genres et des lectures, généralement contemporaines, que nous ne pratiquons pas avec assiduité.* » Et qui permettent, donc, l'échange autour des classiques. Parfois grâce aux réseaux sociaux. « *Je note un engouement des jeunes pour la lecture grâce à TikTok, avec la prescription de classiques, comme* Jane Eyre *de Charlotte Brontë.* » Souvent révélés sur des plateformes type Wattpad avant toute édition « papier » (voyez le phénomène *Captive* de Sarah Rivens), ce sont surtout des titres très contemporains qui sont mis avant sur ces réseaux. Avec, sans se montrer insultant, une maîtrise stylistique bien éloignée de celle de Flaubert ou de Mallarmé.

DES PRIX LITTÉRAIRES À LA RESCOUSSE

Souvent considéré comme hors-sol, le petit monde de Saint-Germain-des-Prés se soucie également des jeunes lecteurs. Du côté des plus grands prix littéraires (Goncourt ou Renaudot), il est ainsi presque devenu la norme que les jurys fassent appel à des collèges ou des lycées pour décerner un prix annexe, avec cette idée que les auteurs vivants peuvent mener aux classiques. En 2016, elle-même ancienne professeure de lettres, Évelyne Bloch-Dano a contribué à la création du prix Femina des lycéens, qu'elle présente ainsi : « *C'est un prolongement logique de nos lectures au Femina. Il nous paraît essentiel de faire lire la littérature contemporaine aux jeunes. Les professeurs, les rectorats et les libraires jouent un rôle important dans cette organisation. L'idée était d'associer les librairies indépendantes de chaque ville et de faire venir les auteurs et autrices individuellement dans les classes.* » La jurée Femina encourage ainsi une réciprocité de la part des lycéens •••

Évelyne Bloch-Dano.

CÉLINE NIESZAWER/FLAMMARION - MAURICE ROUGEMONT/STOCK

ABD AL MALIK*
« JE CROIS À LA CULTURE POPULAIRE COMME PASSERELLE POSSIBLE »

Le musicien, réalisateur et écrivain livre ses conseils de lecture et réaffirme son rôle de passeur de littérature auprès des jeunes.

« Il n'y a pas à mon avis de déclin ou de désamour de la lecture en général auprès des jeunes générations, mais plutôt un désintérêt croissant pour un certain type de littérature. Les jeunes sont plus enclins à lire des textes courts – sur Instagram, TikTok ou Snapchat et sur les réseaux sociaux en général –, des mangas et des bandes dessinées que des œuvres classiques.
Ce n'est donc pas un déclin de la lecture, mais plutôt celui d'un certain genre de littérature.
J'avais consacré un essai à Albert Camus, avant de monter *Les Justes* au théâtre. Voici un auteur que je conseillerais à tous, jeunes et moins jeunes, parce que, si ses livres peuvent nous réconcilier avec la lecture, sa manière de voir le monde peut nous réconcilier avec nous-mêmes, en tant que peuple, dans la période de fracture que nous traversons actuellement en France.
À un adolescent qui me demanderait des titres de Camus, je recommanderais : *Discours de Suède*, *Noces* et *La Peste*.
Enfin, pour transmettre le goût des livres à mes quatre enfants, j'essaie toujours de mettre en lien des ouvrages avec ce qu'ils affectionnent, à savoir le cinéma et les jeux vidéo.
Et cela fonctionne plutôt bien.
Je crois à la culture populaire comme passerelle possible : les chansons d'un Brel ou d'une Wallen, le rap de IAM ou d'un MC Solaar, le cinéma d'un Tarkovski ou d'un Terrence Malick, la poésie d'un Césaire ou le théâtre d'une Yasmina Reza, par exemple, sont à mon avis des voies d'accès direct à la littérature. »

Propos recueillis par L.-H.L.R

*Lire aussi page 114

(lectures, textes, dessins, vidéos…) et un vrai dialogue avec les écrivains. « *Les jeunes sont enthousiastes même si la liste de dix livres – sur les quinze – de notre première sélection les impressionne au départ. Les débats, les travaux et les choix des élèves, de tous horizons, montrent une maturité et une capacité d'analyse souvent bluffantes. Il suffit de voir la liste des lauréats, de Nathacha Appanah à Polina Panassenko, pour s'en convaincre ! Cela prouve qu'on peut faire aimer la lecture aux jeunes et qu'ils sont largement capables de faire l'effort de lire des romans parfois difficiles si on leur en donne les moyens.* » En rendant la découverte de « monstres sacrés » patrimoniaux un peu intimidants, au fond, plus accessible…

À LA BIBLIOTHÈQUE DÈS LE PLUS JEUNE ÂGE

Mais terminons cette enquête par quelques conseils de lecture. Au CNL, Régine Hatchondo a son trio de tête qui, bien sûr, revendique sa subjectivité et ne manquera pas de faire bondir certains : « *Je recommande à tout élève du secondaire de se plonger tout d'abord dans l'œuvre de Marguerite Duras. Elle prône la liberté. C'est un élément essentiel dans le développement d'un individu. La liberté d'agir et de penser. Ensuite, je conseille de lire* Antigone *de Jean Anouilh. C'est une pièce que j'ai lue à l'adolescence, relue ensuite, et que je pourrais relire encore tant elle a marqué mon amour du théâtre. Il s'agit là aussi du combat d'une femme, d'une résistance à l'autorité. Enfin,* Bel-Ami *de Guy de Maupassant, roman réaliste qui retrace l'ascension sociale de Georges Duroy dans le Paris de la seconde moitié du XIXe siècle, et la part d'hypocrisie et de médiocrité qui marque son univers.* »

Évelyne Bloch-Dano préfère ne pas forcer la main de lecteurs potentiels, possiblement farouches : « *Tout dépend de l'âge, des goûts et du caractère de l'enfant ou de l'adolescent. Les uns aiment les contes, les autres les ouvrages documentaires, les histoires sentimentales, etc. Je conseillerais plutôt de les emmener très jeunes à la bibliothèque et de les laisser choisir librement. Leurs goûts se dessinent et ils prennent l'habitude d'être entourés de livres. Mais il n'y a pas de recette miracle : certains n'aimeront jamais lire ou bien ce goût s'éveillera plus tard, à l'âge adulte. Il ne faut jamais désespérer.* » Rendez-vous dans quelques années : nous saurons alors qui de *Demon Slayer* ou de Balzac aura eu le dernier mot. ■

Baptiste Liger et Louis-Henri de La Rochefoucauld

LOIC VENANCE/AFP

BIBLIOTHÉRAPIE

SOPHIE PÉTERS

Un antidote contre l'abêtissement

On ne sait pas si c'est un cri d'alarme ou de désespoir tant les deux se confondent avec raison dans le constat que Michel Desmurget dresse autour de la lecture. « *L'Occident n'est-il pas en train de réunir en un seul et même modèle les pires terreurs de Ray Bradbury, George Orwell et Aldous Huxley? Nos enfants ne lisent plus, ou si peu; leur cerveau est abruti d'écrans récréatifs; leur existence s'écoule à leur insu, leurs rêves s'amenuisent de plus en plus, piégés dans la nasse consumériste du loisir et des apparences. Cela fait-il une vie?* » Comprenant que notre société devenue accro à la récréation saura entendre le levier du plaisir, son livre représente une « *déclaration d'utilité publique des bienfaits de la lecture pour le plaisir* ». Il se propose d'expliquer, en des termes aussi simples que possible, ce que le livre fait au cerveau des enfants et pourquoi il est fondamental que ces derniers lisent dès le plus jeune âge. « *Depuis l'émergence du langage, l'humanité n'a rien inventé de mieux que la lecture pour structurer la pensée, organiser le développement du cerveau et civiliser notre rapport au monde; le livre construit littéralement l'enfant dans sa triple composante intellectuelle, émotionnelle et sociale.* » Dès lors, le caractère abêtissant des écrans récréatifs a des influences négatives avérées sur le langage, la concentration, l'impulsivité, le sommeil, l'anxiété ou la réussite scolaire. À l'instar de la malbouffe et de son corollaire, l'obésité, le cerveau des jeunes se rétrécit progressivement sous l'emprise des écrans. « *Chaque année,* [les écrans] *dévorent 112 jours de la vie d'un gamin de quatrième, soit 3,7 mois et presque 2690 heures; l'équivalent de trois années scolaires. La lecture n'occupe que 7 jours, soit 168 heures; l'équivalent de 0,2 année scolaire* », note Michel Desmurget.

Dès lors, comment donner aux enfants le goût de la lecture? Car à l'évidence, celui-ci n'a rien d'inné. Il s'inculque et se transmet lentement nous dit l'auteur. Or, « *nous savons que de nombreux parents ne lisent pas avec leur enfant parce qu'ils ne sont pas conscients de la nécessité de le faire* ». Voici où veut en venir ce directeur de recherche à l'Inserm: sensibiliser le grand public, et surtout les parents et les grands-parents à l'importance de la lecture, « *véritable machine à façonner l'intelligence dans sa dimension cognitive (celle qui permet de penser, de réfléchir et de raisonner), mais aussi, plus largement, socio-émotionnelle (celle qui permet de se comprendre et de comprendre autrui, au bénéfice des relations sociales)* ». Il a de son côté un argument majeur: des recherches montrent l'existence d'une relation positive et réciproque entre la lecture et le QI total. « *Autrement dit, plus l'enfant lit, plus son intelligence s'étoffe; plus son intelligence s'étoffe, plus lire devient plaisant; et plus lire devient plaisant, plus l'enfant lit.* » CQFD. Alors, puisque nos progénitures aiment qu'on leur lise des histoires, « *si vous voulez que vos enfants lisent seuls, lisez-leur des histoires quel que soit leur âge; et même lorsqu'ils s'approchent de l'adolescence* ». C'est plus qu'une recommandation. Il en va réellement de la survie intellectuelle et même économique de nos pays occidentaux. Lire Desmurget achèvera de vous en persuader. ■

> LE CERVEAU DES JEUNES SE RÉTRÉCIT PROGRESSIVEMENT SOUS L'EMPRISE DES ÉCRANS

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★★☆
FAITES-LES LIRE ! POUR EN FINIR AVEC LE CRÉTIN DIGITAL
MICHEL DESMURGET
416 P., SEUIL, 22,50 €

AUDREY SOVIGNET

BERNARD QUIRINY

À la recherche du discolopax

Je vous conduis ce mois-ci dans deux univers hallucinants, qui ne ressemblent à rien de connu. Dans le premier poussent des plantes basses nommées « *funaire* », « *bruims* », « *mnium* ». On y trouve des « *tancoins* », animaux invisibles et plats. Il y a des bassins, des lagons, des lacis de courroies et de câbles. C'est le décor où résident les membres d'une peuplade étrange, au mode de vie déroutant. Ils mangent du hérisson tiède, se saoulent à la liqueur d'estragon, fabriquent des objets inutiles et, de temps en temps, ils muent, changeant d'allure, de visage, et même de nom. Il est difficile d'expliquer leur quotidien et leur vision du monde, car nos concepts familiers chez eux n'ont pas cours. La notion d'objet leur est étrangère, tout comme celle d'événement, ou la frontière entre dedans et dehors. Ils n'ont même pas de catégories pour classifier les choses : tout, chez eux, est continuum. Comment traduire une culture aussi étrange dans notre langage ? Tel est le défi de *La Version*, premier roman de Debora Levyh (à ne pas confondre avec Déborah Lévy-Bertherat, ni avec la Britannique Deborah Levy !) : un petit livre déconcertant, qui tient du pastiche de récit d'anthropologie, du poème en prose et de la réflexion sur l'altérité et le pouvoir – ou l'impouvoir – des mots. L'autrice semble avoir été influencée par Antoine Volodine, par le surréalisme et par Raymond Roussel. Sa *Version* est un magnifique ovni littéraire qui donne le sentiment d'avoir abordé aux rives d'un autre monde.

> LE SENTIMENT D'AVOIR ABORDÉ AUX RIVES D'UN AUTRE MONDE

Maintenant, partons à la recherche du discolopax, oiseau connu pour sa propension à dessiner en dispersant des végétaux, et pour son inaptitude au vol en ligne droite. Son habitat, une montagne unique au monde, est riche en lycoperdons incendiaires (des champignons explosifs) et en ptérygotes holométaboles (insectes invisibles et silencieux dont les piqûres provoquent prurits et démangeaisons testiculaires). Fasciné par cet animal, Edgar Melethy s'est joint à l'expédition du chanoine Lipton, curé, alpiniste et linguiste, désireux d'étudier la « *langue des guides* » pratiquée sur cette montagne nommée… mont Analogue. Mais oui ! *Le Grand Surplomb* est une recréation du *Mont Analogue*, le légendaire roman de René Daumal, mort en 1944 avant d'avoir écrit les deux derniers chapitres. Plusieurs suites de ce récit culte ont déjà été imaginées, notamment la bande dessinée collective *Le Mont Eugolana*. Melethy s'inscrit dans cette tradition avec humour et élégance, en imaginant un récit bourré d'anagrammes et de symboles, fidèle au ton fantaisiste et sérieux du texte de Daumal. Plus qu'un hommage, mieux qu'un clin d'œil, *Le Grand Surplomb* est une œuvre en soi, qu'on peut presque lire indépendamment. Bien sûr, comme *Le Mont Analogue*, il est inachevé… Edgar Melethy, révèle l'éditeur, est le pseudonyme d'un écrivain français. Peut-être une anagramme ? Je n'ai pas su la décoder, mais je compte bien percer le mystère et réclamer à l'intéressé une plume de discolopax, pour écrire mes prochaines chroniques. ■

★★★☆☆
LA VERSION
DEBORA LEVYH
124 P., ALLIA, 12 €

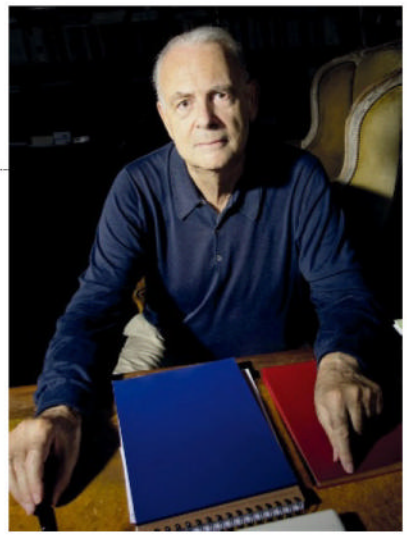
★★★★☆
LE GRAND SURPLOMB. RETOUR AU MONT ANALOGUE
EDGAR MELETHY
136 P., LA FOSSE AUX OURS, 18 €

AUDREY SOVIGNET

LE CAHIER CRITIQUE

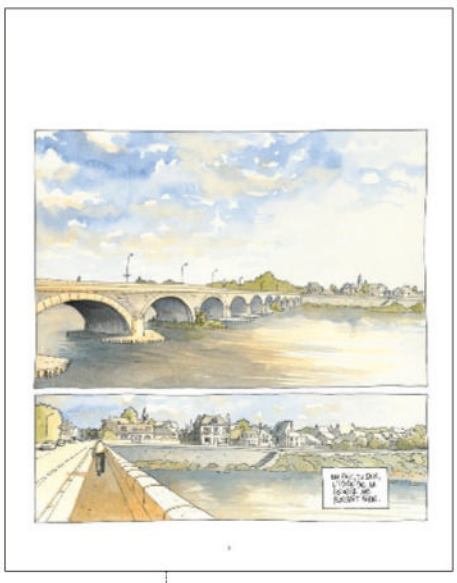
64

DANSE AVEC
PATRICK MODIANO



62

JÉRÔME FOURQUET
LA FRANCE VUE DE PRÈS



86

AU NOM DE
LA LOIRE

94

LA VRAIE VIE DE STARS, SELON
ASHLEY MEARS

EMMANUELLE MARCHADOUR/SEUIL - FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD - ÉTIENNE DAVODEAU/FUTUROPOLIS 2023 - DR

JÉRÔME FOURQUET

Une fracture qui se paie

Avec *La France d'après*, le plus célèbre sondeur de l'Hexagone confirme son statut de meilleur observateur de la société française.

EMMANUELLE MARCHADOUR/SEUIL

Il semble connaître le bar-tabac de Marly-Gomont aussi bien que les Carrefour de la banlieue lyonnaise. On l'imagine avoir testé quelques pas de danse country dans le Béarn et dévoré des kébabs dans l'Est. À force d'analyser la France en tous sens, Jérôme Fourquet réussit à nous en rendre familier chaque recoin. On attend donc avec impatience chacune de ses cartes postales. La dernière, cet automne, qui s'intitule *La France d'après* poursuit, après *L'Archipel français* et *La France sous nos yeux* (coécrit avec Jean-Laurent Cassely et sacré livre de l'année 2022 par la rédaction de *Lire Magazine*), son auscultation du pays en mettant l'accent cette fois sur « *le tableau politique* » comme l'indique le sous-titre. Un tableau à la fois impressionniste – parsemé de touches de roman de Nicolas Mathieu ou de paroles de chansons – et réaliste avec des courbes et diagrammes détonants. Ce gros livre – plus de 500 pages – est très accessible et pédagogique. La première partie est une description de la France dans l'esprit du *Tableau politique de la France de l'Ouest* (livre de 1913, cité également comme référence dans le dernier ouvrage de Julia Cagé et Thomas Piketty) d'André Siegrid, le pape de la sociologie électorale. Cartes et géographie mêlées aux sondages se révèlent décidément d'excellentes clés de lecture de notre société… surtout si on y ajoute un soupçon de spéléologie ! Le sondeur gratte en effet les couches culturelles et idéologiques plus ou moins profondes des territoires : catholiques, pieds noirs, vermeil, etc. Il analyse d'abord les fiefs disparus : la Nièvre mitterrandienne, la banlieue rouge ou encore « *le palimpseste alsacien* » où « *couche yankee* » et « *couche orientale* » ont modifié profondément « *le cadastre alsacien* », carte des kébabs et des clubs de danse country à l'appui de la démonstration. Plus tôt, pour éclairer l'évolution du vote dans la région du Mans, l'auteur convoque cette fois la fréquence du prénom Marie et l'évolution des votes selon la distance de la préfecture de la Sarthe.

Après les fiefs perdus, Jérôme Fourquet détaille les couches culturelles qui ont pu expliquer en partie le mouvement des Bonnets rouges en Bretagne ou le… vote Jean Lassalle. Ce dernier baisse en intensité à mesure que l'on s'éloigne de son fief (à l'exception des régions montagneuses, solidarité de montagnards oblige). Il note aussi que la carte du vote en faveur de l'élu béarnais rejoint la ligne de fracture entre langues d'oc et d'oïl : l'accent rocailleux du candidat résonnant forcément plus dans la France de l'oïl.

DÉCRYPTAGE ÉLECTORAL D'UN PAYS COUPÉ EN DEUX

Jérôme Fourquet, comme toujours, surprend avec des angles inédits, comme le vote Mélenchon dans les régions historiques de résistance et de maquis. Au fil des pages, l'ultra-local côtoie les analyses nationales. Car qu'elle est complexe à appréhender cette France d'après, ce paysage post-2017, de tripartition et de disparition des partis traditionnels !

Des monographies régionales expliquent les évolutions récentes à travers de multiples facteurs : la densité de médecins généralistes, par exemple. Pour comprendre pourquoi certaines villes passent aux mains des Verts et pas d'autres, Jérôme Fourquet détermine des critères de boboïsation qui éclairent les destins différents de Toulouse et de Bordeaux. Et puis il y a des enseignements contre-intuitifs : le vote pour le Rassemblement national n'augmente pas, par exemple, dans les territoires marqués par le terrorisme : « *Les attentats de 2015 ont produit des réalignements et des mouvements électoraux principalement au profit du FN mais dans les bureaux de vote des X^e^ et XI^e^ arrondissements de Paris où les terroristes ont frappé, aucun mouvement spécifique n'a été observé.* » Plus généralement, on retrouve le diagnostic de *La France sous nos yeux* : à côté d'une « *France instagramable*

AAA » se dessine le « *backstage* » des zones moins désirables qui se sentent dépassées et oubliées, où souvent le vote RN prospère. Le périurbain reste le principal espace de progression du vote en faveur du parti créé par Jean-Marie Le Pen.

Comme Julia Cagé et Thomas Piketty, Jerôme Fourquet analyse les forces et faiblesses des partis qui constituent le nouveau paysage politique tripartite. Renaissance et la Nupes apparaissent bien fragiles lorsque le RN semble gagner non seulement des voix au fil des scrutins mais aussi de la crédibilité.

★★★★★
LA FRANCE D'APRÈS
JERÔME FOURQUET
560 P., SEUIL, 24,90 €.
EN LIBRAIRIES
LE 5 OCTOBRE.

Depuis 2002, certains territoires évoluent de manière frappante, ainsi « *la diagonale bucolique qui traverse le pays de Plouaret à Camarès a vu en vingt ans les taux de vote devenir similaires à ceux du Nord-Est et du littoral méditerranéen* ». Les grandes villes résistent, notamment Paris : « *Tout se passe comme si Paris et dans une certaine mesure les principales métropoles françaises n'évoluaient plus dans le même fuseau horaire que le reste du pays.* » Et c'est bien cette fracture qui caractérise la « *France d'après* » bien inquiétante, décrite avec brio par celui que tous les politiques vont lire encore une fois avec assiduité. ■

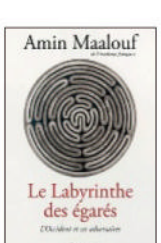
Aurélie Marcireau

La guerre des mondes

Une évocation, signée AMIN MAALOUF, de divers conflits entre l'Occident et d'autres puissances. Pour nous alerter sur l'avenir.

C'est à la toute dernière phrase du nouvel essai, passionnant, d'Amin Maalouf, que l'on comprend son titre : « *Nous avons parfaitement les moyens de sortir de ce "labyrinthe". Encore faut-il admettre que nous nous sommes égarés.* » À l'heure de la guerre en Ukraine – expression d'un conflit plus large –, l'académicien revient, dans *Le Labyrinthe des égarés,* sur des « *affrontements du passé lointain et proche* » entre l'Occident (aujourd'hui « *en déclin* ») et d'autres grandes nations : le Japon de l'ère meiji, l'URSS, qui se voulait « *paradis* » des travailleurs, et la Chine forte de son expansion économique et de sa puissance démographique. Mais l'auteur du *Rocher de Tanios* n'oublie pas le cas intrinsèque des États-Unis, ayant « *réussi à marginaliser les anciennes puissances européennes* ». Il résulte de ces 400 pages, outre un salutaire rappel de l'Histoire, une véritable alerte pour le futur, sous le joug entre autres des enjeux identitaires et environnementaux. Aux grandes forces en présence de surmonter leur incapacité à coopérer. Et à trouver « *l'ébauche d'une solution* ». Le défi n'est pas mince… ■

Baptiste Liger



★★★★☆
LE LABYRINTHE DES ÉGARÉS. L'OCCIDENT ET SES ADVERSAIRES
AMIN MAALOUF
448 P., GRASSET, 23 €.
EN LIBRAIRIES
LE 4 OCTOBRE.

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

Luc Templier

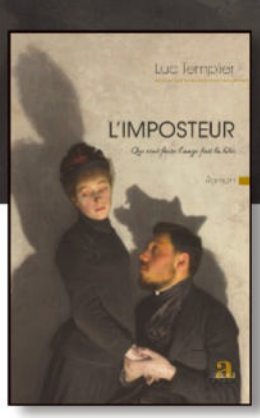
L'IMPOSTEUR

Qui veut faire l'ange fait la bête

« UN CHOC ÉDITORIAL »

Roman

© *Ombres portées* - E. Friant - Musée d'Orsay / © Plonk & Replonk



« N'entrez pas dans ce roman noir, en forme de faux thriller, coiffé d'une auréole de préjugés, lesté de vos redoutables opinions. Oubliez-les. Échangez-les.
Jetez les pour faire place nette. »

Formé à la prêtrise malgré lui dans les années d'après-guerre, Pierre Mansoeur verse dans la violence, la haine des femmes, les addictions, jusque dans le dégoût de sa religion… Anéanti, l'homme éprouve la faillite de l'honneur avant d'emprunter les chemins de la rédemption en France et en Belgique. Du moins est-ce la trame idéalisée du récit, jusqu'aux renversements multiples, magnifiquement maîtrisés, qui laisse le lecteur interloqué.

Editions Academia
www.luctemplier.com

academia littératures

« Une construction diabolique. »
« Du Paradis à l'Enfer. » « L'Église dans tous ses états. »

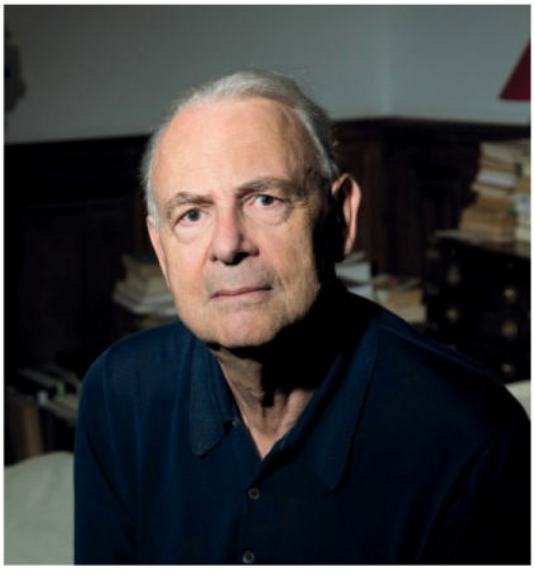
Patrick Modiano

La Danseuse

« *À partir du moment où elle avait commencé les cours de danse, les premières années de sa vie s'étaient effacées comme un mauvais brouillon. Elle avait eu l'impression de naître une seconde fois. Ou plutôt, c'était à ce moment-là qu'avait eu lieu sa vraie naissance.* » Chaque matin, elle arrive gare du Nord, emprunte le métro jusqu'à la place de Clichy et le studio Wacker. C'est ici que le narrateur de *La Danseuse* l'attend, dans le renfoncement d'une fenêtre donnant sur la rue de Douai. Sous l'écharpe de la danseuse du titre, les boucles brunes. Dans sa vie passée, la naissance d'un enfant, le petit Pierre, dont le père s'absentait souvent puis avait fini par disparaître. Près de la porte de Champerret, où la danseuse habite avec son fils, un restaurant où le samedi se tient un *« dîner-spectacle »,* la Boîte à Magie, tenu par un certain Serge Verzini. Un demi-siècle plus tard, parmi la foule des touristes ayant transformé Paris en *« grand parc d'attractions »,* le narrateur reconnaît Verzini, boulevard Raspail. Dans un café où aucun touriste ne pénètre, *« comme si celui-ci appartenait encore à un autre temps qui le préservait de cette foule »,* les deux hommes se souviennent. Parmi les fantômes de la Boîte à Magie, la danseuse est la seule dont on pourrait retrouver des photos. Elle est celle qui, alors qu'il n'était rien, a incité le narrateur *« à sortir de cette incertitude et de ce néant qui étaient les* [s]*iens. »* Au sein de notre époque saturée d'images, ce roman est un portrait comme seule la littérature est capable d'en brosser. ■

Laëtitia Favro

LA DANSEUSE
PATRICK MODIANO
112 P., 16 €. COPYRIGHT GALLIMARD.
EN LIBRAIRIES LE 5 OCTOBRE.



FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

BIO EXPRESS

1957
La mort de son frère Rudy sonne la fin d'une enfance marquée par l'absence de ses parents et les changements de foyers. Cette période est à l'origine de la vocation littéraire de Patrick Modiano, qui n'aura de cesse de la convoquer, dédiant ses premiers livres à son frère disparu.

1968
La Place de l'Étoile, son premier roman, est publié chez Gallimard. Quatre ans plus tard, Modiano obtient le grand prix du roman de l'Académie française pour *Les Boulevards de ceinture,* puis le prix Goncourt en 1978 pour *Rue des Boutiques obscures.*

2014
Le prix Nobel de littérature couronne l'œuvre de Modiano pour *« l'art de la mémoire avec lequel il a évoqué les destinées humaines les plus insaisissables et dévoilé le monde de l'Occupation ».* Celle-ci se rapproche de l'autofiction par sa quête de la jeunesse perdue.

Brune ? Non. Plutôt châtain foncé avec des yeux noirs. Elle est la seule dont on pourrait retrouver des photos. Les autres, sauf le petit Pierre, leurs visages se sont estompés avec le temps. D'ailleurs, c'était un temps où l'on prenait beaucoup moins de photos qu'aujourd'hui.

Et pourtant certains détails demeurent assez présents. Il faudrait en faire une liste. Mais il serait très difficile de suivre l'ordre chronologique. Le temps qui a brouillé les visages a gommé aussi les points de repère. Il reste quelques morceaux d'un puzzle, séparés les uns des autres pour toujours.

Un soir de novembre ou de décembre, j'étais venu chercher un enfant nommé Pierre dans un immeuble du nord-ouest de Paris pour le ramener chez lui. J'ai oublié le nom de la rue. Une porte cochère massive et l'un de ces ascenseurs aux battants vitrés, si lent et silencieux que vous vous demandez s'il ne s'arrêtera pas entre deux étages. Dans une grande pièce qui devait être le salon étaient réunis une dizaine d'enfants. Sur une table basse, les restes d'un goûter d'anniversaire. La femme élégante qui m'avait ouvert m'a guidé jusqu'au fond de la pièce où Pierre jouait aux cartes avec un petit blond que la femme appelait « Ronnie ».

« Ton ami doit partir, Ronnie… Il faut que tu lui dises au revoir, Ronnie… »

Et nous nous sommes retrouvés tous les deux sur le palier.

Dehors, il faisait nuit. Je l'avais pris par la main. Oui, tous les enfants présents dans l'appartement étaient ses camarades de classe du cours Dieterlen, une école dans ce même quartier, où j'allais quelquefois le chercher à la fin de l'après-midi. Ronnie, le petit blond qui jouait aux cartes avec lui et dont on avait fêté l'anniversaire, était son meilleur ami. Bientôt, les vacances de Noël, et il espérait qu'à cette occasion on l'emmènerait au cinéma avec Ronnie.

Voilà qu'un instant du passé s'incruste dans la mémoire comme un éclat de lumière qui vous parvient d'une étoile que l'on croit morte depuis longtemps. Pierre. Goûter d'anniversaire. Ronnie. Bien sûr qu'il irait au cinéma pendant les vacances de Noël. Je me proposais même de l'y emmener si sa mère n'en avait pas le temps. En marchant côte à côte ce soir-là, nous gardions souvent le silence, mais le trajet était beaucoup plus court que celui que nous faisions parfois l'après-midi depuis le cours Dieterlen.

Nous avions franchi la grille des grands blocs d'immeubles de brique de la Porte de Champerret. Nous montions l'escalier de ciment jusqu'au second étage. Hovine nous a ouvert la porte, comme s'il nous attendait. L'appartement était bien différent de celui d'où nous venions. Quatre pièces le long d'un couloir. À gauche de l'entrée, la cuisine avec une douche. Les fenêtres donnaient sur la cour.

« La danseuse ne rentrera pas ce soir, m'a dit Hovine. Elle répète *Le Train des Roses*… »

La danseuse, c'était la mère de Pierre. Nous lui donnions ce surnom. Et *Le Train des Roses*, un ballet qu'elle avait souvent interprété.

Pierre s'était assis sur le fauteuil de cuir et lisait un illustré.

« Je vais faire des courses pour le dîner », a dit Hovine.

Si l'on me montrait aujourd'hui deux photos anthropométriques de son visage – face et profil – aurais-je une chance de le reconnaître ?

Il était de taille moyenne. Des cheveux noirs bouclés. Des yeux clairs. D'après ce que j'avais compris, la danseuse et lui se connaissaient depuis leur enfance.

Nous nous trouvions dans la première pièce après la cuisine, celle qui servait de salon, et où se réunissaient de temps en temps les amis de la danseuse, sur le grand divan et le fauteuil de cuir où se tenait Pierre ce soir-là. La pièce suivante qui ouvrait sur le couloir était la chambre de la danseuse, et son fils Pierre occupait la chambre du fond.

Mais je n'ai pas un souvenir précis de la couleur des murs. Je crois qu'ils étaient d'une teinte assez sombre, et il me semble aujourd'hui que cet appartement je ne l'ai jamais vu en plein jour. Une lumière voilée, comme si les ampoules des lampes et du lustre dans le salon n'avaient pas le voltage suffisant.

Hovine a enfilé son manteau habituel en tissu à chevrons. La porte a claqué derrière lui. Les murs devaient être assez minces puisqu'on entendait toujours des pas et des éclats de voix dans l'escalier.

Pierre lisait encore son illustré, ouvert sur ses genoux. Je suivis le couloir et entrai dans la chambre de la danseuse. À quelle heure reviendrait-elle ? Tard dans la nuit, sans doute. Si Hovine devait s'absenter après le dîner, ce serait moi qui veillerais sur Pierre et l'amènerais peut-être le lendemain matin au cours Dieterlen. Pas la peine d'allumer la lampe dans cette chambre. Elle était assez éclairée par les lumières des fenêtres de l'immeuble d'en face. Ces fenêtres, je les regardais souvent et je finissais par reconnaître les silhouettes qui passaient derrière les vitres.

De retour dans le salon, je vis que l'illustré de Pierre était tombé sur le sol. Il s'était endormi, le front appuyé contre le bras du fauteuil.

J'AVAIS ENVIE DE LE PLANTER LÀ, MAIS JE FINIS PAR LUI DIRE : « OUI, NOUS NOUS SOMMES CONNUS DANS LA NUIT DES TEMPS »

Ainsi depuis quelques jours me revenaient, par bribes, les images d'une période très lointaine de ma vie. Jusque-là, elles étaient recouvertes par une couche de glace. J'avais quand même par instants le vague pressentiment que cela ne durerait pas. Il était fatal qu'un jour ou l'autre la glace fonde et que ces images réapparaissent comme remontent les noyés à la surface de la Seine. Et pourquoi cela se faisait-il aujourd'hui dans une ville qui avait à ce point changé qu'elle ne m'évoquait plus aucun souvenir ? Une ville étrangère. Elle ressemblait à un grand parc d'attractions ou à l'espace « *duty-free* » d'un aéroport. Beaucoup de monde dans les rues, comme je n'en avais jamais vu auparavant. Les passants marchaient par groupes d'une dizaine de personnes, traînant des valises à roulettes et la plupart portant des sacs à dos. D'où venaient ces centaines de milliers de touristes dont on se demandait s'ils n'étaient pas les seuls, désormais, à peupler les rues de Paris ? J'attendais le feu rouge pour traverser le boulevard Raspail et un homme •••

se tenait sur le trottoir d'en face. Je reconnus aussitôt Verzini. Et j'éprouvai un brusque malaise, celui d'être en présence de quelqu'un que je croyais mort depuis longtemps.

Peut-être s'agissait-il d'un mauvais rêve. Ou d'une erreur de ma part. Pourtant, je reconnaissais la masse des cheveux, toujours plantés aussi dru, non plus noirs mais d'un blanc de neige, et le visage aux traits lourds.

J'attendais qu'il traverse le boulevard. Quand il fut à ma hauteur, au bord du trottoir, je me tournai vers lui.

« Vous êtes bien Serge Verzini ? »

Il jeta un regard sur moi, le même regard que jadis, à la fois pénétrant et dur.

« Non. Vous faites erreur. »

Toujours cette voix de basse qui me sembla un peu éraillée.

Il restait immobile, à me dévisager.

« Vraiment ? Nous nous connaissons ? »

J'hésitais à lui répondre. Il fallait que je lui cite des noms et que je lui indique une année précise. Mais tout se brouillait dans ma tête. J'avais envie de le planter là, mais je finis par lui dire :

« Oui, nous nous sommes connus dans la nuit des temps. »

Il avait froncé les sourcils et son regard s'était durci.

« Qu'est-ce que ça veut dire : la nuit des temps ? »

Il était brusquement sur la défensive.

« Excusez-moi… je croyais que vous étiez Serge Verzini. »

J'avais pris un ton détaché et même haussé les épaules.

Il a paru réfléchir quelques secondes. Et puis :

« Voulez-vous que nous buvions un verre, là-bas ? »

Et il me désignait le café au coin du boulevard et de la rue du Cherche-Midi.

*

Nous étions assis à une table, l'un en face de l'autre, seuls dans la salle, ce qui m'étonnait. Depuis quelque temps, les cafés et les restaurants de Paris étaient bondés. Devant la plupart d'entre eux, il y avait même des files d'attente.

Un silence entre nous. Il paraissait gêné. À moi, sans doute, de parler le premier.

« Vous vous occupez toujours de La Boîte à Magie ? »

Un restaurant où avait lieu, le samedi, un « dîner-spectacle ». Se succédaient des numéros étranges joués sur un rythme rapide par de non moins étranges interprètes. Mais nous y venions plutôt en semaine et nous y étions entre nous. Cet établissement se trouvait dans une petite rue, pas très loin de la Porte de Champerret, là où habitaient la danseuse et Pierre. Mais cela appartenait à un passé si lointain…

Il avait ébauché un sourire. Et son regard s'était adouci. Je crois même qu'il m'observait maintenant avec une certaine compassion.

« La Boîte à Magie ? Non, cela ne me rappelle rien. Mais j'ai connu dans la nuit des temps, comme vous dites, un certain Serge Verzini. Peut-être m'avez-vous rencontré avec lui et vous confondez les deux personnes. »

On nous servait des grenadines. Il en prit une longue gorgée et il posa d'un geste lent le verre sur la table.

« Je me souviens à peine de ce Verzini. Sauf du nom. »

J'observais son visage. Il me semblait moins brutal que celui qui était le sien à l'époque où je l'avais connu. Les joues s'étaient creusées, le nez aminci, les yeux me parurent plus petits et plus enfoncés dans leurs orbites, le front plus dégagé sous les cheveux blancs.

« Excusez-moi, me dit-il, je n'ai aucun souvenir de vous.

— Alors, vous vous souvenez peut-être de celle que nous appelions la danseuse et de son fils, le petit Pierre ?

— Pas du tout. »

J'eus l'impression qu'il éludait mes questions. Je voulais lui citer d'autres noms et le pousser dans ses retranchements, mais il s'était écoulé près d'un demi-siècle et cela suffisait pour avoir tout oublié. Et même pour être devenu un autre dans une ville où vous ne pouviez plus retrouver vos anciennes traces.

Derrière la vitre, je voyais passer les groupes de touristes habituels depuis quelques mois, sac au dos et traînant leurs valises à roulettes. La plupart portaient des shorts, des tee-shirts et des casquettes de toile à visière. Aucun d'entre eux ne pénétrait dans le café où nous étions, comme si celui-ci appartenait encore à un autre temps qui le préservait de cette foule. Des deux côtés du boulevard, ils se dirigeaient tous, en rangs serrés, vers Sèvres-Babylone.

Il avait posé à plat sa main gauche sur la table et je remarquai à son index une chevalière sur le chaton de laquelle étaient gravées les initiales SV, exactement la même que portait Verzini quand je l'avais connu.

Je finis par lui dire en désignant la chevalière :

« Toujours les mêmes initiales ?

— Décidément, on ne peut rien vous cacher. »

Il haussa les épaules. Puis il sortit de la poche intérieure de sa veste un petit agenda de cuir dont il arracha une page. Sur celle-ci, il écrivit quelque chose avec le porte-mine de l'agenda.

« Si vous voulez me revoir, je vous donne mon adresse, mon numéro de portable et aussi mon numéro de fixe. »

Il me tendit la page où il était écrit :

06.580.015.283
Fixe : Opéra 81.60
9, rue Godot-de-Mauroy (9e)

« Appelez-moi plutôt sur le fixe. »

L'INFO EN PLUS

Dans *La Danseuse*, Serge Verzini demande au narrateur s'il est étudiant, et le narrateur lui répond qu'il écrit des chansons. À 21 ans, Patrick Modiano rédigeait de front son premier roman et des chansons. Quatre seront notamment interprétées par Françoise Hardy, et une par Régine. Celle intitulée *Les Romans-photos* devait être interprétée par Sheila, mais le producteur de cette dernière s'y opposera au dernier moment, trouvant les paroles trop sombres pour sa jeune protégée.

VIVONS HEUREUX AVANT LA FIN DU MONDE

UN LIVRE DE DELPHINE SALTEL, ISSU DE SON PODCAST À SUCCÈS

DISPONIBLE EN LIBRAIRIE

PHILOMAG.COM
ARTEBOUTIQUE.COM

en coédition avec PHILOSOPHIE MAGAZINE ÉDITEUR

arte

© Raphaëlle Macaron

JEAN-PHILIPPE TOUSSAINT

La diagonale du tout

Dans son premier récit autobiographique, l'écrivain et scénariste belge se livre à une partie d'échecs dont il est grand amateur. Son enfance, son adolescence, ses réflexions sur l'écriture, ses méditations sur la traduction, sa passion pour ce jeu en sont les pièces principales.

MATHIEU ZAZZO/MINUIT

Il y a quarante ans, déjà, alors qu'il entrait en littérature par *La Salle de bain,* Jean-Philippe Toussaint glissait cette remarque surprenante et programmatique à propos des échecs : leur « *immobilité* » est « *dynamique* ». « *Chaque pièce, puissance immobile, est un mouvement en puissance.* » Incarnée, dès ce premier roman, par un narrateur réfugié dans sa baignoire, cette paradoxale immobilité énergique se répercuterait bientôt dans toute son œuvre, peuplée de personnages empêchés ou retirés du monde : l'un toujours « *en train d'être assis sur une chaise* » *(Monsieur)* ; l'autre, délicieusement enfermé dans les toilettes d'une station-service *(L'Appareil photo)* ; un autre encore, coincé dans un fauteuil roulant *(La Disparition du paysage)* ou rivé à son chevalet dans la reprise inlassable du même tableau *(L'Instant précis où Monet entre dans l'atelier).* Mais le goût des échecs, chez l'auteur de *Fuir* (terme désignant d'ailleurs une manière d'échapper au mat), va bien au-delà de cette tension de l'inertie et du mouvement, comme le prouve en cette rentrée la double parution d'*Échecs* et de *L'Échiquier.* À l'origine de ces deux projets, il y a le confinement – autre situation de paralysie plus ou moins dynamique. Dans la nuit relationnelle imposée par cette crise, Jean-Philippe Toussaint commence par renouer avec une vieille lune : celle de traduire la fameuse *Schachnovelle* de Stefan Zweig. Mais la hantise du désœuvrement est telle que, à cette première tâche, il en ajoute bientôt deux autres : rédiger un essai sur la traduction et tenir un journal de bord de ces journées fantomatiques. Une ambition tricéphale dont restent donc deux livres : l'un, transposition moderne et teintée d'humour de l'intimidant Autrichien, *Échecs**; l'autre, damier intime et aléatoire de soixante-quatre chapitres mêlant notes au jour le jour, souvenirs de jeunesse, méditations sur l'écriture et sur la traduction, *L'Échiquier.*

Pour le premier, l'écrivain a volontairement abrégé le titre habituel, non seulement pour la polysémie du terme qui suggère l'état d'esprit de Zweig peu avant son suicide, mais aussi par clin d'œil à son propre tout premier roman du même nom – non publié, mais lisible sur son site – dans lequel des joueurs disputaient dix mille parties : toute une vie. « *Il était important,* explique Toussaint, *que, d'une manière ou d'une autre, cette traduction me ressemble. Le défi, c'était de concilier deux fidélités contradictoires, à Zweig et au jeune homme que j'étais. Sinon, à quoi bon me lancer dans une telle entreprise?* » Quant au projet autobiographique, il n'aurait sans doute jamais vu le jour si « *un minuscule élément fortuit* », en l'occurrence le virus de covid-19,

n'était venu « *féconder la tentation plus vaste que rencontre tout écrivain, à partir d'un certain âge, de revenir sur son passé* ».

D'UNE CASE À L'AUTRE

De roques en diagonales se dessinent donc les coups les plus saillants de sa vocation littéraire : découverte probable de sa vie intérieure à l'âge des gazouillis ; tache d'encre traumatique dans son cahier d'écolier – présage d'un irrépressible et « *épuisant* » perfectionnisme – ; angoisses et vexations de pensionnaire au luxueux collège privé de Maison-Laffitte, mais aussi parties interminables contre le père, alors rédacteur en chef du *Soir*, qui lui défendit « *symboliquement de le battre* » aux échecs mais « *l'autorisa tacitement à devenir écrivain* » – ou « l'adouba », comme on dit encore dans ce jeu. Quant au récit de sa rencontre avec le très charismatique et romanesque Gilles Andruet, ancien champion de France d'échecs disparu tragiquement en 1995, Jean-Philippe Toussaint y songeait depuis trente ans. « *Très vite, j'ai su intuitivement que j'allais vers ce point aveugle, que c'était l'horizon invisible du livre. Et, de fait, si j'ai travaillé et retravaillé la plupart des passages, l'épisode où je raconte mes relations avec lui est venu tout seul, je n'y ai quasiment plus touché par la suite.* »

Comme un joueur rejoue mentalement ses parties, l'auteur analyse quelques-unes de ses stratégies littéraires : ici « *l'ouverture* » audacieuse d'un roman, là sa défense face au reproche d'une lectrice, ailleurs un détail authentique concernant son épouse et prêté à une « *dame* » de fiction… Au fil de pages toujours plus denses, sans fard et ironiques, l'écho entre ses deux passions ne cesse de gagner en puissance : même coexistence infinie de variantes possibles ; même rapport symbolique à la mort ; même allégeance à quelques « maîtres » (pour l'écrit : Zweig, Nabokov et Fellini) et même technicité dans l'art des finales que dans l'exercice de relecture. Mais aussi même équilibre du noir et des blancs ; même esthétique anti-spectaculaire, tout en placidité, concentration et retenue et même retrait en soi-même, vital pour se défendre contre les « *arêtes coupantes du réel* ». ■

Camille Thomine

* 128 p., Minuit, 14 €

★★★★☆
L'ÉCHIQUIER
JEAN-PHILIPPE TOUSSAINT
256 P., MINUIT, 20 €

PHILIPPE MATSAS/LEEXTRA/FAYARD - AUDREY SOVIGNET

Tout le monde descend

Gare Saint-Lazare est presque le trentième opus de Dominique Fabre depuis *Moi aussi un jour j'irai loin*, paru en 1995. Trois décennies où il a installé un univers reconnaissable, celui des proches banlieues, des vies anonymes, du temps qui passe. On tient là un petit livre inclassable, mélange de tranches de vie, d'observations *in situ* et d'épisodes de sa propre jeunesse, tous liés à cette gare qui tient une grande place dans ses ouvrages et dans sa vie, lui qui se définit comme « *un type de la gare Saint-Lazare et d'Asnières-Gennevilliers* ». C'est mélancolique, parfois poignant, quelquefois drôle, avec toujours ce ton résigné, direct, pudique et doux. Un beau livre sur les choses de la vie, en somme, puisque « *des choses de la vie, on n'en a jamais complètement fait le tour* ». ■

Bernard Quiriny

★★★★☆
GARE SAINT-LAZARE
DOMINIQUE FABRE
144 P., FAYARD, 17 €

MARQUE-PAGE

par Baptiste Liger

Love Yves

C'était écrit, ou plutôt chanté. Par Guy Béart. Dans son titre « La vie conjugale » : *« Les histoires sages/Finissent souvent/Par un beau mariage/Et beaucoup d'enfants ».* Mais aussi dans la face B de ce 45 tours : *« Pense à ceux qui tous ont laissé leurs noms gravés »…* On tient là l'illustration de la vie de Madeleine, tante de la narratrice d'*Une façon d'aimer* – à savoir *« une* histoire sage, *une vie retirée et discrète traversée d'un bref coup de folie, une romance secrète ».* Au début des années 1950, celle qui ressemble alors à Michèle Morgan épouse, bon gré mal gré, un certain Guy – oui, comme Béart. Ils auraient pu rester dans la région nantaise, mais Guy travaille à la Société des Bois du Cameroun. Madeleine embarque alors pour Douala, pour une nouvelle vie. Mais, en 1958, lors d'un bal à la Délégation à Yaoundé, elle rencontre celui qui, secrètement, bouleversera son existence, en l'invitant à danser. *« L'homme en question s'appelait Prigent. Yves Prigent.* […] *C'était un homme d'une quarantaine d'années, un administrateur civil. »* Des années plus tard, c'est la nièce de Madeleine qui tentera de reconstituer cette *« vieille histoire »,* à partir de photos et autres documents retrouvés. Le point de départ n'est certes pas d'une immense originalité. Mais tout l'intérêt d'*Une façon d'aimer* réside dans le traitement, tout en finesse, de Dominique Barbéris (dont on avait pu apprécier, entre autres, *Quelque chose à cacher*). Le récit tient en effet à la sensibilité des mots de la romancière, sa délicatesse, à l'image de sa manière d'intégrer naturellement au cœur du texte des paroles de chansons de Dalida, de Mouloudji ou d'André Claveau. Et de Guy Béart, bien sûr…

★★★☆☆
UNE FAÇON D'AIMER
DOMINIQUE BARBÉRIS
208 P., GALLIMARD, 19,50 €

ET AUSSI...

★★★☆☆
NAUFRAGE
VINCENT DELECROIX
144 P., GALLIMARD, 17,50 €

Le 24 novembre 2021, une énième embarcation de migrants sombrait dans la Manche, non loin de Calais. Vingt-sept victimes. Juste avant, des passagers avaient appelé à l'aide. L'opératrice du centre de sauvetage prétexta ne pas pouvoir les localiser, et quand la communication se perdit, avait ricané : *« Ah bah si t'entends pas, tu seras pas sauvé. »* Elle fait partie des sept sauveteurs actuellement mis en examen pour non-assistance à personne en danger. Huitième roman de Vincent Delecroix, *Naufrage* se saisit du drame, et fait d'elle sa narratrice principale. Imaginant ses interrogatoires durant l'enquête, épousant son cynisme glacial, il cherche la femme derrière la voix. Et interroge la responsabilité collective derrière cette responsabilité individuelle. **Hubert Artus**

★☆☆☆☆
QUE NOTRE JOIE DEMEURE
KEVIN LAMBERT
368 P., LE NOUVEL ATTILA, 19,50 €

Le Québécois Kevin Lambert quitte les personnages d'ouvriers ou LGBT de ses premiers romans pour s'intéresser aux hyper-riches, qui vivent dans une autre sphère que le commun des mortels. L'héroïne de *Que notre joie demeure* est une architecte star, multimillionnaire, tellement connue qu'elle a sa série sur Netflix. Elle tombe du jour au lendemain de son piédestal, et subit une curée sur les réseaux. Va-t-elle remettre en question le système qui l'a portée si haut ? Que ce roman engagé soit d'une finesse pachydermique, passe encore. De là à s'infliger la prose étouffante et sans vie de Kevin Lambert, ses phrases interminables et opaques, il y a un pas… que sa présence dans la liste du Goncourt n'oblige personne à franchir. **Bernard Quiriny**

CLAIRE BEREST

Aimer à la folie

Dans son nouvel opus, la romancière s'empare du féminicide, sujet d'actualité largement couvert depuis quelques années (seulement !), à sa façon.

S'il est un motif récurrent dans l'œuvre de Claire Berest, c'est bien le couple. Cette mystérieuse troisième entité faite de la fusion de deux individus. Formes variables, ressorts complexes, dynamiques furieuses : comme une chimiste du cœur, elle mène, livre après livre depuis dix ans, une passionnante étude de mœurs qui n'hésite pas à égratigner le saint amour. Il y a Alma et Paul dans *Bellevue*, Abel et Elsa dans *Artifices ;* même dans ses portraits de femmes artistes, elle étudie Gabrielle Buffet et Frida Kahlo à la lumière de leur couple avec Francis Picabia et Diego Rivera. Avec une plume corrosive, elle raconte les relations amoureuses dans leurs bonheurs les plus éclatants, mais surtout dans leurs outrages les plus fracassants et dans leurs débordements les plus destructeurs. Pas étonnant alors de la voir aujourd'hui, dans *L'Épaisseur d'un cheveu,* se pencher sur le plus odieux des drames amoureux : le féminicide.

Étienne et Vive filent le parfait amour depuis dix ans. Il est correcteur dans une maison d'édition, elle travaille pour une association culturelle. Au rythme des concerts et des mondanités, ils mènent une vie heureuse sur laquelle plane une certitude rassurante : ils sont faits l'un pour l'autre. Pourtant, dans trois jours, Étienne va tuer Vive. Dès le deuxième paragraphe, le couperet tombe et Claire Berest annonce la couleur. Pas de suspense déplacé, de fausses tensions polardeuses, il s'agit bien d'un décompte macabre, d'une tragédie en marche. La romancière plonge non pas au cœur d'un quotidien de violence, elle ne raconte pas la fin inéluctable d'une femme battue, elle cherche à comprendre ce qui se joue dans un féminicide sans antécédent de violences, un pur coup de folie. Pour s'approcher au plus près de l'indicible, il fallait être radical. Alors, Claire Berest décide d'adopter le point de vue du meurtrier. Gorge nouée, on pénètre l'esprit de cet homme comme les autres, on marche à ses côtés et on tente de saisir au vol ce moment de bascule qui va le conduire à commettre l'irréparable. Il y a quelques mois, Philippe Besson avait marqué les esprits avec *Ceci n'est pas un fait divers,* récit en caméra embarquée d'un féminicide, mais raconté du point de vue des enfants. Avec *L'Épaisseur d'un cheveu,* bouleversante autopsie d'une vie conjugale, Claire Berest vient apporter un nouvel éclairage sur un des maux les plus abjects qui ronge aujourd'hui notre société. ■

Léonard Desbrières

★★★☆☆
L'ÉPAISSEUR D'UN CHEVEU
CLAIRE BEREST
240 P., ALBIN MICHEL, 19,90 €

PASCAL ITO/ALBIN MICHEL

Frénésie à Fresnes

Et si la prison de Fresnes était un meilleur lieu d'inspiration que le café de Flore ? Dorothée Janin a une passion pour Henri Calet, qui publia en 1945 *Les Murs de Fresnes*. Elle aime aussi Genet, qui y écrivit *Notre-Dame-des-Fleurs*. Et n'oublions pas Albertine Sarrazin et Pierre Goldman (oncle de la romancière et lui-même auteur des *Souvenirs obscurs d'un Juif polonais né en France* – voir aussi page 22), qui y furent emprisonnés. Tout, à Fresnes, attirait Dorothée Janin. Elle a eu le déclic en découvrant un événement pour le moins étonnant. Dans l'immédiate après-guerre, quatre-vingts jeunes filles de 16 à 21 ans y étaient incarcérées. En 1947, ivres de vin et d'éther, elles se sont soulevées – molestant les gardiens et mettant à sac la prison avant d'être canalisées.

Partant de ce fait réel, Dorothée Janin imagine un homme d'aujourd'hui, livré à sa naissance à l'Assistance publique, et dont la mère pourrait bien être une de ces fières rebelles. Il embauche une généalogiste pour mener l'enquête, qui oscille entre passé et présent. On pense parfois aux livres de Jaenada, mais en remplaçant la gouaille franchouillarde par une forme d'angoisse juive. De Fresnes à Kafka, il n'y a qu'un pas. ■ **Louis-Henri de La Rochefoucauld**

★★☆☆☆
LA RÉVOLTE DES FILLES PERDUES
DOROTHÉE JANIN
320 P., STOCK, 21,50 €

Prison de vers

Des fictions, le philosophe et homme politique Gaspard Kœnig en a déjà publié plusieurs, disséminées tout au long d'une œuvre protéiforme faite surtout d'essais polémiques et de voyages initiatiques au-devant de l'homme et du monde – *Notre vagabonde liberté, à cheval sur les traces de Montaigne* (2020) –, mais jamais, il n'avait embrassé avec autant de plaisir, de verve et de talent, toute la magie du roman. *Humus* est un récit satirique jubilatoire qui passe, avec un mélange d'insolence et de justesse assassine, l'époque et notre société à la paille de fer. Deux amis étudiants en agronomie du prestigieux plateau de Saclay décident de s'engager pour l'écologie et de faire du ver de terre le héros d'un nouveau monde agricole. En lançant une start-up qui mise sur le compostage des lombrics, Kevin, le fils d'ouvriers, voit les choses en grand, mais est propulsé dans un monde impitoyable où règnent lobbyistes et politiques. Arthur, le petit-bourgeois fantasme, lui, un retour à la terre pour régénérer le champ familial ruiné par les pesticides. Mais se prend de plein fouet la violence d'une vie de labeur. Gaspard Kœnig ballote ses héros tragi-comiques au gré des tempêtes d'une vie de labeur. Face au désastre écologique qui vient, on trouve refuge dans sa plume méchamment drôle et on s'empresse de rire de notre bêtise crasse de peur de devoir en pleurer. ■ **L.D.**

★★★☆☆
HUMUS
GASPARD KŒNIG
384 P., L'OBSERVATOIRE, 22 €

QUE VAUT ?

LE JOURNAL DE YANN MOIX

Si vous attendez des détails croustillants sur la vie privée de Yann Moix, passez votre chemin. Page 581, il confesse : *« Je pense aussi parfois au lecteur éventuel, qui voudra se rincer l'œil et qui, forcément, sera bien déçu : pas assez de sueur, de sexe, de sang. Je ne danse pas suffisamment la samba. » Hors de moi* est un journal intellectuel, un « laboratoire » que Moix a tenu du 15 juin 2016 au 14 juin 2017. Une petite année traitée en plus de 1200 pages ! Il s'en passe des choses dans la tête de l'auteur de *Podium*… Sans surprise, les fans de Moix retrouveront ici des digressions sur toutes ses passions fixes : Charles Péguy, Edith Stein, André Gide ou l'album *Toto IV* de Toto. Si les nombreux passages sur le judaïsme où les attentats sont souvent longs, on se régale avec les portraits parfaitement ajustés de Nicolas Sarkozy, Raphaël Glucksmann, Philippe Labro et tant d'autres. Régis Jauffret, qui apparaît régulièrement, est à se tordre de rire – selon le lauréat du Renaudot 2013, on tient visiblement avec lui l'écrivain le plus vaniteux et le plus bilieux de Paris. Pourquoi Moix a-t-il autant de détracteurs ? Certes, il a parfois la dent dure et des esprits procéduriers lui reprochent des erreurs de jeunesse. Mais dans ce journal, on le voit sous son meilleur jour : critique envers lui-même et lucide quant au monde qui l'entoure, bondissant, inspiré, touchant. Il a déjà écrit six autres tomes de ce journal. Vivement la suite ! L.-H.D.L.R

★★★☆☆
HORS DE MOI. JOURNAL
YANN MOIX
1216 P., BOUQUINS/GRASSET, 32 €

ASTRID DI CROLLALANZA/STOCK - ELODIE GREGOIRE/L'OBSERVATOIRE

JONATHAN LITTELL, ANTOINE D'AGATA - YOANN BARBEREAU

Vertiges de l'âme slave

Aux racines du mal russe, un passé et des mythes saisis dans deux livres percutants, qui racontent le présent.

Jonathan Littell

Yoann Barbereau

Dans *Un endroit inconvénient,* Jonathan Littell et le photographe Antoine d'Agata reviennent à Babi Yar, ces ravins où ont été tués par balle près de 100 000 juifs lors de la Shoah – aujourd'hui, une sorte de non-lieu, où les monuments pullulent autant que les non-dits hérités du régime stalinien, qui niait l'Holocauste pour mettre en valeur les sacrifices des populations soviétiques. L'irruption du conflit russo-ukrainien change radicalement le projet : en compagnie d'Agata, Littell se rend à Boutcha, documente par des témoignages les massacres des Russes, analyse la façon dont le nationaliste ukrainien antisémite Stepan Bandera – allié, puis ennemi des nazis – est devenu un symbole de la cause ukrainienne, et explique pourquoi le drapeau de son mouvement a pu apparaître en pleine Gay Pride…

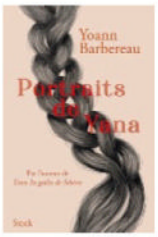
Changement de focale, de ton et de forme avec Yoann Barbereau et ses *Portraits de Yana.* Comme le savent les lecteurs de *Dans les geôles de Sibérie,* Barbereau, Français installé en Russie, connut le malheur d'être changé en « petite monnaie » diplomatique, versée comme en une tirelire dans la prison d'Irkoutsk. Là, il retrouva la flamboyante Yana, ex-enfant battue, mère, chamane, complice d'évasion et archéologue spécialiste des kourganes – ces tertres scythes en terre ukrainienne. Ses portraits, entre narration et poésie en prose, se parsèment de références au peintre écrivain Ilya Répine, qui peignit l'infanticide commis par le tsar Ivan le Terrible sur son propre fils. Or, comme Staline, Ivan fut l'objet d'une réhabilitation menée par Vladimir Poutine. Celui-ci, Barbereau l'appelle « *le montagnard du Kremlin* », reprenant une célèbre expression inventée jadis par le poète Mandelstam dans son *Épigramme antistalinienne*.

Pourquoi, dans les deux livres, cette impression qu'en ces pays le passé investit le présent avec une vivacité ignorée chez nous ? Littell l'explique : contrairement à l'Allemagne, l'Union soviétique n'a jamais mené le travail de mémoire qui aurait jeté la lumière sur le sort de ses millions de morts. Restent alors les mythes : Bandera, Ivan, la Grande Guerre patriotique ; mythes qui se plient mieux que l'histoire aux usages des propagandistes. Ou comme le dit Yana, « *C'est une guerre pour l'aura, ils s'en emparent. Ils coupent les accès à la puissance mythologique. Ils se rêvent en Scythes et ils veulent être les seuls.* » Le pouvoir mortifère des mythes s'étale en tout cas dans les stupéfiantes photos d'Antoine d'Agata qui tantôt tirent vers l'abstrait, tantôt multiplient, en une terrifiante planche-contact, les images de cadavres. ■

Alexis Brocas

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CES QR CODES

★★★★☆
UN ENDROIT INCONVÉNIENT
JONATHAN LITTELL, ANTOINE D'AGATA
352 P., GALLIMARD, 21 €.
EN LIBRAIRIES LE 5 OCTOBRE.



★★★★☆
PORTRAITS DE YANA
YOANN BARBEREAU
180 P., STOCK, 19 €.
EN LIBRAIRIES LE 4 OCTOBRE.

Silence parlant

Courir de clinique en diagnostic foireux de psychiatres arrogants, affronter les crises destructrices de leur fille mutique, se faire un sang d'encre quand elle fugue, subir l'isolement : les parents d'Isor sont en passe de devenir fous. Serait-ce leur fillette exilée de la parole qui les rendrait ainsi, ou la société qui se ligueraît contre les structures mentales atypiques ? Dans *La Colère et l'Envie,* premier roman non seulement virtuose mais d'une lucidité remarquable (l'autrice a 21 ans), la dualité est de mise, à commencer par la forme narrative : Isor est le plus souvent racontée par ses « *père* » et « *mère* », à tour de rôle. Ils l'aiment assurément, mais l'enfant sauvage les exaspère, quand elle imite les langues étrangères à s'y méprendre, ou leur rapporte un nid d'oiseau en guise de présent. Chaque nuit, disparaîtrait-elle pour rejoindre les jardins de l'ogre ? L'intrigue est en pointillé, et l'on est charmé par cet univers doux et brutal comme un ouragan bigarré, où les rapprochements sont savoureux. ■

Simon Bentolila

★★★☆☆
LA COLÈRE ET L'ENVIE
ALICE RENARD
160 P., HÉLOÏSE D'ORMESSON, 18 €

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD - Y.M. QUEMENER/STOCK

AGNÈS MATHIEU-DAUDÉ

Dolce Vita toxique

Sur la plage marchandisée, magouilles et causticité… Une satire de haut vol sous le soleil de Sardaigne.

En 1938, au cinéma Lux de Turin diffusant les actualités, Ercole Signorelli a vu, fasciné, le Duce visiter la Sardaigne. Il avait 5 ans. En 1976, devenu capitaine d'industrie, il imagine un complexe pétrolier à Cagliari, non loin de la superbe villa qu'il s'est fait construire. Mais c'est compter sans des intérêts contraires. Suzanne, ayant fui une vie morne dans le Gard et épousé Paolo, le fils d'Ercole, mène aujourd'hui avec lui et leurs trois enfants une vie de rêve entre Londres et l'Italie. Les voilà tous réunis pour l'été en Sardaigne. Entre plage et villa, la jeune femme va devoir supporter son beau-père cynique et sa belle-mère méprisante et hypocrite. De plus, quelque chose cloche. Qu'est-ce qui rend son riche mari incapable d'attention ? Une conversation entendue la met sur la piste d'un événement familial occulté. Que s'est-il passé en 1976 ? En apnée sociale et intérieure, Suzanne enquête. Elle comprend peu à peu que l'appât du gain qui anime cette dynastie, rivale des Agnelli, les a poussés à des arrangements toxiques. Constatant avec dégoût que ses propres enfants sont devenus des Signorelli, aux antipodes de ses valeurs, elle est sérieusement tentée de faire exploser sa belle-famille !

À la fois conte brillant et caustique et satire sociale très documentée, *Marchands de sable*, quatrième roman d'Agnès Mathieu-Daudé, pose la question du prix que l'on est prêt à payer pour vivre sa vie. Vous n'irez plus à la plage de la même façon ! ■ **Patricia Reznikov**

★★★☆☆
MARCHANDS DE SABLE
AGNÈS MATHIEU-DAUDÉ
336 P., FLAMMARION, 21 €

Mon père, cet immigré

Point de musique ni de littérature sans silence. Il devient ici un personnage à part entière, incarné en premier lieu par le père du narrateur pianiste. Ce dernier, après l'avoir effacé de sa vie pendant des années, ne voulant plus entendre parler de « *lui et* [ses] *sœurs, les Arabes, les musulmans* », revient donc à la cité pour l'enterrement de son mutique géniteur. Sous sa baignoire, il découvre une série de cassettes qu'il a enregistrées durant des décennies pour les envoyer à son propre père resté au Maroc, afin de lui donner oralement des nouvelles. Le narrateur du *Silence des pères* y découvre des facettes insoupçonnées de lui et la véritable raison de ses non-dits. Avec son écriture acérée, Rachid Benzine décrit habilement le sacrifice des ouvriers immigrés du Maghreb dans les années 1960. ■ **S.B.**

★★★☆☆
LES SILENCES DES PÈRES
RACHID BENZINE
176 P., SEUIL, 17,50 €

PASCAL ITO/FLAMMARION

LES ÉCRIVAINS DE LIRE magazine

WILLIAM
STÉPHANIE HOCHET
192 P., RIVAGES, 18 €

Pour un homme de la trempe de Shakespeare, le monde ne pouvait pas s'arrêter à Stratford-upon-Avon. Encore impressionné par son père (façon Kafka, comme le note Stéphanie Hochet), le jeune William se marie à 18 ans et a trois enfants. Puis, en 1585, il disparaît pour ne réapparaître qu'en 1592 à Londres, figure de la scène théâtrale locale. Qu'a-t-il pu bien trafiquer pendant ces sept années perdues ? Ce mystère sert ici de point de départ. Puisqu'on ne sait rien, notre chroniqueuse romance. Son voyage dans l'Angleterre du XVIe siècle lui permet aussi de poser des questions immémoriales : faut-il forcément fuir sa famille pour devenir écrivain ? Sans bruit ni fureur, en mêlant sa propre vie à celle de Shakespeare, elle y répond dans *William* avec délicatesse.
Louis-Henri de La Rochefoucauld

ILLUMINATINE
SIMON BENTOLILA
256 P., ALBIN MICHEL, 19,90 €

Intellectuel précaire parisien, le narrateur (anonyme) de cette histoire assure n'avoir *« aucun attrait pour les théories de la conspiration »*. Il va pourtant y plonger. *Illuminatine* se déroule entre l'automne 2023 et juin 2024, la France est au bord de l'apocalypse démocratique, et le complotisme a retourné les esprits égarés comme éclairés. Notamment grâce à une nouvelle drogue au succès foudroyant : l'illuminatine, *« qui a la particularité de faire saillir la vérité cachée et le dessous des événements visibles en exacerbant la vigilance, jusqu'à renverser mentalement »* les repères. Se pensant à l'abri, notre homme a entamé l'écriture d'un roman sur la *« frontière interdite entre paranoïa et complotisme »*. La composition de notre collaborateur Simon Bentolila ruse, gratte et pique. **Hubert Artus**

3 POCHES EN PLUS

★★★☆☆
OUVRE TON AILE AU VENT
ÉLOI AUDOIN-ROUZEAU
128 P., LIBRETTO, 7,90 €

Dans un futur proche où un virus aviaire a frappé la planète, les animaux de basse-cour sont interdits. Ou servent aux rites sacrificiels, comme à Paris où, chaque année, un beau canard élevé spécialement est lâché dans le ciel, offert aux fusils de la foule. Mais cette fois, il vole bien, il vole haut… et il est aidé ! Le premier roman d'Éloi Audoin-Rouzeau (son deuxième paraissait en cette rentrée), c'est Paris vu du ciel, et la folie des hommes à terre. **Hubert Artus**

★★★☆☆
MOHICAN
ÉRIC FOTTORINO
320 P., FOLIO, 8,70 €

Brun Danthôme se meurt, et sait bien de quoi il souffre, lui a qui a accepté toute sa vie de faire fructifier ses terres du Jura grâce aux pesticides et autres produits phytosanitaires. Il laissera bientôt son exploitation à son fils, Mo. Qui, pour l'heure, pratique l'agriculture bio dans son coin. Avant de partir, Brun veut faire acte de contrition. Mais un industriel vient se mêler de l'affaire… Thème d'actualité, conflit de générations, relation père-fils, ce roman moderne est résolument incarné et poignant. **H.A.**

★★☆☆☆
ARDOISE
PHILIPPE DJIAN
128 P., J'AI LU, 6,90 €

Entre sa vingtième et sa trentième année, Philippe Djian a beaucoup lu. Ensuite seulement, il s'est mis à écrire. *Ardoise* montre comment. Paru en 2002, le livre ressort (à nouveau, et à l'identique) en poche, quelques mois après son dernier roman intitulé… *Sans compter.* Il y payait sa dette littéraire envers les dix écrivains qui avaient creusé son appétit et aiguisé sa plume : Salinger, Céline, Cendrars, Kerouac, Melville, Miller, Faulkner, Hemingway, Brautigan et Carver. En 2023, *Ardoise* compte autant. **H.A.**

CHLOÉ DELAUME

Au bout du rail

L'autrice égrène des pans de sa vie ainsi que ses réflexions sur la condition féminine dans une nouvelle autofiction.

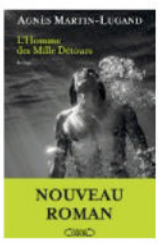
Dans son train pour Heidelberg, Clothilde, écrivaine au cœur brisé, tente de rassembler les pièces de sa mémoire afin de reconstituer le parcours qui l'a amenée à cet instant précis. Son enfance marquée par le féminicide de sa mère, son adolescence chez une tante austère, sa rencontre avec Guillaume… Clothilde a 50 ans, et les évolutions sociétales lui permettent de mettre des mots sur son passé, l'éclairant d'une nouvelle lumière. Féminicide, misandrie, pervers narcissique, elle recoupe ces termes avec sa propre histoire, la replaçant dans un contexte plus large d'une souffrance féminine millénaire. Cette pauvre folle, c'est elle, Chloé Delaume, Ophélia frappée par l'œuvre de Rimbaud à l'âge de 9 ans. De son premier choc artistique à ses peines de cœur, elle réfléchit aux effets du pouvoir et de l'obsession, elle en débat fervemment avec sa bande de copines, entre deux rituels de magie. Les rapports amoureux ont évolué, soulignant les mécanismes d'oppression, souillant au passage des relations passées idéalisées.

De son écriture savamment saccadée, l'autrice, pleine d'autodérision, détricote cette plongée à corps perdu dans une carte du Tendre fantasmée. Malgré une construction narrative un poil redondante et quelques digressions superflues, Chloé Delaume se raconte dans cette traversée tragi-comique. Et fait de *Pauvre folle* un roman moderne, fantasque et intelligent. ■ **Margaux Morasso**

★★★☆☆
PAUVRE FOLLE
CHLOÉ DELAUME
240 P., SEUIL, 19,50 €

Une bouteille à la mer

À lire *L'Homme des Mille Détours*, nul besoin d'être Ulysse pour faire un beau voyage. Le roman d'Agnès Martin-Lugand révèle un canevas où secrets, romance et passé disloqué se partagent un intrigant périple de La Réunion à Saint-Malo. Gary, plongeur professionnel, est sur le point de revenir en métropole lorsque Ivan, son ami restaurateur, lui demande une faveur : avoir des nouvelles d'Erin, son épouse abandonnée sept ans auparavant en Bretagne alors qu'ils tenaient ensemble le bar de L'Odyssée, clin d'œil à leur œuvre préférée. Cette demande déconcertante propulse les personnages dans une quête particulièrement bien ficelée qui ne manque pas de panache. ■ **Marie Jouvin**



★★☆☆☆
L'HOMME DES MILLE DÉTOURS
AGNÈS MARTIN-LUGAND
416 P., MICHEL LAFON, 20,95 €

BÉNÉDICTE ROSCOT/SEUIL

La reine des étoiles

L'éditeur Aux forges de Vulcain avait déjà publié, il y a quelques années, une édition abrégée du *Langage de la nuit* – recueil d'essais consacrés à la fantasy et à la science-fiction. Depuis, la native de Berkeley a rejoint les étoiles, et son aura en nos contrées a grandi. Il était temps, donc, de découvrir la version complète de l'ouvrage, parue aux États-Unis en 1979, et composée de vingt-quatre textes, méditations et autres introductions à ses romans les plus fameux. Les fans de l'autrice seront évidemment comblés, mais les « simples » amoureux du genre aussi, tant nombre de ces écrits brillent, aujourd'hui encore, par leur modernité. Le Guin, c'est la plume et l'épée. Pourquoi révérer l'imaginaire ? Parce que cela nous grandit et nous sauve, parce que cela nous ouvre. « *Un enfant sait très bien que les licornes n'existent pas, mais il sait aussi qu'un livre qui parle de licornes, s'il est bien écrit, dit la vérité.* » La fantasy comme langage, la science-fiction comme mythologie ou métaphore – Jung, Tolkien, l'enfant, le rêve, le cosmos… Cette femme est la gardienne du royaume, tout autant que sa lumière. ■ **Fabrice Colin**

★★★★☆

LE LANGAGE DE LA NUIT (THE LANGUAGE OF THE NIGHT)

URSULA K. LE GUIN

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR FRANCIS GUÉVREMONT, 320 P., AUX FORGES DE VULCAIN, 20 €. EN LIBRAIRIES LE 29 SEPTEMBRE.

L'éternité retrouvée

Et si la collection « Une heure-lumière », lancée en 2016 par les éditions du Bélial, était la meilleure chose récemment arrivée au paysage éditorial de la science-fiction française ? Les fautes de goût, en tout cas, y sont rares. Publiée en 2003 aux États-Unis, récipiendaire du prix Nebula, *La Peste du léopard vert* est une vivifiante *novella* qui voit, à travers le temps et les continents, se répondre deux récits.

Celui de Michelle, d'abord, suave sirène évoluant dans les eaux turquoise d'un éden tropical. « *Un vieux salopard plein aux as* » et sans âge a chargé la créature d'enquêter sur la disparition, plusieurs siècles auparavant, du philosophe Jonathan Terzian, père de la révolutionnaire « *Théorie de la Corne d'Abondance* » – formulée quelques semaines après l'éclosion de la première épidémie transgénique. Comprendre l'histoire de cet effacement volontaire (le second récit), c'est percer, peut-être, les sombres secrets d'un monde nouveau que l'auteur américain Walter Jon Williams, avec un art consommé de la retenue, se contente d'esquisser, et duquel la mort, pour le meilleur et pour le pire, a quasiment été bannie. ■ **F.C.**

★★★★☆

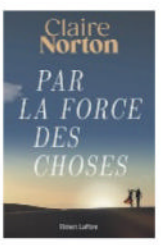
LA PESTE DU LÉOPARD VERT (THE GREEN LEOPARD PLAGUE)

WALTER JON WILLIAMS

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JEAN-DANIEL BRÈQUE 128 P., LE BÉLIAL, 10,90 €

Ramener l'amour à la maison

Est-il possible d'aller contre son destin ? C'est la question portée par Claire Norton dans *Par la force des choses*. Lisa a été élevée par une « *femme de conviction* », celle qui, en mai 1968, lisait Beauvoir et se positionnait en faveur de l'avortement. L'équation n'a jamais comporté la présence d'un homme au sein de la famille. Le schéma se répète lorsque Lisa, devenue adulte, donne elle-même naissance à une fille. Le père est cependant bien présent mais l'amour, lui, reste aux abonnés absents. En 1998, tandis que Lisa célèbre la victoire de l'équipe de France de football, elle fait la connaissance de Victor, qu'elle perd de vue et retrouve quelques années plus tard à une fête d'école. Si l'attirance et la passion fougueuse poursuivent les deux protagonistes, une problématique de taille persiste : tous deux ont une famille qu'ils ne voient pas se disloquer pour une histoire sans certitudes. Bien que le récit ménage très peu de suspense et de singularité, l'autrice mène admirablement sa barque entre ivresse et raison, dévoilant la fresque subtile d'un désir amoureux décuplé par son inaccessibilité. Un thème classique qu'il est bon de retrouver de temps en temps. ■ **M.J.**



★★☆☆☆

PAR LA FORCE DES CHOSES

CLAIRE NORTON

552 P., ROBERT LAFFONT, 20,90 €

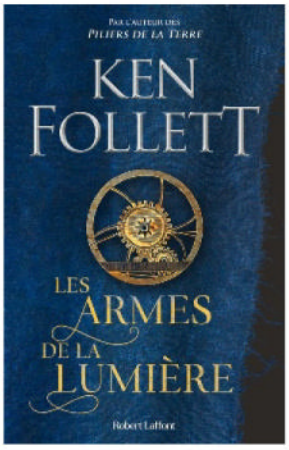
MARIAN WOOD KOLISCH/AUX FORGES DE VULCAIN - HENRY SODERLUND/LE BÉLIAL - ASTRID DI CROLLALANZA/ROBERT-LAFFONT

Ken Follett

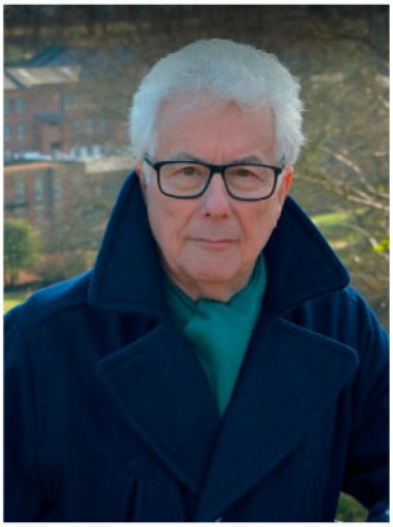
Les Armes de la lumière

En 1792, pour avoir défié le fils du seigneur local, responsable de la mort de son mari, la fileuse de laine Sal Clitheroe est bannie de son village. Elle part pour la ville fictive de Kingsbridge, qui, depuis *Les Piliers de la Terre,* est devenue une cité importante et prospère. Là, elle entre au service d'Amos, habile marchand de drap qui a tout juste hérité de l'entreprise de son père. Un personnage résolument tourné vers la modernité : il est l'un des premiers à adapter à la laine ces étranges machines qu'on appelle métier à filer, et surtout, veut organiser une société socratique pour instruire les plus pauvres. À l'heure où le réformisme gagne du terrain, et où les nobles d'Angleterre craignent que la Révolution française ne contamine le pays, l'initiative est risquée ! L'instruction, associée à la liberté d'expression, provoque-t-elle la sédition ? Le rôle du méchant qui excite les peurs des puissants est tenu par l'échevin Hornbeam, juge de paix, usurier et redoutable homme d'affaires. Car nous ne sommes plus dans le monde divisé entre seigneurs, paysans et artisans des *Piliers* : à travers une foule de personnages – Spade, drapier ingénieux, Annabelle, femme d'évêque instruite –, Follett montre l'avènement d'une bourgeoisie à la fois industrieuse et intellectuelle. Et ce, à travers mille intrigues amoureuses, économiques, politiques, vicinales qui vous donnent l'impression de vivre l'Histoire – et de l'apprendre d'autant mieux. La marque du Britannique Ken Follett, dont l'art d'allier narration populaire et recréation ultra-documentée a fait le bonheur et étendu la culture de millions de lecteurs… ■

Alexis Brocas



LES ARMES DE LA LUMIÈRE (THE ARMOUR OF LIGHT)
KEN FOLLETT
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR ODILE DEMANGE, VALENTINE LEŸS, CHRISTEL GAILLARD-PARIS ET RENAUD MORIN, 792 P., 25,90 €.
COPYRIGHT ROBERT LAFFONT.
EN LIBRAIRIES LE 5 OCTOBRE.



OLIVIER FAVRE/ROBERT LAFFONT

BIO EXPRESS

1949
Naissance à Cardiff, dans le pays de Galles, au sein d'une famille de protestants radicaux, portés sur une pratique religieuse austère dans des églises sans tableaux ni statues. Ken Follett deviendra à la fois agnostique et féru d'architecture religieuse flamboyante !

1978
Journaliste sans le sou, il doit payer les réparations de sa voiture. Pour obtenir la somme désirée, il parvient à vendre, sous pseudonyme, un premier roman, *Eye of the Needle* (« le chas de l'aiguille »), qui relève d'espionnage contemporain, et qui se vendra à 10 millions d'exemplaires.

1989
Parution des *Piliers de la Terre*, son premier roman historique, qui traite de l'érection d'une cathédrale, et inaugure la vaste série « Kingsbridge ». Suivront *Un monde sans fin* (2007), *Une colonne de feu* (2017), et le prologue *Le Crépuscule et l'Aube* (2020).

Jusqu'à ce jour, Sal Clitheroe n'avait jamais entendu son mari pousser un tel cri. Après ce jour, elle ne l'entendit plus qu'en rêve.

Il était midi quand elle arriva à Brook Field. Elle sut l'heure à la qualité de la lumière scintillant faiblement à travers le nuage gris perle qui drapait le ciel. Le champ couvrait quatre arpents de boue, une surface plane longée d'un côté par un petit torrent, et par une colline basse à son extrémité sud. Le temps était froid et sec, mais il avait plu pendant toute une semaine et la terre détrempée collait à ses souliers faits maison, cherchant à les lui arracher des pieds tandis qu'elle traversait les flaques à grand-peine au milieu de gerbes d'eau. Heureusement, c'était une grande femme robuste, et elle était endurante.

Quatre hommes étaient occupés à la récolte hivernale de navets. Courbés, ils arrachaient et empilaient les racines brunes bosselées dans de larges paniers plats qu'on appelait des banneaux. Quand l'un d'eux avait rempli son banneau, il le portait au pied de la colline où il renversait les navets dans un solide tombereau de chêne à quatre roues. Ils avaient presque fini, constata Sal, car il n'y avait déjà plus de navets à cette extrémité du champ ; les hommes travaillaient désormais près de la colline.

Ils étaient tous vêtus à l'identique : chemise sans col, culottes tissées à la main et cousues par leur femme, surmontées de gilets de récupération, souvent jetés au rebut par des riches. C'était une pièce de vêtement inusable. Sal se rappelait l'élégant gilet croisé à rayures rouges et brunes de son père, orné d'un galon aux ourlets, abandonné par quelque citadin raffiné. Elle ne l'avait jamais vu porter autre chose, et on l'avait enterré avec.

Les hommes étaient chaussés de souliers éculés, inlassablement rafistolés. Tous étaient coiffés d'un chapeau, et chacun était différent : une casquette en peau de lapin, un grand chapeau de paille à large bord, une toque de feutre et un tricorne qui avait peut-être appartenu à un officier de marine.

Sal reconnut la casquette en peau de lapin : c'était celle de son mari, Harry. Elle l'avait fabriquée elle-même, après avoir piégé l'animal, l'avoir tué d'un coup de pierre, dépecé et mis à la marmite avec un oignon. Mais elle aurait reconnu Harry sans son couvre-chef, même de loin, à sa barbe rousse.

Harry était mince et sec, et plus robuste qu'il n'en avait l'air : il emplissait son banneau d'autant de navets que les plus costauds. La simple vision de son corps élancé et dur à l'autre bout d'un champ boueux embrasa en Sal une petite étincelle de désir, mi-plaisir, mi-impatience, comme lorsque, rentrant du froid, on se réjouit de sentir l'odeur chaude d'un feu de bois.

En traversant le champ, elle commença à entendre leurs voix. De temps en temps, l'un des hommes en hélait un autre. Suivait un bref échange qui s'achevait par un éclat de rire. Elle ne comprenait pas ce qu'ils disaient, mais devinait aisément la nature de leurs propos. C'étaient à n'en pas douter les plaisanteries faussement agressives de travailleurs, des insultes joviales et de gaillardes vulgarités, propos enjoués qui rompaient la monotonie d'un labeur répétitif.

Un cinquième homme les observait, debout à côté du tombereau, une courte cravache à la main. Il avait d'épais cheveux noirs coupés au menton et était mieux vêtu qu'eux, habit bleu et bottes noires cirées. Il s'appelait Will Riddick, il avait trente ans et c'était le fils aîné du châtelain de Badford. Le champ appartenait à son père, ainsi que le cheval et le tombereau. Will avait l'air de mauvaise humeur et Sal n'avait pas de mal à deviner pourquoi. Surveiller la récolte des navets n'était pas son travail, et il jugeait cela dégradant ; mais le régisseur de son père était tombé malade et Will avait été appelé pour le remplacer, ce qu'il faisait à contrecœur.

Le petit garçon de Sal avançait pieds nus à côté d'elle, trébuchant sur le sol bourbeux en essayant de ne pas se laisser distancer. Elle finit par se retourner et se pencher vers lui ; elle le souleva de terre sans effort, avant de poursuivre sa route en le portant sur un bras, la tête du petit reposant sur son épaule. Elle tenait son corps mince et chaud contre elle un peu plus serré que nécessaire, par pure tendresse.

Elle aurait aimé avoir d'autres enfants, mais avait fait deux fausses couches avant d'accoucher d'un bébé mort-né. Elle avait abandonné tout espoir et commencé à se dire que, pauvres comme ils l'étaient, un petit suffisait. Elle lui était profondément attachée, trop sans doute, car les jeunes enfants étaient souvent emportés par la maladie ou par un accident ; or elle savait que si elle le perdait, elle en aurait le cœur brisé.

Elle l'avait baptisé Christopher, mais quand il avait appris à parler, il avait abrégé son nom en Kit, et c'était ainsi qu'on l'appelait à présent. Âgé de six ans, il était petit pour son âge. Sal espérait qu'en grandissant il ressemblerait à Harry, mince mais musclé. En tout cas, il avait hérité de la chevelure rousse de son père.

SAL RECONNUT LA CASQUETTE EN PEAU DE LAPIN : C'ÉTAIT CELLE DE SON MARI, HARRY. ELLE L'AVAIT FABRIQUÉE ELLE-MÊME, APRÈS AVOIR PIÉGÉ L'ANIMAL

C'était l'heure du repas de midi, et Sal portait un panier contenant du pain, du fromage et trois pommes ridées. Elle était suivie à quelque distance par une autre villageoise, Annie Mann, une femme vigoureuse du même âge qu'elle ; deux autres arrivaient pour la même raison en sens inverse, descendant la colline, corbeille au bras, enfants à la remorque. Interrompant leur travail avec soulagement, les hommes essuyèrent leurs mains boueuses sur leurs culottes et prirent la direction du cours d'eau au bord duquel ils pourraient s'asseoir dans l'herbe.

Lorsqu'elle rejoignit le sentier, Sal déposa doucement Kit à terre.

Will Riddick tira du gousset de son gilet une montre attachée à une chaîne qu'il consulta d'un air revêche.

« Il n'est pas encore midi », cria-t-il.

Il mentait, Sal en était sûre, mais il était le seul à avoir une montre.

« Continuez à travailler, vous autres », ordonna-t-il.

Connaissant le caractère hargneux de Will, Sal ne fut pas surprise. S'il arrivait à son père, le châtelain, de se montrer insensible, Will était bien pire que lui. •••

« Vous pourrez dîner quand vous aurez fini », acheva-t-il.

La nuance de dédain avec laquelle il prononça le mot *dîner* semblait sous-entendre que le repas des ouvriers agricoles avait quelque chose de méprisable. Will lui-même rentrerait au manoir se gaver de rôti de bœuf et de pommes de terre, songea-t-elle, probablement arrosés d'un cruchon de bière forte.

Trois hommes seulement se penchèrent pour se remettre au travail. Le quatrième était Ike Clitheroe, l'oncle de Harry, un homme d'une cinquantaine d'années à la barbe grise. Sans élever la voix, il fit remarquer :

« Il serait préférable de ne pas trop charger la charrette, monsieur Riddick.

— J'en suis seul juge.

— Je vous demande pardon, insista Ike, mais ce frein est très usé.

— Cette foutue charrette est en parfait état, rétorqua Will. Je vous connais. Tout ce que vous voulez, c'est arrêter de travailler plus tôt. »

Le mari de Sal éleva alors la voix : Harry n'était jamais le dernier à se mêler à une altercation.

« Vous devriez écouter oncle Ike, dit-il à Will. Sinon, vous risquez de perdre votre tombereau, votre cheval et tous vos maudits navets par-dessus le marché. »

Les autres éclatèrent de rire. Mais il n'était jamais avisé de plaisanter aux dépens des maîtres. Avec un regard noir, Will lança :

« Je te conseille de fermer ton clapet, Harry Clitheroe. »

Sal sentit la petite main de Kit se glisser dans la sienne. Son père allait au conflit et, malgré son jeune âge, Kit sentait le danger.

L'insolence était le gros défaut de Harry. C'était un homme honnête et travailleur, mais il était persuadé que les nobles ne valaient pas mieux que lui. Si Sal l'aimait pour sa fierté et son indépendance d'esprit, les maîtres en revanche les appréciaient beaucoup moins, et son insubordination lui avait déjà valu des ennuis. Cependant, ayant donné son avis, il se tut et se remit au travail.

Les femmes posèrent leurs paniers au bord du ruisseau. Sal et Annie allèrent aider les hommes à ramasser les navets, tandis que les deux plus âgées s'asseyaient à côté des corbeilles.

L'INFO EN PLUS

Ken Follett est résolument travailliste et pro-européen, et ne s'en cache pas – surtout lorsqu'on lui parle du Brexit et de Boris Johnson. Il faut dire que son épouse, Barbara Hubbard, est une femme politique issue de ce parti, qui fut membre du parlement britannique de 1997 à 2010, où elle représentait la circonscription de Stevenage. Elle s'occupe aujourd'hui des affaires de son mari.

Le travail fut bientôt fini.

Tous purent alors constater que Will avait eu tort de ranger le tombereau au pied de la colline. Il aurait dû le laisser une cinquantaine de mètres plus bas sur le chemin, pour permettre au cheval de prendre un peu d'élan avant d'aborder la pente. Après un instant de réflexion, il s'adressa aux hommes :

« Vous, poussez le tombereau pour aider le cheval à se mettre en train. » Puis il sauta sur le siège, déploya son fouet et cria : « Hue ! »

La jument grise se raidit. Les quatre ouvriers agricoles passèrent derrière le tombereau et poussèrent, leurs pieds glissant sur le chemin mouillé. Les muscles des épaules de Harry saillirent. Sal, qui était aussi robuste que n'importe lequel d'entre eux, les rejoignit. Le petit Kit en fit autant, ce qui arracha un sourire aux hommes.

Les roues s'ébranlèrent, la jument inclina la tête et tira, le fouet claqua et la charrette bougea. Les hommes reculèrent d'un pas et la suivirent des yeux alors qu'elle commençait à gravir la côte. Mais la jument ralentit et Will cria :

« Continuez à pousser ! »

Ils se précipitèrent, plaquèrent les mains à l'arrière du tombereau et recommencèrent. Le tombereau reprit de la vitesse. Sur quelques mètres, la jument alla bon train, les muscles puissants de ses épaules bandés sous les courroies de cuir ; néanmoins, elle ne put maintenir son allure. Elle ralentit, puis trébucha dans la boue glissante. Elle sembla reprendre pied, mais elle avait perdu son élan et la charrette s'arrêta brusquement. Will fouetta l'animal. Sal et les hommes eurent beau pousser de toutes leurs forces, ils furent incapables de retenir le tombereau dont les hautes roues de bois se mirent à tourner lentement en arrière.

Quand Will tira sur le levier du frein, tous entendirent un craquement sonore et Sal vit les deux moitiés d'un patin de frein en bois brisé jaillir de la roue arrière gauche. Elle entendit Ike maugréer :

« Je l'avais *bien* dit à cet imbécile. Je l'avais *bien* dit. »

Malgré tous leurs efforts, ils furent contraints de reculer et Sal eut le pressentiment d'un drame imminent. Le tombereau descendait la pente de plus en plus vite. Will hurla :

« Poussez donc, bande de fainéants !

— On ne peut pas le retenir », répliqua Ike en retirant ses mains de l'arrière du tombereau.

Le cheval glissa encore et cette fois, il tomba. Le harnais de cuir se déchira par endroits et la bête fut entraînée par le poids.

Will sauta du siège. Le tombereau, désormais incontrôlé, prit encore plus de vitesse. Instinctivement, Sal souleva Kit d'un bras et recula d'un bond pour éviter de se trouver sur le passage des roues.

« Dégagez tous », hurla Ike.

Les hommes s'égaillèrent à l'instant même où la charrette faisait un écart avant de basculer sur le côté. Sal vit Harry heurter violemment Ike, et ils tombèrent tous les deux. Ike s'affala sur le côté du sentier, mais Harry chuta sur la trajectoire du tombereau, qui s'abattit sur lui, le bord du lourd plateau de chêne lui écrasant la jambe.

C'est alors qu'il hurla.

Sal se figea, le cœur glacé de peur. Il était blessé, grièvement blessé. Durant quelques instants, tous observèrent

DEPARTMENT OF COMMUNITIES/WIKIPEDIA

la scène, horrifiés. Les navets s'échappèrent du tombereau et dévalèrent, certains roulant jusqu'au ruisseau où ils s'enfoncèrent au milieu d'éclaboussures. Harry hurlait toujours d'une voix rauque :

« Sal ! Sal !

— Dégagez le tombereau, vite ! » cria-t-elle.

Tous se précipitèrent pour soulever la charrette qui broyait la jambe de Harry, mais ses grandes roues rendaient la manœuvre difficile et Sal comprit qu'il faudrait la relever sur les jantes avant de pouvoir la remettre d'aplomb.

« Glissez vos épaules dessous ! » cria-t-elle encore et tous s'exécutèrent. Mais le bois était lourd et ils poussaient contre le versant de la colline. L'espace d'un instant, elle crut, terrifiée, qu'ils allaient lâcher la charrette qui retomberait sur Harry, l'écrasant une seconde fois.

« Allons, soulevez ! cria-t-elle encore. Tous ensemble !

— Ho, hiiiisse », firent-ils en chœur, et soudain la charrette bascula et se redressa, ses roues opposées touchant le sol dans un craquement bruyant.

Sal aperçut alors la jambe de Harry et l'horreur lui coupa le souffle : elle était aplatie de la cuisse au mollet. Des fragments d'os saillaient de la peau et ses culottes étaient imbibées de sang. Il avait les yeux fermés et un terrible gémissement sortait de ses lèvres entrouvertes. Elle entendit oncle Ike murmurer :

« Oh, mon Dieu, ayez pitié de lui. »

Kit se mit à pleurer.

Sal était sur le point de l'imiter, mais elle se domina : il fallait aller quérir de l'aide. Qui dans leur groupe courait le plus vite ? Son regard s'arrêta sur Annie.

« File au village, Annie, cours à toutes jambes et ramène Alec. »

Alec Pollock était le chirurgien-barbier.

« Demande-lui de nous retrouver chez moi. Alec saura quoi faire.

— Surveille mes petiots pendant ce temps, tu veux bien ? » dit Annie qui partit ventre à terre.

Sal s'agenouilla à côté de Harry, les genoux dans la boue. Il ouvrit les yeux.

« Aide-moi, Sal, gémit-il. Aide-moi.

— Je vais te ramener à la maison, mon chéri », répondit-elle.

Elle glissa les mains sous son corps, mais quand elle chercha à prendre la charge et à le soulever, il hurla encore. Sal retira ses mains en murmurant :

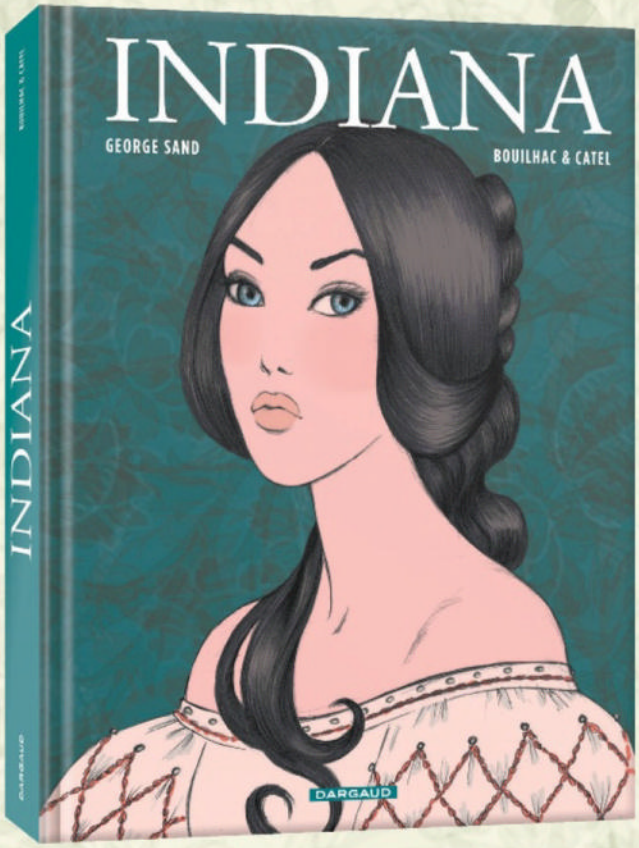
« Jésus, viens à mon secours. »

Elle entendit alors Will ordonner :

« Vous, les hommes, remettez les navets dans le tombereau. Allons, dépêchez-vous.

— Que quelqu'un le fasse taire avant que je m'en charge, siffla-t-elle entre ses dents.

— Et votre jument, monsieur Riddick ? demanda Ike. Elle peut se relever ? »



© Bouilhac – Catel / Dargaud 2023

L'adaptation en bande dessinée d'*Indiana*, le premier roman de George Sand !

INDIANA

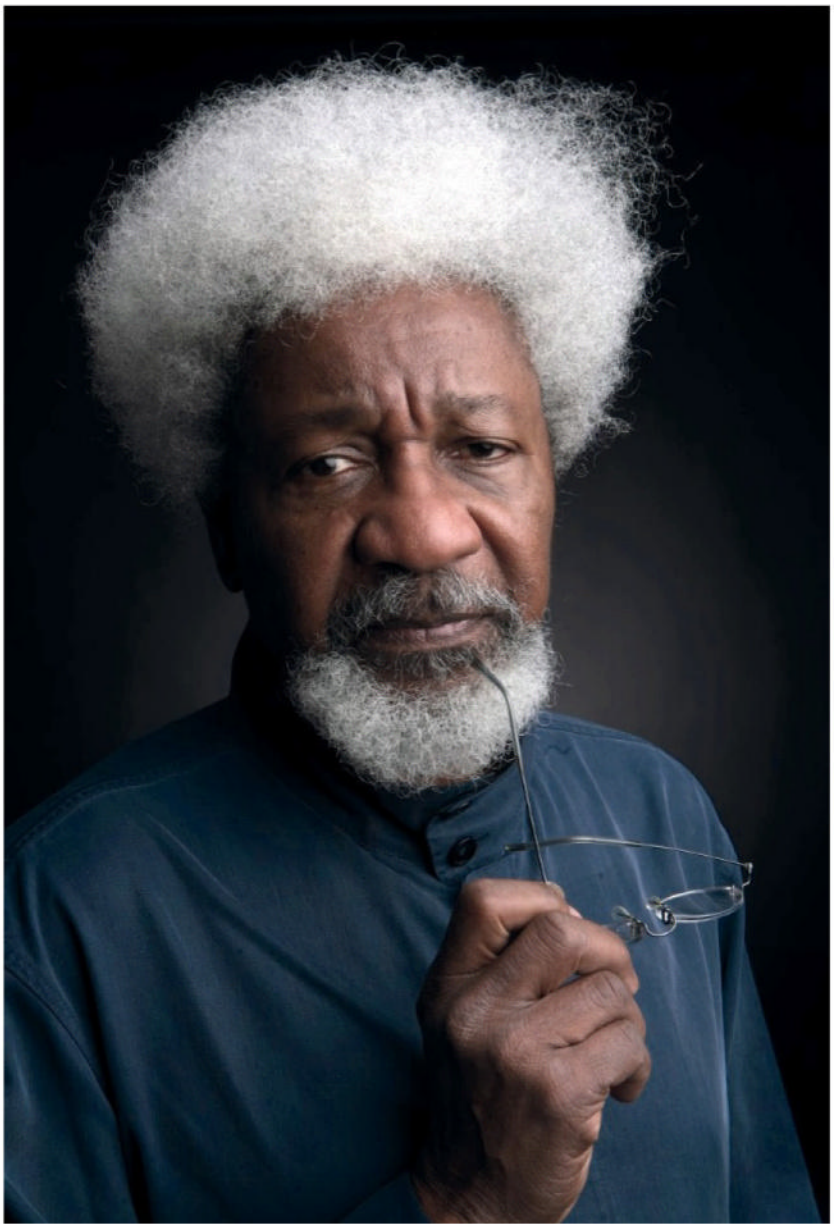
GEORGE SAND — BOUILHAC & CATEL

Indiana est mariée à un officier âgé, violent et autoritaire. Désabusée, elle se laisse séduire par un jeune noble volage. Elle quitte son mari pour rejoindre son amant… qui l'abandonne bientôt pour une autre.

Après *La Princesse de Clèves* de Mme La Fayette, Bouilhac et Catel adaptent ce grand roman de George Sand, un récit féministe d'une modernité intemporelle !

Au rayon bande dessinée

DARGAUD



GLEN GRATTY/SEUIL

WOLE SOYINKA

Retour vers la fiction

Le prix Nobel de littérature a attendu un demi-siècle avant de publier son troisième roman. Ce qui explique le foisonnement rabelaisien des *Chroniques du pays des gens les plus heureux du monde*, satire hyperbolique contre la corruption au Nigeria.

« La vie est une farce » ferait un sous-titre parfait pour le nouvel ouvrage de Wole Soyinka. *Chroniques du pays des gens les plus heureux du monde* commence par la présentation foisonnante de personnages tantôt truculents, tantôt touchants. Le ton est moqueur, la critique féroce. Surtout à propos de l'inénarrable Papa Davina, « Papa D. » pour les intimes. L'homme est un charlatan, fondateur d'une secte prétendument œcuménique, baptisée « Chrislam » – qui lui permet de brasser le plus large possible de fidèles, d'argent et de pétrole. Sa formule de sagesse est pour le moins absconse : « *Tout est perspective.* » Pas sûr que le Premier ministre, sir Goddie, y entende goutte. Il est tout simplement subjugué par « *Le Guide* ».

Après cette ouverture, nous apprenons que la population du Nigeria imaginaire dépeint par Soyinka a eu la révélation de « *l'Évangile selon le bonheur* ». Surnommé « *le Géant de l'Afrique* », le Nigeria a été élu « *par consensus universel* » « *le pays des gens les plus heureux du monde* ». En plus de bénéficier d'un ministère du Bonheur, les habitants vivent au rythme de fêtes quotidiennes célébrant leur chance, et les empêchant de penser à ce qui tourne mal dans leur pays. Car le Nigeria est en réalité la nation « *la plus extraordinairement corrompue du monde* », affirme le prix Nobel.

BOKO HARAM ET TRAFIC D'ORGANES HUMAINS

Quand Papa Davina incarne l'aspect caricatural de cette satire politique, le docteur Menka témoigne de la possibilité d'un engagement humaniste pour le pays. Dans le nord du Nigeria, à Jos, ce médecin répare les personnes mutilées par les bombes que les terroristes de Boko Haram ont posées. Enfin, au cœur de ce roman se trouve un trafic de revente de parties humaines pour la fabrication d'amulettes et autres objets rituels. Menka découvre que des organes ont été dérobés dans son hôpital. Il en parle à un ami ingénieur, Duyole Pitan-Payne, en passe de rejoindre les Nations unies. Le roman prend alors une tournure de polar où l'enjeu est de trouver le code secret qui donnera accès au réseau à la tête de cet atroce business.

C'est peu dire que l'intrigue touffue du troisième roman de Wole Soyinka reprend des thèmes de prédilection de son œuvre riche d'une quarantaine d'ouvrages – du théâtre, des poèmes,

des récits – autobiographiques (dont le sublime *Aké, les années d'enfance*, 1984), des essais, et donc trois romans. Déjà son *Opera Wonyosi* (1977) évoquait le trafic de parties humaines dans le but de fabriquer des talismans.

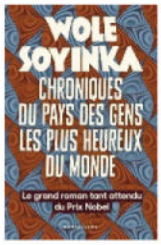
LA LITTÉRATURE COMME ACTION POLITIQUE

Son deuxième roman, *Une saison d'anomie* (1973), est une relecture du mythe d'Orphée dans le cadre des massacres de la guerre du Biafra. L'incessante guérilla menée par Boko Haram constitue le point de départ de son *Ode humaniste pour Chibok, pour Leah* (2022), dédiée aux 276 lycéennes enlevées par la secte islamiste dans le nord-est du Nigeria. Dans ce long poème, ce fils d'un pasteur explose obscurantismes et fanatismes. Enfin, citons son premier roman, *Les Interprètes* (1965). Dans cette satire drolatique du Nigeria fraîchement indépendant, des jeunes gens sont confrontés à la difficulté de trouver une place dans la société. Désireux de contribuer à l'essor de leur pays, ils doivent faire face à la corruption comme au fanatisme religieux. Leur destin rappelle celui des quatre vieux amis du Gang of Four, qui luttent contre les mêmes problèmes et contre le cartel d'organes humains dans *Chroniques du pays des gens les plus heureux du monde*.

Face à l'éternel retour des guerres et de la corruption, l'écrivain de 89 ans n'a pas perdu sa conviction que la littérature est une action politique. Tant pis si, par le passé, cela lui a valu des années d'emprisonnement et des périodes d'exil. Wole Soyinka le dit souvent : il préfère le théâtre. S'il revient aujourd'hui au roman après un demi-siècle d'absence, c'est par conviction de la force de frappe de la fiction. Il s'en expliquait en mars 2022, au *Monde Afrique* : « *[Chroniques du pays des gens les plus heureux du monde] bouillonnait en moi depuis pas mal de temps. J'observe depuis des décennies la déliquescence de la société dans laquelle je vis. Voir un drame se dérouler au fil du temps, dans toute sa complexité, avec toutes ses contradictions et ses surprises, cela produit une sorte de fascination pour l'homme de théâtre que je suis. J'avais besoin d'autre chose que la poésie, le théâtre ou les essais pour y voir plus clair, en tant qu'être humain et citoyen.* » Son grand roman devrait éclairer les générations à venir pour longtemps. ■

Gladys Marivat

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE



★★★★☆
CHRONIQUES DU PAYS DES GENS LES PLUS HEUREUX DU MONDE (CHRONICLES FROM THE LAND OF THE HAPPIEST PEOPLE ON EARTH)
WOLE SOYINKA
TRADUIT DE L'ANGLAIS (NIGERIA) PAR DAVID FAUQUEMBERG ET FABIENNE KANOR, 544 P., SEUIL, 26,90 €

Le comptoir du monde

Lorsqu'il reprend le vieux café du marché des Carmélites, enclave populaire dans la Vienne effervescente de 1966, Robert Simon ne sait comment le baptiser. Quel nom donner à un lieu qui les résume tous, à la fois rêve d'un seul et maison de chacun, refuge du passé et fenêtre sur l'avenir ? Avec ou sans nom, les murs résonnent bientôt des rêves de fortune et brèves de comptoir d'une poignée d'habitués, dont les parties de cartes, scènes de ménage et confidences au-dessus des schnaps et tartines de saindoux font fi des saisons. Plus que jamais, le « punch » à la Seethaler – mélange d'empathie, de nostalgie et de sens du détail – fait merveille à rendre cette chambre d'écho de la transformation d'un monde, dont le galop présage l'abandon de quelques âmes sur le bord du chemin. ■

Camille Thomine

★★★★☆
LE CAFÉ SANS NOM (DAS CAFÉ OHNE NAMEN)
ROBERT SEETHALER
TRADUIT DE L'ALLEMAND (AUTRICHE) PAR ÉLISABETH LANDES ET HERBERT WOLF, 248 P., SABINE WESPIESER, 23 €

URBAN ZINTEL/SABINE WESPIESER - AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE

par Alexis Brocas

Fantômes de neige

Voilà un livre qui traite d'atrocités oubliées sans recourir aux instruments du scandale. Un roman qui, dans la foire aux vanités de la rentrée, ne compte que sur de subtiles qualités littéraires pour se distinguer. Histoire d'une petite fille qui, pour retrouver les siens, dut essuyer la neige sur les visages de villageois massacrés. Histoire d'une femme qui chercha toute sa vie ses disparus. Histoire de fantômes qui vont dans la neige, portant la bougie d'une révélation. Histoire de la Corée, aussi, qui avant la partition s'employait sans pitié à « écosser les rouges » parmi ses citoyens… Histoire, enfin d'une romancière, la narratrice, hantée par le passé. Avec son amie Inseon, documentariste devenue sculptrice, elle projetait d'élever un monument aux disparus des heures troubles, avant de renoncer. Un jour, elle reçoit un appel au secours d'Inseon : celle-ci s'est blessée dans son atelier, et demande à la narratrice de venir nourrir son oiseau. Mais Inseon habite l'île de Jegu, dans une maison isolée, qu'il faut rallier en bus et à pied sous une tempête de neige. Dès lors, comme la narratrice, le lecteur d'*Impossibles adieux* doit s'abandonner à la magie. Accepter qu'un personnage puisse parler depuis deux endroits éloignés. Qu'un oiseau soit à la fois mort et vivant – comme le sont les disparus pour leurs proches. Accepter la coexistence du passé et du présent. Cela n'est pas difficile : le style de Han Kang neutralise toute incrédulité. Avec elle, on s'intéresse moins aux conditions d'apparition des fantômes qu'au sens donné à leur présence. Et l'on se promène, ébloui, dans ce monde de neige et de souvenirs sombres, où, comme chez García Márquez, tout semble faire métaphore.

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

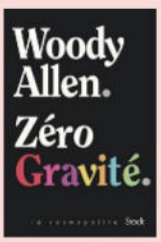
★★★★★
IMPOSSIBLES ADIEUX
HAN KANG
TRADUIT DU CORÉEN PAR KYUGRAN CHOI ET PIERRE BISIOU, 336 P., GRASSET, 22 €

QUE VALENT ?

LES NOUVELLES DE WOODY ALLEN

Pas grand-chose. Et moins que ça peut-être… *Zéro gravité* est un recueil de dix-neuf nouvelles initialement parues dans *The New Yorker.* Difficile de trouver un lien entre tous ces textes si ce n'est l'humour absurde et intello – ou la tentative d'humour – du réalisateur de *Manhattan* et de *Crimes et délits* (chefs-d'œuvre). La première nouvelle donne le ton : « Grandir à Manhattan » est l'histoire d'amour entre Sachs et Gladys d'une platitude totale. Quelques références de cinéma émaillent cette non-intrigue qui se termine sans se finir – le septième art est souvent présent. La dernière nouvelle est ridicule : un homme rêve de jouer dans le film qui se tourne chez lui. Pas drôle, pas surprenante. C'est assez désolant qu'un esprit aussi brillant que celui de Woody Allen en soit réduit à égrainer des textes dont le point de départ ressemble à des sketchs qui n'auraient eu aucune chance à l'époque où Allen en rédigeait à la pelle ; on imagine qu'ils étaient mille fois plus brillants. Mais c'est surtout le style gonflé à l'hélium qui agace. Traducteur de talent, Nicolas Richard semble avoir eu beaucoup de mal avec les métaphores qui poussent comme des mauvaises herbes dans la jungle et qui feraient passer l'arbre de Tarzan pour un penthouse new-yorkais ; ça ne veut rien dire, c'est normal et c'est le genre d'image qu'on trouve là. Arrêtons là les frais : la déception est immense pour tout allenophile qui sommeille en chaque cinéphile. Woody s'est consacré au cinéma, il a bien fait.

Éric Libiot



★☆☆☆☆
ZÉRO GRAVITÉ (ZERO GRAVITY)
WOODY ALLEN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR NICOLAS RICHARD., 256 P., STOCK, 22 €

LEONARDO PADURA

Tristes tropiques

Entre ironie et nostalgie, l'auteur cubain explore l'âme de son pays dans une nouvelle enquête de Mario Conde.

L'imminence de la visite d'Obama, du concert des Rolling Stones et du défilé Chanel à La Havane offre à Mario Conde, l'ex-flic devenu bouquiniste, de quoi arrondir ses fins de mois. Le patron d'un bar de luxe lui demande de jouer les vigiles tandis que la police le sollicite pour enquêter sur le meurtre d'un ancien commissaire politique enrichi dans le recel d'œuvres d'art. Dans *Ouragan tropicaux,* la narration des événements de 2016 s'entrecroise avec un texte retrouvé par Conde sur le destin d'un fameux proxénète et démagogue havanais du début du XX^e^ siècle. Les deux récits, on le devine, s'avéreront liés. Comme souvent dans les aventures de Conde, dont c'est ici le dixième épisode, l'investigation est le prétexte d'une riche exploration de l'âme d'un « *pays malade de corruption, d'oubli et d'excès* » – l'auteur creuse ici la terrible oppression ayant frappé les artistes de l'île dans les années 1960. Désormais sexagénaire, l'ironique Conde revendique son « *pessimisme historique* » quant au devenir de Cuba. Ses amis et lui vieillissent ou tirent leur révérence, raison de plus pour savourer avec eux leurs bien jolis et fugaces moments de bonheur. ■

Antoine Faure

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★★☆
OURAGANS TROPICAUX (PERSONAS DECENTES)
LEONARDO PADURA
TRADUIT DE L'ESPAGNOL (CUBA) PAR RENÉ SOLIS, 496 P., MÉTAILIÉ, 23,50 €

Les enfants de Sarajevo

D'avril 1992 à février 1996, le siège de Sarajevo fit 12 000 victimes, dont 1 500 enfants. *Et moi, je me contentais de t'aimer* commence dans cette ville, au début dudit siège. Omar, 10 ans, marche avec sa mère quand une énième explosion change sa vie : il se retrouve à l'orphelinat avec son grand frère Sensadin. Il y rencontre Nada, qui n'a qu'une main mais deux yeux bleus, et s'accroche à elle. Tout comme un autre garçon, Danilo. Omar guette le retour de sa mère, certain qu'elle est en vie. Nada attend son grand frère, adulte donc mobilisé. Un matin, un bus humanitaire transfère tous les enfants du lieu vers l'Italie, pour les protéger. Ils seront confiés à des instituts, puis à des familles d'accueil. Mais comment grandir sans racines ? Comment être en paix, quand une partie des nôtres sont à la guerre ? Chacun aura sa propre réponse. Pour la connaître, nous les suivrons durant près de deux décennies, qui diront comment ils ont refait leur vie. Avec un remarquable souffle romanesque, l'autrice de *La Goûteuse d'Hitler* fait littérature de ces destinées renversantes inspirées par les témoignages qu'elle a recueillis auprès d'enfants ayant traversé cet exil en 1992. ■

Hubert Artus

★★★★☆
ET MOI, JE ME CONTENTAIS DE T'AIMER (MI LIMITAVO AD AMARE TE)
ROSELLA POSTORINO
TRADUIT DE L'ITALIEN PAR ROMANE LAFORE, 432 P., ALBIN MICHEL, 22,90 €

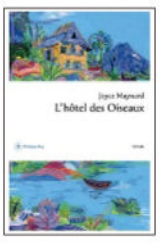
PHILIPPE MATSAS/MTAILI

Le passé par la fenêtre

Après *Où vivaient les gens heureux,* lauréat du grand prix de la littérature américaine 2021, Joyce Maynard poursuit son œuvre littéraire, explorant les thématiques qui lui sont chères. Dans *L'Hôtel des Oiseaux,* elle plonge une nouvelle fois dans le passé douloureux de ses personnages tout en mettant en scène des profils émancipés. En 1970, la mère de Joan, 6 ans, décède brutalement dans une explosion causée par une bombe artisanale. Afin d'éviter tout lien avec l'enfant, sa grand-mère la rebaptise Amelia, lui faisant promettre de garder le secret de son identité. La jeune femme vieillit et fait face à un second drame en perdant enfant et mari. Espérant panser cette douleur, elle embarque à bord d'un bus vers « *nulle part* », début d'un périple de 5 000 kilomètres qui la mènera à L'Hôtel des Oiseaux. Une « *vision du paradis* » où Leila, la maîtresse des lieux, lui confiera son propre passé troublant. Émergeant des affres du deuil, une profonde quête intérieure commencera alors, permettant à Amelia d'entrevoir, çà et là, l'espérance d'un jour meilleur. ■

Marie Jouvin

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE



★★★☆☆
L'HÔTEL DES OISEAUX (THE BIRD HOTEL)
JOYCE MAYNARD
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR FLORENCE LÉVY-PAOLONI, 528 P., PHILIPPE REY, 25 €

Voyage autour de ma psyché

Dans un appartement de Lisbonne, un narrateur anonyme attend la fin du monde. Il attend aussi Cécilia, la neuroscientifique avec laquelle il partageait sa vie quand il habitait New York. Celle-ci menait des recherches sur les mécanismes de la mémoire, et a appris au narrateur à se méfier de la sienne. La mise en garde s'adresse aussi au lecteur plongé dans une psyché obsessionnelle. Celle d'un homme convaincu que reproduire dans son logement lisboète la décoration de son appartement new-yorkais hâtera le retour de sa maîtresse, alors que celle-ci lui a expliqué que rien, dans la nature, ne se répète strictement… Des réponses seront données dans les dernières pages de *Tes pas dans l'escalier,* qui éclaireront l'absence de Cécilia, et les troubles de son amant. Entre-temps, on aura pu mesurer le talent de l'auteur pour nous faire ressentir l'étrangeté de notre époque ou plus rien ne semble assuré : ni le monde, cerné par les apocalypses potentielles, ni nos perceptions, réduites par la science à des illusions. Avec lui, un simple jogging devient une expérience de déterritorialisation, une réception tourne au voyage onirique, et un narrateur confiné en lui-même finit par incarner l'humanité tout entière. ■

Alexis Brocas

★★★☆☆
TES PAS DANS L'ESCALIER (TUS PASOS EN LA ESCALERA)
ANTONIO MUÑOZ MOLINA
TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ESPAGNE) PAR ISABELLE GUEUGON, 256 P., SEUIL, 22 €. EN LIBRAIRIES LE 6 OCTOBRE.

Par les liens du trépas

En 1560, Lucrèce de Médicis, fille du duc de Florence, épouse Alfonso II d'Este, duc de Ferrare, et meurt à l'âge de 16 ans. Son destin inspirera au poète Robert Browning le célèbre monologue dramatique *My Last Duchess* (1842), qui laisse entendre que la jeune duchesse de Ferrare n'est pas morte de tuberculose mais assassinée par son époux. Composant avec les parts d'ombre de l'histoire, *Le Portrait de mariage* déroule la courte vie de Lucrèce et plonge son lecteur dans l'intimité d'un couple uni par des liens funestes, puisque Alfonso était originellement promis à Maria, la sœur aînée de Lucrèce, morte avant que le mariage n'ait lieu. De sa conception dans la salle des Cartes du palais de Florence à l'éclosion de son talent pour la peinture, de la pouponnière où elle grandit libre et protégée au lugubre pavillon de chasse où, dès les premières pages du roman, la certitude que « *son époux projette de la tuer* » la saisit, Lucrèce n'est plus, sous la plume de Maggie O'Farrell, cette jeune femme à la pâleur spectrale peinte par le Bronzino, mais une héroïne tragique aux prises avec les manigances de la cour de Florence, dont la sensibilité et les dons artistiques ont été sacrifiés sur l'autel du mariage. ■

Laëtitia Favro

★★★☆☆
LE PORTRAIT DE MARIAGE (THE MARRIAGE PORTRAIT)
MAGGIE O'FARRELL
TRADUIT DE L'ANGLAIS (IRLANDE) PAR SARAH TARDY, 416 P., BELFOND, 23,50 €

AUDREY BETHEL/PHILIPPE REY - ELENA BLANCO/SEUIL - SOPHIE DAVIDSON/BELFOND

3 POCHES EN PLUS

★★★☆☆
NOUS, LES ALLEMANDS
ALEXANDER STARRITT
232 P., POCKET, 7,70 €

Enrôlé dans l'armée, Meissner était parti combattre sur le front de l'Est, avant de se faire capturer lors de la débâcle, la faim et la désillusion gagnant sa troupe. À son retour en Allemagne, la vie semble reprendre son cours… dans un premier temps. Dans une lettre captivante, le soldat racontera tout à son petit-fils. Un roman qui évoque avec justesse le thème de la responsabilité des Allemands après la Seconde Guerre mondiale. **Simon Bentolila**

★★★☆☆
UNE TERRE D'OMBRE
RON RASH
320 P., FOLIO, 9,20 €

Au cœur d'un vallon abandonné des Appalaches, Laurel vit dans un cabanon avec son frère Hank, revenu de la guerre en Europe amputé d'une main. Considérée par les habitants de Mars Hill comme une sorcière à cause d'une tache de naissance, elle rencontre un mystérieux flûtiste qui va bouleverser sa vie. D'une écriture acérée et poétique, Ron Rash mène une profonde réflexion sur la tolérance. **S.B.**

★★★★☆
LE LIVRE DE L'ÉTERNITÉ
MOHAMED IQBAL
224 P., LIBRETTO, 9,70 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 NOVEMBRE.

Entre roman, poésie et conte philosophique, cette œuvre culte du XXe siècle explore certaines spiritualités – notamment le soufisme persan – à travers les pérégrinations célestes du narrateur sur les traces de figures existantes et symboliques. Évoquant des thèmes tels que l'homme dans l'univers, la politique musulmane ou l'occidentalisation, Mohamed Iqbal insiste sur la réforme religieuse s'articulant avec la préservation des valeurs islamiques, dans une langue sublime de poète persan. **S.B.**

STEFANO D'ARRIGO

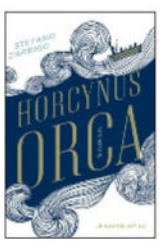
La faim d'un monde

Grâce au travail titanesque du Nouvel Attila, on peut enfin dévorer l'« œuvre-monstre » de l'auteur italien, loué, entre autres, par Primo Levi et Claudio Magris.

Un acte de foi, d'abord : sorti en 1975 en Italie, cette authentique œuvre-monstre, encensée par Primo Levi, George Steiner et consorts, n'avait été jusqu'à présent traduite qu'en allemand, et ne doit sa parution en français qu'à la sainte opiniâtreté d'une équipe de furieux casse-cou – grâces soient ici rendues au Nouvel Attila, qui n'a pas ménagé sa peine.

Sont contées en ces pages, dans une langue foisonnante et protéiforme, truffée de néologismes et de dialectes, les tribulations insensées du jeune marin démobilisé 'Ndrja Cambria qui, à l'automne 1943, entend traverser le détroit de Messine pour retrouver son père mourant : de Scylla en Charybde, donc, pour une odyssée à rebours qui, par son ambition totalisante, rappelle immanquablement l'*Ulysse* de Joyce. Un jour de vie pour Bloom… et quatre pour Cambria qui, chemin faisant, rencontre d'antiques pêcheurs, des contrebandières avides, des oracles, des fantômes et des monstres. Mythe et Histoire, ruines et légendes, héros et martyrs, charogne et fornication – dans un ample mouvement de va-et-vient, *Horcynus Orca* brasse tout, avale tout, vomit tout, tel un maelström où viendraient, à l'envi, se déverser les rêves et les cauchemars d'un siècle déjà condamné.

L'orque puante du titre, aveugle et mortellement blessée, livrée *in fine* en holocauste à des dauphins vengeurs, est le Moby Dick du vieux monde ; son corps désagrégé, c'est l'humanité même, promise à la déréliction. On peut naturellement se perdre dans ce récit, mais on peut aussi s'y « trouver » lorsque, soudain, ballotté, épuisé, comme attaqué de toutes parts, l'on accepte de lâcher prise. De fait, cette lecture s'apparente à un voyage sublime et terrible – une épopée glorieusement contrariée, qui récompensera au centuple les plus audacieux. « *C'est* […] *le signe de la grandeur,* écrivait Claudio Magris il y a trente ans, *rare à une époque de bonnes manières littéraires, de romans bien faits, plaisants et rassurants, dans lesquels il n'y a presque rien à chercher et où l'on comprend tout de suite tout le peu qu'il y a à comprendre.* » ■ **Fabrice Colin**



★★★★★
HORCYNUS ORCA (ID.)
STEFANO D'ARRIGO
TRADUIT DE L'ITALIEN PAR MONIQUE BACCELLI ET ANTONIO WERLI, 1 392 P., LE NOUVEL ATTILA, 34 €.
EN LIBRAIRIES LE 13 OCTOBRE.

DR/LE NOUVEL ATTILA

Le faste et la fureur

Depuis le succès de *Blackwater,* les éditions Monsieur Toussaint Louverture se sentent investies d'une mission : faire briller l'œuvre, largement inédite en France, de Michael McDowell. *Les Aiguilles d'or,* roman noir, addictif et violent, nous plonge aux dernières lueurs du XIXe siècle, dans un New York où se côtoient crime et opulence. Black Lena Shanks et son gang de femmes règnent sur le Triangle Noir. Trafic d'opium, casinos clandestins, bordels mal famés : leur emprise sur la ville s'étend comme une traînée de poudre. Mais à quelques rues de ce royaume de débauche, dans le faste des appartements bourgeois, se prépare une croisade sans merci. Les Stallworth, menés par un triumvirat d'hommes impitoyables, sont bien décidés à reprendre le contrôle de la ville en se débarrassant de ces pestiférées. Entre ces deux mondes, la guerre est déclarée. Reconstitution historique grandiose aux faux airs de *Gangs of New York,* brûlot dickensien, thriller vénéneux sur les traces de Stephen King, *Les Aiguilles d'or* consacre, vingt ans après sa mort, la plume éblouissante d'un maître du genre. ■

Léonard Desbrières

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★☆☆
LES AIGUILLES D'OR (GILDED NEEDLES)
MICHAEL MCDOWELL
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JEAN SZLAMOWICZ, 520 P., MONSIEUR TOUSSAINT LOUVERTURE, 12,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 6 OCTOBRE.

Sous le signe de Cortázar

Les romans d'Enrique Vila-Matas ressemblent de moins en moins à des romans et de plus en plus à… Quoi ? Des dérives autobiographiques, des digressions sur la littérature, des autoportraits en intellectuel dubitatif, aux prises avec l'illisibilité du monde. Les références littéraires sont omniprésentes ; quoi qu'il vive ou voie, Vila-Matas – ou le personnage dans la peau duquel il se glisse – retraduit son expérience en souvenirs livresques, brouillant la frontière entre bibliothèque et réalité. *Montevideo,* comme ses précédents romans, est dominé par un lieu – Montevideo, donc – et un auteur – Julio Cortázar –, dont la nouvelle *La Porte condamnée* se déroule dans la capitale uruguayenne. Vila-Matas retrouve l'hôtel cité dans le récit, et tente d'en revivre l'intrigue… Tout cela est improbable à souhait, ironique en diable, emberlificoté, ambigu à dessein, jusqu'à irriter. Partout, on récolte ces aphorismes sibyllins qui sont la marque de l'auteur ; ils brillent et ne résolvent rien, à l'image de l'excipit selon lequel « *le grand mystère de l'univers était qu'il y eût un mystère de l'univers* ». Nous voilà peu avancés mais, comme il l'écrivait dans un précédent livre, « *ne rien comprendre est une porte qui s'ouvre* ». ■

Bernard Quiriny

★★★☆☆
MONTEVIDEO (ID.)
ENRIQUE VILA-MATAS
TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ESPAGNE) PAR ANDRÉ GABASTOU, 272 P., ACTES SUD, 22,50 €

Horreurs de jeunesse

La passion de Jade Daniels, ce sont les films d'horreur. Surtout les plus violents, les *slashers,* sur lesquels elle rédige des notes pointues. Si bien que, le jour où le sang se met à couler, aux abords de sa petite ville de Proofrock (Idaho), cette lycéenne marginale y voit un signe : pour elle, ce n'est pas une banale série de meurtres, c'est un *slasher.* Mais en vrai. Et le rôle est pour elle. Reste à savoir si elle veut résoudre l'affaire ou l'empirer… C'est la première trame de *Mon cœur est une tronçonneuse* (par ailleurs premier tome d'une trilogie annoncée). Les autres vous révéleront comment Jade est devenue une paria, vivant seule avec son père, un Indien Blackfeet alcoolique et abusif. Elles dévoileront aussi le portrait d'une bourgade prolétaire, perdue entre un lac et des bois aux alentours desquels des milliardaires ont prévu de faire construire leurs résidences secondaires. C'est le troisième livre traduit en français de l'Américain Stephen Graham Jones, lui-même issu de la tribu Blackfeet. Il y reprend une veine gothique déjà remarquée dans son précédent roman, mais en plus horrifique. Et démontre un beau talent pour coudre ensemble les spiritualités indiennes, la réalité sociologique et un pétaradant portrait d'adolescente. ■

Hubert Artus

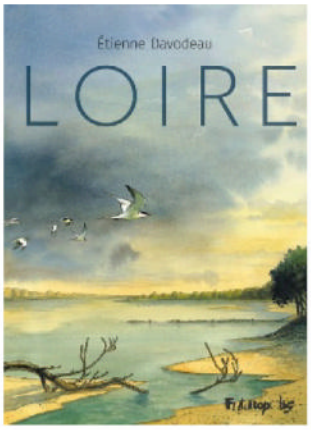
★★★☆☆
MON CŒUR EST UNE TRONÇONNEUSE (MY HEART IS A CHAINSAW)
STEPHEN GRAHAM JONES
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR FABIENNE DUVIGNEAU, 480 P., RIVAGES, 23 €.
EN LIBRAIRIES LE 4 OCTOBRE.

LAURENCE SENELICK COLLECTION/MONSIEUR TOUSSAINT LOUVERTURE - MANUEL OUTUMURO/ACTES SUD - GARY ISAACS/RIVAGES

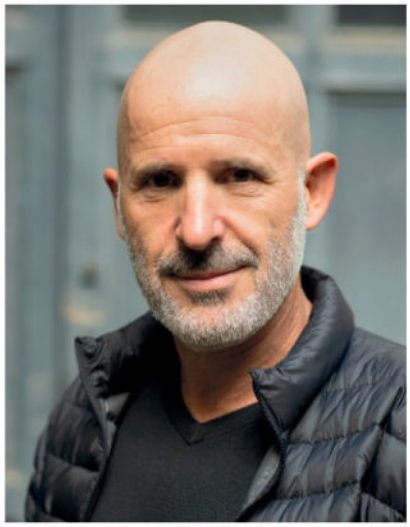
Étienne Davodeau
Loire

Les rencontres nourrissent les albums d'Étienne Davodeau ; rencontres qui poussent à découvrir l'altérité et à évoquer la transmission. Notamment dans *Les Mauvaises Gens* (le syndicalisme ouvrier et chrétien de ses parents), *Les Ignorants* (le parcours croisé d'un auteur de BD et d'un vigneron), *Le Droit du sol* (une longue marche en compagnie de scientifiques, militants et historiens pour évoquer l'état de la planète). Dans *Loire,* il fait un léger pas de côté, mais reste sur le même chemin. Cette bande dessinée est (encore) une histoire de rencontres : Louis revient sur les bords de Loire à la demande d'Agathe, une femme avec laquelle il a vécu il y a longtemps. Le temps a passé, la vie a suivi son cours, entre soleil et intempéries. Louis a plus de souvenirs que d'avenir. Il ne reverra pas Agathe mais celles et ceux qui l'ont connue : Jalil, Suzanne, Nicolas… Ils parleront (beaucoup) d'elle, parfois d'eux, de tout, de rien, de l'eau qui a coulé sous les ponts, de ce qui est futile ou de ce qui est important. Si Étienne Davodeau est un des dignes représentants de la BD documentaire, il verse ici dans le « reportage » humain. Son précédent album, *Le Droit du sol,* était très dialogué, celui-là respire en silence et aligne de belles planches sans paroles. Louis est assis, adossé à un arbre enraciné dans la terre alors que face à lui la Loire file à toute allure. Le temps se fige. Le temps passe. Bientôt, Louis rentrera chez lui. Les mots sont incertains. Mais les images resteront. ■

Éric Libiot



LOIRE
ÉTIENNE DAVODEAU
104 P., 20 €. COPYRIGHT FUTUROPOLIS.
EN LIBRAIRIES LE 4 OCTOBRE.



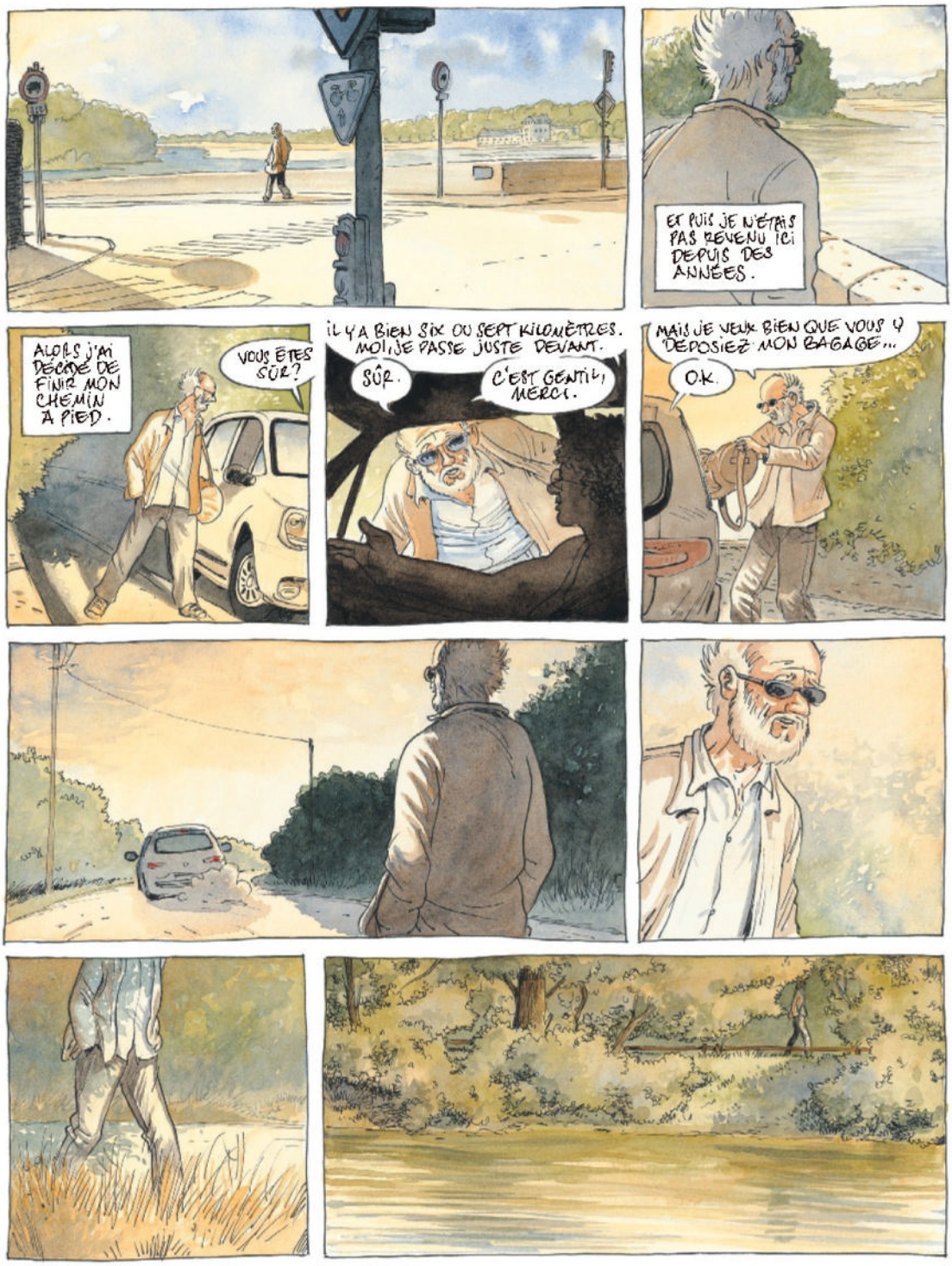
A.BUJAK/FUTUROPOLIS

BIO EXPRESS

1965
Naissance à Botz-en-Mauges (Maine-et-Loire). Après des études en art plastique à Rennes, Étienne Davodeau publie son premier album en 1992, *L'Homme qui n'aimait pas les arbres* – tome 1 de la trilogie *Les Amis de Saltiel* (Dargaud). S'ensuit notamment une trilogie polar *Un monde si tranquille* (Delcourt).

2001
Avec *Rural !* (Delcourt), il s'ouvre à la BD documentaire (ici le monde agricole) et va alors alterner fiction et reportage : *Lulu femme nue* (Futuropolis) est adapté au cinéma par Sólveig Anspach avec Karin Viard à l'affiche, tandis que *Les Mauvaises Gens* reçoit le prix du public à Angoulême.

2015
Parution d'une BD historique et politique, *Cher pays de notre enfance. Enquête sur les années de plomb de la Ve République* (Futuropolis), écrit par le journaliste de France Inter Benoît Collombat. Un genre qu'il avait déjà abordé dans *Un homme est mort* (2006, Futuropolis), écrit avec Kris.



ÉTIENNE DAVODEAU/FUTUROPOLIS 2023

5

ÉTIENNE DAVODEAU/FUTUROPOLIS 2023

6

ÉTIENNE DAVODEAU/FUTUROPOLIS 2023

3 ALBUMS EN PLUS

★★★☆☆
LA VIE SECRÈTE DES ÉCRIVAINS
GUILLAUME MUSSO, MILES HYMAN
192 P., CALMANN-LÉVY GRAPHIC, 29,90 €

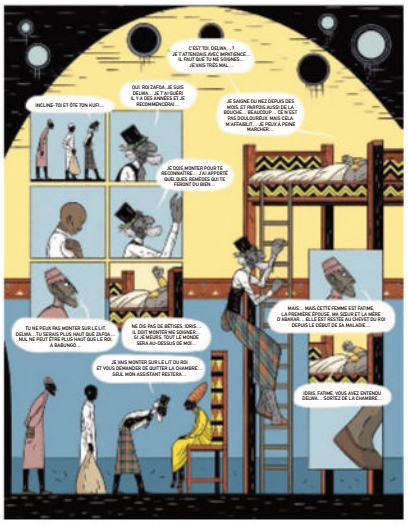
Miles Hyman adapte le roman de Guillaume Musso : il y est question d'un écrivain à succès retiré des lettres, de vengeance, de meurtres, d'un passé mystérieux, d'une journaliste trouble… Si le dessin d'Hyman est parfois un peu figé, son talent pour la couleur ne se dément jamais, qui donne à cet album une connotation irréelle (bien vue). L'intrigue enchaîne les rebondissements. Rien n'est vraisemblable, mais on tourne les pages de cet album avec célérité pour connaître la fin… surprenante. E.L.

★★★★☆
SLAVA (T. 2). LES NOUVEAUX RUSSES
PIERRE-HENRY GOMONT
112 P., DARGAUD, 21,50 €

Enfin le tome 2 des aventures de Slava Segalov et de Dimitri Lavrine, à l'heure de la disparition de l'Union soviétique. Trafics, escrocs, corruption, amour et tragi-comédie au service d'un formidable dessin. Pierre-Henry Gomont, auteur du réjouissant *La Fuite du cerveau,* a le verbe rocambolesque et le crayon animé. Derrière ce récit déluré, il y a aussi le décor d'un pays bouffé par la montée en puissance du capitalisme sauvage. E.L.

★★★★☆
LE DERNIER SERGENT (T. 1). LES GUERRES IMMOBILES
FABRICE NEAUD
424 P., DELCOURT, 34,95 €

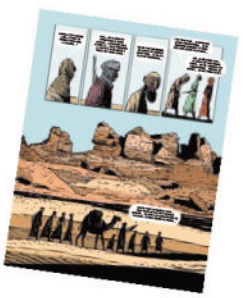
C'est à un gigantesque projet autobiographique que s'est attelé Fabrice Neaud. Son *Journal* (quatre tomes entre 1996 et 2002) raconte la vie d'un jeune artiste, homosexuel et chômeur. *Le Dernier Sergent* en est le prolongement : le quotidien de l'auteur, entre aventures sexuelles, réflexions sur l'art, engagement politique. Toujours le même magnifique dessin au crayon pour une plongée, parfois vertigineuse, dans la vie d'un homme comme tout le monde et comme personne d'autre. E.L.



ALTARRIBA, GARCÍA SÁNCHEZ, MORAL

Sans espoir de retour

Ce récit politique et aventureux, porté par un dessin exceptionnel, nous fait vivre l'odyssée d'un enfant-soldat congolais vers l'Europe. L'un des meilleurs albums de la rentrée.



Rien de plus beau que ce cadeau-là. À l'occasion des vingt ans de Denoël Graphic, son fondateur, Jean-Luc Fromental, propose quelques bandes dessinées dont ce *Ciel dans la tête* d'un duo espagnol exceptionnel, Antonio Altarriba (scénario) et Sergio García Sánchez (dessin). Le premier, notamment connu pour *L'Art de voler* (Kim au crayon), raconte l'odyssée de Nivek, enfant soldat de la République démocratique du Congo dans les années 2000, décidé à fuir la violence et à se rendre en Europe. L'album enchaîne les chapitres : « Congo », « La jungle », « La savane », « Le désert », « Libye », « Méditerranée », « Espagne » ; chacun d'entre eux correspond pour Nivek à des épreuves en forme d'initiation au monde pour tenter de guérir ses traumatismes. Le récit se nourrit aussi de la réalité d'un pays et d'un continent proches du chaos, entre trafic d'êtres humains et miroir déformant d'une Europe plus proche de l'enfer que du paradis. C'est une fable réelle et tragique qui mêle intelligemment aventure et dénonciation. Et puis le dessin… On avait déjà, dans ces pages, signalé le talent de García Sánchez lors de la parution de l'album jeunesse *Blancaflor*. Vu le sujet, il déploie ici mille fois plus de force et d'imagination. Son dessin déborde des cases, réinvente la mise en page (parfois à la façon d'un Chris Ware), stylise à l'extrême les péripéties et les personnages – il faut également saluer le travail de Lola Moral à la couleur. Les pages muettes sont de véritables œuvres d'art qui secouent la beauté et la violence. Impressionnant. ■

Éric Libiot

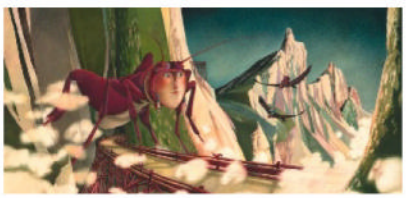
★★★★★
LE CIEL DANS LA TÊTE
ALTARRIBA, GARCIA SANCHEZ, MORAL
144 P., DENOËL GRAPHIC, 28 €

SERGIO GARCIA SANCHEZ/DENOËL GRAPHIC 2023

REBECCA DAUTREMER

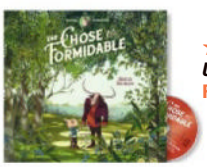
Hymne à l'amitié

Le lapin préféré des (grands) enfants est de retour ! Un moment de lecture rare et sublime, comme chaque fois.



« *Toi qui tiens ce livre entre tes mains…* » : Rebecca Dautremer soigne sa relation avec son lecteur. Cet album de rentrée, *Une chose formidable,* est une nouvelle exploration autour de son personnage Jacominus Gainsborough – son poil soyeux, sa béquille, son gilet sans manches… – rencontré en 2018 dans *Les Riches Heures de Jacominus Gainsborough*. Depuis, deux autres titres (*Une toute petite seconde* et *Midi pile*), le premier aux pages découpées, l'autre sous la forme d'un livre accordéon, ont suivi pour ausculter de près d'autres moments clés du lapin et de la galerie de personnages l'entourant.

Cette fois-ci, l'autrice et illustratrice se concentre sur l'amitié entre Jacominus et Policarpe. Quel est donc cet instant fondateur que Jacominus recherche dans son esprit ? « *Et les deux amis pressèrent leur tête entre leurs mains pour mieux se souvenir…* » De la mémoire émerge alors un maelström d'images qui se déforment et s'éclaircissent. On retrouve la minutie, l'intelligence du détail, qui au-delà de l'exécution parfaite témoigne de la profondeur de l'œuvre de Rebecca Dautremer. L'humour ne manque pas : voyez ce massif et cornu de Policarpe assis sur sa toute petite chaise ! Autour de Jacominus, l'autrice offre à son lecteur un rapport très rare au livre, à l'objet autant qu'à l'histoire, en explorant les profondeurs de la forme et du fond. Chaque ouvrage se lit indépendamment, mais la résonance proposée entre les quatre est passionnante. ■ **Raphaële Botte**



★★★★☆
UNE CHOSE FORMIDABLE
REBECCA DAUTREMER
64 P., SARBACANE, 27,90 € (DÈS 5 ANS). EN LIBRAIRIES LE 4 OCTOBRE.

Tout un univers

Masque mystérieux, profondeur du fond noir, arabesques et lettres scintillantes… Le ton est donné dès la couverture : ce nouveau roman pour adolescent (premier tome d'une trilogie) de Manon Fargetton est bien du côté de la fantasy. Si la romancière sautille d'un genre à un autre avec allégresse, la fantasy fait partie de son socle, de ses premières inspirations. Avec *Le Cycle des secrets,* elle emporte son lecteur dans un monde complexe : règles, clans, codes et tensions sont de mise… La densité des personnages et l'attachement que le lecteur est amené à leur porter ne font que renforcer l'ampleur de cette intrigue tour à tour politique et amoureuse. ■ **R.B.**

★★★☆☆
LE CYCLE DES SECRETS (T. 1). LES MARCHES DES GÉANTS
MANON FARGETTON
400 P., GALLIMARD JEUNESSE, 25,50 € (DÈS 13 ANS). EN LIBRAIRIES LE 19 OCTOBRE.

ET AUSSI…

★★★☆☆
LES 9 VIES EXTRAORDINAIRES DE LA PRINCESSE GAYA
COLLECTIF
120 P., LITTLE URBAN, 29,90 € (DÈS 9 ANS). EN LIBRAIRIES LE 6 OCTOBRE.

Le dessin précis aux contours délicats, les couleurs doucement atténuées ou encore le foisonnement merveilleux… Tout participe à la belle identité du travail de Régis Lejonc. L'histoire de ce nouveau livre a elle aussi valeur d'aventure : il était une fois un illustrateur pressentant une histoire au détour de ses images, il réunit neuf auteurs et autrices, et à eux tous, ils tissent neuf vies pour une même héroïne : Gaya, morte pourtant à la naissance. Le résultat est plus qu'un bel objet, ce sont neuf grandes histoires qui s'enchevêtrent, signées Fred Bernard, Alex Cousseau, Cécile Roumegière, Thomas Scotto… pour porter chacun cette héroïne de monde en monde et de siècle en siècle. **R.B.**

★★★☆☆
MERS ET OCÉANS DU MONDE
JUDITH HOMOKI, MARTIN HAAKE
72 P., RUE DU MONDE, 28 € (DÈS 6 ANS)

Après *Les Plus Grands Fleuves du monde*, voici une exploration des eaux salées ! Si chaque double page est un tableau foisonnant grâce au beau travail de Martin Haake, l'autre singularité de ce titre grand format tient surtout à la construction du contenu et à l'intrication intelligente des thèmes : la maison d'un capitaine quand il est à terre il y a trois cents ans sur une île en mer du Nord, l'art du tatouage chez les marins, les eaux du littoral, les plaisirs de la plage, les phares… ou encore des planches consacrées aux océans et mers du monde. Cette grande diversité offre une déambulation fascinante et ludique. Un livre qui répond aux questions, attise la curiosité, et fait rêver. **R.B.**

2023, ÉDITIONS SARBACANE

JOSEPH BLOTNER

Redécouvrir un géant

Le biographe et « fils spirituel » de Faulkner revient sur la carrière de l'écrivain américain Robert Penn Warren, triple prix Pulitzer en fiction et poésie.

On apprend dès sa préface que la traduction française de cette imposante biographie signée Joseph Blotner est le premier livre consacré à Robert Penn Warren publié dans une autre langue que l'anglais. L'information a de quoi surprendre tant l'œuvre de Warren, né dans le Kentucky en 1905, s'avère remarquable, aussi diverse qu'abondante. De sa dizaine de romans publiés, on connaît surtout *Tous les hommes du roi*, qui lui valut le prix Pulitzer en 1947. Il aimait à ausculter l'âme du sud profond des États-Unis dans des romans à la structure complexe, riches de digressions, alternant questionnements politiques et métaphysiques, mêlant registres soutenu et familier et tons lyrique et naturaliste. Plus importante encore et inédite en français, son œuvre poétique s'étendit sur sept décennies, et les nombreux extraits traduits dans *Robert Penn Warren, une biographie* donnent à apprécier la variété des métriques employées par celui qu'on compara à Yeats et Hardy ; Warren remporta le Pulitzer de la discipline en 1958 et 1979. On découvre de surcroît que le riche travail critique de cet universitaire adulé pour sa verve par des amphithéâtres toujours bondés fait référence aujourd'hui.

En somme, Blotner met à jour peu de zones d'ombre chez ce père attentif et sportif accompli, hormis des frasques d'étudiant précoce et les positions ségrégationnistes qu'il partagea dans sa jeunesse avec l'essentiel de la population blanche… L'occasion de rappeler qu'il fut aussi un essayiste respecté, publiant notamment un recueil d'entretiens et de réflexions personnelles intitulé *Au nom des Noirs,* une fois acquis à la cause des droits civiques. Agnostique, Warren croyait comme Yeats que *« la joie est dans l'accomplissement de l'action »*, après quoi on peinera à imaginer plus heureux que lui. ■

Antoine Faure

★★★★☆

ROBERT PENN WARREN, UNE BIOGRAPHIE (ROBERT PENN WARREN : A BIOGRAPHY)

JOSEPH BLOTNER

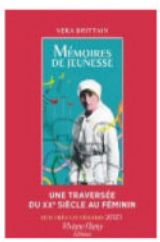
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR THIBAULT MATRAT, 896 P., SÉGUIER, 29,90 €

Autoportrait d'une jeune fille en lutte

De ses rêves d'écriture à ses débuts de militante pour la paix, qu'elle défendra toute sa vie, l'écrivaine Vera Brittain (1893-1970) a partagé les *« péripéties »* d'une jeunesse marquée par la mort et la solitude, mais aussi par la poésie, le voyage et l'engagement, dans un *« roman autobiographique »* enfin traduit en français. Classique anglais daté de 1933, dont l'adaptation cinématographique de 2014 nous semble a posteriori bien maigre, *Mémoires de jeunesse* court de 1913 à 1925 et porte un intense témoignage sur la guerre, la Première, dans toute son absurdité, et décrit ses répercussions sur cette *« génération condamnée »* qui comptait Vera, son frère Edward, son fiancé Roland et leurs amis. *« Nous demandions tant à l'univers, et aujourd'hui, nous voulons seulement ce que nous tenions pour acquis hier : qu'il nous soit permis de vivre, de continuer d'être. »*

Issue de la bourgeoisie provinciale, dont les conventions l'irritaient, Brittain entrera à l'université d'Oxford par ses propres moyens, avant de s'engager comme infirmière pendant la guerre. Ainsi, l'on s'agrippe aussi à l'évolution d'une intelligence empreinte de féminisme, d'internationalisme et de pacifisme, autant que l'on mesure le travail des femmes au cours de cette catastrophe. Puissent ses *Mémoires de jeunesse,* poignantes et aussi pleines d'allant que les jugeait Virginia Woolf, nous engager à essayer d'empêcher *« le chaos »* où court le monde. ■

Juliette Savard



★★★★☆

MÉMOIRES DE JEUNESSE (TESTAMENT OF YOUTH)

VERA BRITTAIN

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR JOSÉE KAMOUN ET GUY JAMIN, 736 P., VIVIANE HAMY, 26 €

ALAMY STOCK PHOTO/SÉGUIER - WIKIPEDIA

Derrière la côte

Des archives léguées en 2015 au département des manuscrits de la BNF par la sœur de Jean-René Huguenin, Olivier Wagner a déjà tiré quatre romans ou ébauches de romans inédits, rassemblés l'an dernier dans un volume de la collection « Bouquins », avec des articles et l'unique roman paru du vivant de l'auteur, la célèbre *Côte sauvage* (1960). Un dossier restait à explorer, *« le plus vaste, le plus fragmentaire et le plus complexe à appréhender »,* mille feuillets d'un roman écrit avant *La Côte sauvage*, bien avancé mais laissé finalement à l'abandon : *Les Enfants de septembre*. Wagner a déchiffré, ordonné et reconstitué ce manuscrit qui, en dépit de ses imperfections (incohérences, ton changeant, etc.), méritait d'être offert au public, comme document mais aussi comme œuvre. Composé de trois parties, *Les Enfants de septembre* raconte la maturation de Philippe, adolescent rebelle et idéaliste, dégoûté par son milieu, sa famille, mais rattrapé au fil des ans par le principe de réalité. *« C'est tout simplement l'histoire d'un homme qui vieillit »,* avait noté Huguenin pour lui-même. La deuxième partie, sur fond de vacances à la mer, servira de matrice à *La Côte sauvage.* ■

Bernard Quiriny

Proust à l'anglaise

Où se trouve, déjà, ce passage dans *La Recherche* où le narrateur, séjournant à Londres avec Andrée, évoque la tasse de thé matinale chère aux Anglais, *« par laquelle ils lavent à la fois leur langue toute chargée des digestions de la nuit et leur cerveau où flottent encore les dernières images des songes »* ? Ah, mais je me trompe : ce n'est pas dans *La Recherche*, c'est dans *Le Côté de Chelsea*, le pastiche d'André Maurois, paru en 1932 ! La confusion est tentante, tant Maurois a retrouvé dans cet hommage le ton de Proust, sa phrase aux subordonnées innombrables, ses adjectifs dont pas un n'est de trop. Son style est *« proustien à un degré hallucinant »,* s'emballe George D. Painter, le biographe de Proust, dans la préface qu'il donne en 1967 à une réédition au Mercure de France, reprise dans ce volume. Il y signale au passage l'importante inspiration anglaise de Proust, lecteur fervent de Dickens, d'Eliot et de Hardy, sans parler de Ruskin, et il raconte dans quelles conditions Maurois a écrit ce texte, à Londres, en 1928. C'est tout bonnement, assure-t-il, le meilleur pastiche de la littérature française. Après ceux de Balzac et Saint-Simon par Proust, *of course*. ■

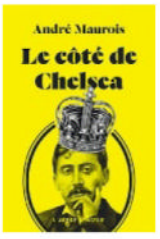
B.Q.

Conscience poétique

On se souvient de la reconnaissance obtenue dès la sortie en France du premier livre d'Ocean Vuong, *Un bref instant de splendeur* (2019), roman épistolaire qui abordait le sujet rarement traité des déchirements consécutifs à guerre du Vietnam. Restait à connaître sa poésie. Voilà qui est fait avec *Le temps est une mère*. Mais avant d'en parler, une question : *Un bref instant de splendeur* était-il un roman, et s'agit-il ici de poésie ? Y a-t-il même une différence entre les deux ? Quel que soit son mode d'expression, l'œuvre de Vuong est une confession à vif, le questionnement brutal de cette succession de petits faits mystérieux, blessants et paralysants, qu'on appelle la vie ; ou la confession d'un auteur qui fouille à la fois l'âme et l'histoire, ce qui revient au même, au détriment de tout lyrisme, de toute mise en scène. La mort de la mère, le désir, une liste d'achats sur Amazon, le chien qu'on va faire piquer, une carte d'anniversaire Snoopy… Loin des images convenues d'une Amérique de blockbuster, Vuong est un jeune homme angoissé, désabusé, préoccupé par un malaise commun à toute conscience. Mais il a le don subtil de projeter des ombres sur des ombres et de traverser des miroirs. Entre illusion, constat clinique et cauchemar, c'est une sorte d'existentialiste pop qui cherche ses marques dans une société désorientée. Comme tant d'entre nous. ■

Serge Sanchez

★★★☆☆
LES ENFANTS DE SEPTEMBRE
JEAN-RENÉ HUGUENIN
306 P., BOUQUINS, 21 €



★★★☆☆
LE CÔTÉ DE CHELSEA
ANDRÉ MAUROIS
100 P., L'ARBRE VENGEUR, 12 €

★★★★☆
LE TEMPS EST UNE MÈRE (TIME IS A MOTHER)
OCEAN VUONG
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR MARGUERITE CAPELLE, 128 P., GALLIMARD, 16 €

COLLECTION PARTICULIÈRE - DR/L'ARBRE VENGEUR - TOM HINES/GALLIMARD

DR/LA DÉCOUVERTE

ASHLEY MEARS

La face cachée de la nuit

Dans *Very Important People*, la sociologue et ex-mannequin décrit un milieu, celui de la jet-set, dominé par le gaspillage ostentatoire et l'échange inégal entre l'argent des hommes et la beauté des femmes.

Les magazines people y glanent potins et photos. La jet-set est l'un de nos mondes de rêve, qui allie le top de la richesse à celui de la célébrité – les stars du cinéma, de la musique, du sport, etc. –, et de la beauté des femmes qui y participent. C'est une scène itinérante qui a sa géographie : l'hiver, New York ; au printemps, Saint-Barthélemy, dans les Antilles. Puis ce petit monde migre, fin mai, à Cannes, pour le Festival ; en juin, vers Londres, Paris et Milan, pour les *fashion weeks* et leurs défilés de mode. L'été, il s'établit à Saint-Tropez ou Ibiza, et revient en fin d'automne à New York via Miami.

Bien que nous n'en percevions, de l'extérieur, que le côté spontané de la fête, cette microtribu transnationale de la nuit sélecte est très organisée. Elle a ses codes, ses rites, ses modes de fonctionnement. Ce sont eux qu'explore, dans *Very Important People,* la sociologue américaine Ashley Mears. Cette professeure à l'université de Boston de 42 ans était sans doute la mieux placée pour cette enquête quasi ethnologique puisque, en parallèle de ses études de sociologie, elle fut, de 16 à 25 ans, un mannequin assez coté.

Mears accorde un rôle central à un personnage pivot de ce monde : le promoteur d'image. C'est ainsi qu'on nomme ceux – à 95 %, des hommes – qui sont chargés par les clubs d'élite, contre un pourcentage de leurs recettes qui peut atteindre les 1 000 dollars par soirée, d'y amener de belles jeunes femmes pour en asseoir la réputation. Ces dernières, quasi toujours des mannequins, ne sont là que pour l'ambiance, mais ce sont elles qui font qu'une soirée sera réussie ou non. Tels ces reporters de guerre « embarqués » par une armée, la sociologue a suivi plusieurs promoteurs dans leur travail et en a tiré des observations sur leur rôle, mais aussi sur le fonctionnement de ce milieu.

Elle note d'abord que le monde des VIP est régi par une hiérarchie très stricte. Y triomphent ceux qui dépensent le plus, pouvant régler des additions allant pour une soirée jusqu'à 200 000 dollars ! Il est rare que ces « baleines », comme on les appelle, appartiennent aux grandes fortunes assises. Ce sont plutôt des nouveaux riches en quête de statut. Mears fait le lien avec l'idée de « consommation ostentatoire » de l'économiste Thorstein Veblen et les potlatchs, ces cérémonies de destructions de biens de certaines peuplades, où celui qui gaspille le plus d'objets de valeur s'impose comme le chef.

Les batailles de champagne des soirées VIP, où on s'affronte entre les tables pour consommer le plus de bouteilles, sont « *des mises en scène chorégraphiées de la dépense improductive* » qui manifestent cette quête de statut. Les hyper-célébrités, elles, ne payent rien : leur statut est acquis et joue comme un bonus pour les clubs.

FIGURANTES ÉPHÉMÈRES

Au-dessous de ces deux catégories reines, il y a le gros des jet-setteurs qui va en club pour s'amuser. Ici interviennent les promoteurs et leurs mannequins invitées. Ce sont elles qui confèrent du prestige aux hommes. Plus un VIP sera entouré de mannequins, plus grandira son aura. Comme le résume Mears, c'est un monde fondé sur un « *marchandage invisible* », car jamais reconnu comme tel, entre l'argent masculin des uns et le « *capital corporel* » féminin des autres. Et cet échange est inégal : les mannequins ne restent dans le circuit que tant que leur beauté, soumise à des canons très rigoureux, dure ; et elles en tirent rarement d'autres avantages, de rencontres amoureuses ou de travail. Ce sont des figurantes du grand spectacle de la nuit, qui, écrit Mears, « *ont parfois à peu près la même fonction qu'une musique d'ascenseur rassérénante : elles font partie du décor* ». Quant aux promoteurs, très peu arrivent à se saisir des opportunités que leur offre leur fréquentation de la jet-set pour bâtir des carrières plus pérennes dans le rôle d'intermédiaire entre les entreprises, la finance ou l'immobilier.

Very Important People n'est pas la grande sociologie de la nuit qui manque à la discipline. Il se perd souvent dans l'anecdotique et souffre d'un biais très américain. Mears fait ainsi état d'un « *racisme de velours* », lui aussi non dit, d'un milieu dominé par les valeurs de « *blanchité* ». Or, depuis vingt ans, sont apparus des circuits VIP en Asie et au Moyen-Orient qui répondent à d'autres critères. Et, si l'argent en est partout la clé, les ressorts de la sociabilité diffèrent : à Londres, la nuit est plus multiculturelle et multisociale ; à Paris et à Rome, plus liée aux vieilles valeurs aristocratiques et à la culture, etc. Reste un ouvrage agréable et informé qui, en dévoilant l'envers du monde des VIP, aide à le démythifier – ce qui est toujours un gain d'intelligence… ■

Patrice Bollon

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★★☆
VERY IMPORTANT PEOPLE. ARGENT, GLOIRE ET BEAUTÉ : ENQUÊTE AU CŒUR DE LA JET-SET (VERY IMPORTANT PEOPLE. STATUS AND BEAUTY IN THE GLOBAL PARTY CIRCUIT)
ASHLEY MEARS
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR MARC SAINT-UPÉRY, 400 P., LA DÉCOUVERTE, 25 €

Le phare Patino

Voilà ! » : c'est ainsi que sur X (ex-Twitter), le patron d'Arte salue émission ou récompense. Cette fois, c'est le lecteur qui le dit : voilà enfin des mots sur ce que je vis. Voilà des références et de la perspective à mes ressentis. Voilà, je ne suis pas seul à me sentir submergé. Après *La Civilisation du poisson rouge* et *Tempête dans le bocal*, Bruno Patino achève sa plongée dans les eaux numériques avec son livre le plus personnel et sans doute le meilleur en résonance avec notre sensation de ne plus connaître ni sommeil, ni paix et notre tentation de baisser les bras et de laisser des algorithmes choisir pour nous. Bruno Patino ne prophétise pas l'apocalypse, il croit trop en nos ressorts et à la magie du réel. Alors oui, « *quelque chose s'est passé* » : un déluge d'images, de sons, d'informations et de possibilités. Mais rien n'est inéluctable. *Submersion* est un traité contre notre abdication, une bouée. Un livre nécessaire. ■

Aurélie Marcireau

AUDREY SOVIGNET

★★★★☆
SUBMERSION
BRUNO PATINO
144 P., GRASSET, 15 €.
EN LIBRAIRIES LE 4 OCTOBRE.

MARQUE-PAGE

par Xavier Le Clerc

Pour un dialogue mémoriel

« Ici, on célèbre le rayonnement des Lumières, la construction des ponts et des écoles pour s'absoudre des atrocités de la colonisation, quand ailleurs on entretient la mémoire des massacres, du travail forcé, de la déculturation, en exigeant de l'ancienne métropole qu'elle fasse repentance », **constate l'éminent professeur Pierre Singaravélou.** ***« Comment nouer un dialogue sur l'histoire coloniale,*** **ajoute-t-il,** ***aussi indispensable en France même qu'entre l'ex-métropole et ses anciennes colonies ? »*** **Renouer les mémoires, c'est le défi de cet immense ouvrage intitulé** *Colonisations. Notre histoire*, **loin du** ***« voyage exotique ou du pamphlet »*** **et qui, grâce aux contributions de deux cents chercheurs du monde entier, interroge d'abord le présent : «** ***Les inégalités économiques, le racisme, la francophonie, le franc CFA en Afrique ou encore les interventions militaires françaises dans les anciennes colonies sont-ils ou non des legs de la colonisation ?*** **» Refusant tout manichéisme, ce livre somme fourmille d'articles fascinants, mettant en relief une histoire mêlée d'une extrême violence et parfois d'une surprenante humanité, illustrée par exemple dans l'article de Rebecca Rogers intitulé « Un féminisme ambigu » qui évoque l'institutrice Eugénie Allix** ***« éprise de valeurs égalitaires »*** **et qui ouvrit** ***« la première école pour filles musulmanes à Alger en 1845 ».***
La cinquième partie (« Les mondes d'avant ») déconstruit l'idée de précolonialité qui réduit à néant l'histoire des autochtones : « ***L'historiographie coloniale qui s'institutionnalise à partir de la fin du XIXe siècle s'applique quant à elle à écrire l'histoire de peuples sans histoire.*** **» D'une intégrité remarquable,** *Colonisations* **apporte un éclairage approfondi et nécessaire sur «** ***notre histoire commune*** **», longtemps restée en marge du récit national.**

★★★★☆
COLONISATIONS. NOTRE HISTOIRE
PIERRE SINGARAVÉLOU (DIR.)
720 P., SEUIL, 35 €

JEAN-LUC BARRÉ

De Gaulle revu et corrigé

Quand l'éditeur critique des *Mémoires* nous gratifie d'une biographie.

Il faut s'installer confortablement. Se donner du temps un jour gris et sans charme, un jour sans motivation où pointe l'ennui et prendre ce fort volume qui ouvre une nouvelle série biographique sur le général de Gaulle. Et soudain, un grand destin se déploie sous nos yeux. Tout y est, le fracas des armes, les tourments de l'âme, les débats politiques… On suit le personnage principal, ses proches et leurs rêves et l'on traverse des scènes impliquant des personnages secondaires de haut vol, comme Churchill, Roosevelt, Pétain, Laval, Mandel, Reynaud ou des héros morts, encore célébrés cette année, à l'instar de Jean Moulin ou d'Honoré d'Estienne d'Orves. Bientôt, le lecteur oublie son fauteuil et avance dans ce long siècle gaullien qui commence à sa naissance, en 1890. En fait, son histoire débute avant lui. On découvre Henri de Gaulle, le père de Charles, immense patriote qui se bat en 1870 et son frère, lui aussi nommé Charles, handicapé, qui le premier dans la famille exalte la « *résistance* » face à l'occupation allemande de 1871 et vomit le gouvernement français responsable de la reddition. On croirait lire son neveu le 18 juin 1940. On comprend avec Jean-Luc Barré que de Gaulle ne s'est pas fait en un jour.

CELUI QUI A DIT NON

Un plaisir particulier naît de son style complice, des allusions et comparaisons qu'il instille. Autant de clins d'œil au lecteur. Et cela fait la différence avec les précédentes biographies. L'auteur vit avec de Gaulle depuis l'enfance et en est un des meilleurs connaisseurs pour avoir été l'un des éditeurs critiques des *Mémoires*, dans la Pléiade. Ce nouveau travail est le premier volume – intitulé *L'Homme de personne* – d'un ensemble qui devrait en compter trois. Disons-le, chez de Gaulle, Jean-Luc Barré n'apprécie pas seulement le patriote, mais il valorise aussi l'insoumis, le rebelle. Celui qui a dit non. Dès le début du livre, l'historien montre comment le colonel Rossel, seul officier supérieur à rejoindre la Commune, est exalté dans la famille car il a refusé la défaite en 1870. Puis durant la Grande Guerre, l'auteur sort les textes du jeune capitaine de Gaulle qui critique l'état-major et ses choix stratégiques ; dans les années 1930, de Gaulle lui-même met en valeur des héros et des officiers rebelles. Viennent enfin 1940 et l'appel du 18 juin, comme l'aboutissement d'une vocation. Jusqu'à la Libération, en passant par la condamnation à mort par le gouvernement de Vichy, ce refus se poursuit. Ainsi le gaullisme de Jean-Luc Barré n'est-il pas une religion, mais une éthique exigeante. Cette biographie nouvelle, *De Gaulle, une vie*, en est l'illustration. Elle repose sur une clarté dans la narration, sans cependant épargner l'image du grand homme. On voit ses bouffées d'orgueil et de honte, notamment quand le capitaine est prisonnier en Allemagne en 1916-1918. Et sa faiblesse pour les femmes évoquée avec une belle pudeur. De quoi sortir de la statue de pierre située sur les Champs-Élysées pour retrouver le personnage en chair et en os.

Entre colère et humour, un autre de Gaulle se dessine comme dans cet échange avec Churchill : « *Mais c'est le carnaval de Londres !* », s'exclame un jour de Gaulle devant la vêture excentrique du Premier ministre. « *Tout le monde ne peut pas s'habiller en soldat inconnu* », réplique Churchill en raillant la tenue quasi monacale du chef des Français libres. En refermant le livre, le lecteur a envie de remercier l'historien pour ce long et bon moment. Il ne sait si le sourire satisfait qu'il affiche est dû au plaisir d'avoir suivi cet « *Homme de personne* » devenu « *le premier des Français* », comme le dit l'ultime phrase. Ou si sa joie tient dans la truculence d'un écrivain qui sait rendre le charme d'une époque, à la manière des maîtres du temps jadis. ■ **Fabrice d'Almeida**

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★★★
DE GAULLE UNE VIE (T. 1). L'HOMME DE PERSONNE, 1890-1944
JEAN-LUC BARRÉ
992 P., GRASSET, 30 €.
EN LIBRAIRIES LE 18 OCTOBRE.

JF PAGA/GRASSET

BRUNO KLEIN/PERRIN

OLIVIER WIEVIORKA

Grand angle sur la Seconde Guerre

Qui, mieux que ce spécialiste du sujet, pour nous livrer une histoire globale de la funeste et complexe période que connut le monde entre 1939 et 1945 ?

« *Je ne raconte pas d'histoire ; je fais de l'histoire* », disait voici quelques années la grande historienne Arlette Farge. Ainsi distinguait-elle deux façons d'être dans une discipline : celle des conteurs et celle des analystes. Olivier Wieviorka appartient à l'évidence à la seconde catégorie. Dans l'immense opus qu'il vient de publier, il se refuse à raconter la Seconde Guerre mondiale, d'en faire une suite d'anecdotes, mais s'efforce de la rendre accessible et compréhensible, alors même que cet événement monstre se dissout en une multiplicité d'opérations, de combats, de drames et de crimes.

Spécialiste de la période, l'historien a écrit de nombreux ouvrages sur la Résistance et une belle *Histoire du débarquement de Normandie*. Son livre monumental embrasse aujourd'hui le monde entre 1939 et 1945. C'est un véritable travail d'historien critique qu'il propose, respectant les canons académiques, tout en échappant aux lieux communs sur le conflit, tant il refuse de tenir pour acquis les préjugés et certitudes des anciens combattants prompts à donner des interprétations qui leur soient favorables. Tout est fait pour donner un regard objectif et penser ce grand chaos meurtrier. Qu'on en juge. L'ouvrage lui-même refuse l'apparence littéraire en privilégiant une forme proche de celle des anciens manuels d'enseignement supérieur : les numéros de pages sont mis sur le côté, les titres de chapitre sont rappelés en vertical en haut de page. À cela s'ajoutent des outils de travail, l'index, la table des cartes, la liste des sigles. Les cartes illustrent le propos. Elles clarifient des batailles dont la durée et les retournements ne rendaient pas commode l'interprétation (Stalingrad, Midway). Avec raison, Olivier Wieviorka a privilégié la chronologie. Mais il introduit aussi des chapitres thématiques qui ouvrent la voie à des comparaisons, comme celle passionnante entre les dominations allemandes et japonaises.

Cette nouvelle *Histoire totale de la Seconde Guerre mondiale* est donc puissante sur les aspects stratégiques, innovante dans la réflexion sur la phénoménologie du conflit et éclairante sur les logiques des dirigeants et des peuples confrontés à cette épreuve. Elle comble un vide de l'historiographie française et en impose par sa rigueur. Elle replace la France dans cette tragédie et apporte à ses lecteurs une vision d'ensemble d'une histoire trop souvent vendue par bribes dans les romans et les témoignages. Elle permet enfin de réfléchir. ■ **F. D.A.**

★★★☆☆
HISTOIRE TOTALE DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE
OLIVIER WIEVIORKA
1 072 P., PERRIN/MINISTÈRE DES ARMÉES, 29 €

Une économie de la gloire

Jacques Mistral est l'un de ces ingénieurs économistes à la française passés par Polytechnique qu'on ne saurait présenter, tant il a de cordes à son arc. Conseiller de Rocard et de Laurent Fabius, enseignant à l'Ensae et à Harvard, dirigeant d'AXA, il est l'auteur d'une dizaine d'ouvrages. Le précédent, *La Science de la richesse* (2019) était une histoire de la pensée économique conçue en parallèle de celle de la philosophie morale et politique. Avec ce nouvel opus en forme de « *travaux pratiques* » centré sur « *l'exceptionnalisme français* » – un « *régime spécifique d'économie politique à la poursuite de la gloire* » –, l'auteur transforme l'essai avec brio. Il serait vain de vouloir résumer un ouvrage aussi érudit et exigeant. Mais on ne peut qu'encourager la lecture du récit enlevé de la richesse de la Gaule romaine, de la régression mérovingienne, de la prospérité médiévale fondée sur l'expansion des villes, de l'essor contemporain de la monarchie et du monde des affaires, de la faillite de l'« *économie de la gloire* » de Louis XIV… Le livre se referme sur la Déclaration des droits de 1789, qui brise la société d'ordres, pour frayer la voie à ce qui deviendra « *une société d'individus, de citoyens et d'agents économiques* ». C'est-à-dire la nôtre, laquelle sera l'objet d'un prochain volume fort attendu d'*Économie et politique en France*. ■ **Emmanuel Hecht**

★★★☆☆
ÉCONOMIE ET POLITIQUE EN FRANCE (T. 1). DES ORIGINES À 1789
JACQUES MISTRAL
348 P., GALLIMARD, 26 €.
EN LIBRAIRIES LE 5 OCTOBRE.

AURÉLIE JEAN, YANNICK NYANGA

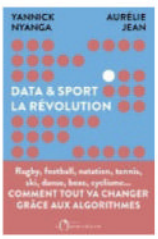
Les « mieux » du stade

Avec l'arrivée de ChatGPT, le sujet de l'intelligence artificielle occupe de nouveau le devant de la scène, et notamment dans le sport, charriant son lot de fascination et d'angoisse: s'agit-il d'un progrès, ou bien d'une bombe à retardement? Le rugbyman et l'essayiste s'interrogent.

Dans leur ouvrage écrit à quatre mains *Data et sport, la révolution,* le rugbyman Yannick Nyanga et la numéricienne et entrepreneuse Aurélie Jean affrontent cette question par le prisme du ballon ovale. Rappelant que les données (« *data* », en anglais) ne sont que des outils, dont la fécondité ou la nocivité dépend de l'usage qu'on choisit d'en faire, ils reviennent sur la naissance de l'analytique sportive, sur son application croissante dans le domaine du rugby, et sur les bouleversements que l'irruption de la technologie sur le terrain a engendrés. Si l'accumulation de données métriques offre des possibilités inédites en matière de prévention de blessures, d'amélioration des compétences ou d'affinement des stratégies, elle n'est pas sans générer des risques: « *l'homogénéisation du jeu, l'impossibilité de détecter des talents qui sortiraient de la référence analytique imposée, la perte de spontanéité ou encore la disparition de l'instinct et de l'intuition* ». Le spectre de la « robotisation », du remplacement de l'humain par la machine, surgit ici comme en tous les lieux où la révolution algorithmique est en marche. Yannick Nyanga se serait-il vu offrir sa chance aujourd'hui, lui dont les résultats aux divers tests de performance sportive ne cochaient pas toujours les cases? Et quid d'un sport millimétré, où tout se calcule et se planifie: aurait-on encore plaisir à le jouer, et à le regarder, si le suspense, le « jeu » disparaissaient?

Pour échapper à ces écueils, les auteurs en appellent à l'intelligence. Une faculté que l'on dénature quand on l'ampute de sa dimension « situationnelle » et intuitive pour la réduire à sa capacité analytique. Au rugby, comme ailleurs, les données doivent se mettre au service de l'action humaine, l'éclairer pour favoriser son adaptabilité: « *détecter l'atypique, l'inconnu ou encore l'incroyable doit rester possible* », soulignent Yannick Nyanga et Aurélie Jean, « *même dans une ère où les chiffres dictent en apparence les règles du sport* ». Désormais entraîneur, l'ancien joueur du XV de France en est convaincu: la data n'a pas vocation à mettre le « *flair* » français sur la touche, mais à devenir sa meilleure alliée. ■

Marylin Maeso



★★★☆☆

DATA ET SPORT, LA RÉVOLUTION. COMMENT LA DATA RÉVOLUTIONNE LE SPORT

AURÉLIE JEAN, YANNICK NYANGA

188 P., L'OBSERVATOIRE, 19 €

Philosophie en vers

Auteur d'essais critiquant l'hypercapitalisme – *Suicide et sacrifice* (2013) et *Les Chronophages* (2013) –, Jean-Paul Galibert propose avec *Les Erratiques* un ouvrage singulier à caractère philosophique et littéraire. Par sa forme: une série de poèmes en vers libres, simples et limpides. Par son contenu: une sorte d'herméneutique allégorique de l'existence au prisme d'une multiplicité de figures types d'erratiques sous neuf rubriques: « *exemplaires* », « *minutieux* », « *chaotiques* », « *cannibales* », « *ambigus* », « *professionnels* », « *insondables* », « *impassibles* » et « *fantastiques* ». Chacune comprend une suite d'évocations où chaque erratique est envisagé sous un angle concret, à travers un objet auquel il est lié, une attitude ou une habitude, un geste caractéristique, un principe de vie ou une manière d'être, quelquefois loufoques, ainsi: « *insulter un train* », « *défier une pizza* », « *manger un emploi* », etc. Chaque existence erratique, entre sujets et objets, signe ainsi un trajet unique croqué avec humour et tendresse. ■

Jean Montenot

★★★☆☆

LES ERRATIQUES. SCÈNES DE LA PENSÉE INCONGRUE

JEAN-PAUL GALIBERT

114 P., HERMANN, 19 €

ALCIBIADE COHEN/L'OBSERVATOIRE - DR/HERMANN

L'inconscient féministe

« *MeToo, hystérie collective ? Absolument !* » La vague féministe actuelle, caractérisée par sa capacité à réunir massivement des femmes autour de slogans et de récits qui dénoncent la violence masculine, pourrait bien être abordée avec justesse par les concepts psychanalytiques. Et cela, en évacuant les jugements arrêtés ou tout simplement le mépris dont le mouvement social comme la thérapie font l'objet. Voyant dans leur alliance un apport historique soufflant un nouvel élan décisif, *Sœurs. Pour une psychanalyse féministe* revient sur les concepts fondateurs de Freud et de Jung, discute leurs lourdes interprétations et caricatures autant que leurs insuffisances à l'aune des enjeux contemporains. Silvia Lippi et Patrice Maniglier mobilisent des discours féministes phares – ceux de Beauvoir, Wittig, Butler, Despentes, pour ne citer qu'elles. Mais c'est une pensée récemment sortie de l'oubli qui leur permet de nouer l'insurrection féministe avec « *cette dimension de l'inconscient qui paraît faite pour être négligée* » : celle de Valerie Solanas, et son *SCUM Manifesto*. Puisant dans la radicalité de son discours et de sa folie, les auteurs plaident avec brio, dans une démonstration qui fera date, pour une forme « sororale » de lien qu'expriment de façon privilégiée les solidarités féminines. ■

Eugénie Bourlet

★★★☆☆
SŒURS. POUR UNE PSYCHANALYSE FÉMINISTE
PATRICE MANIGLIER, SILVIA LIPPI
330 P., SEUIL, 23 €

Eshétique en mouvement

Les Voyages de l'art rassemble six articles liés par le souci de réfléchir aux spécificités de l'art moderne, que l'auteur préfère appeler le « *régime esthétique de l'art contemporain* ». Nourri par une fine lecture des esthétiques kantiennes et hégéliennes, deux des pères fondateurs de la pensée de l'art, il rappelle que l'art contemporain, caractérisé par son « *autonomisation* […] *comme sphère particulière d'existence* », a entraîné une double rupture : avec les contraintes normatives, celles liées à l'idée du beau, et avec la distinction traditionnelle entre arts libéraux destinés aux agréments de la vie et arts serviles destinés aux choses utiles. S'est ensuivi, entre autres, un brouillage fécond de la frontière entre ce qui est art et ce qui ne l'est pas. Poussé par sa dynamique propre au-dehors de lui-même, l'art contemporain ne se contente plus de proposer des œuvres à contempler, mais crée des formes nouvelles et concrètes de vie et de sociabilité communes. La force du livre tient à la manière précise d'étayer son propos par des exemples relevant de divers arts. On y trouvera des analyses stimulantes sur la manière dont l'architecture et la musique « *voyagent* » au-delà de leurs frontières et sur celle dont se dialectisent les liens entre art et politique. ■

J.M.

★★★☆☆
LES VOYAGES DE L'ART
JACQUES RANCIÈRE
176 P., SEUIL, 22 €

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU JEAN-CLAUDE MICHÉA

Retraité de l'enseignement, Michéa s'est installé dans un village du Bas-Armagnac d'où il observe *« les désordres du monde »* d'un point de vue *« marxiste »*. Le *« capitalisme étant condamné à croître »*, il constate qu'il *« lui est impossible de se développer sans* [nous] *mettre en péril »*. On le suit, lorsqu'il martèle que les néolibéralismes économique et culturel vont de pair. Le second est symbolisé par Michel Foucault, lorsque le pape de la « French Theory » irriguait de sa pensée la gauche américaine démocrate, laquelle irrigua à son tour la gauche mitterrandienne. Pas faux. Ça dérape lorsqu'il conspue *« les classes moyennes »* nourries au *« wokisme »* – comprenez à *« l'idéologie LGBT et intersectionnelle »*. Jean-Claude, lui, n'appartient pas (ou plus) à cette *« classe métropolitaine »*. Converti à la chasse à la palombe et à la corrida, il fait désormais partie du *« peuple »* érigé en *« modèle de générosité »* et de *« common decency »*. Pas un mot sur la composition de ce « peuple » ni sur la façon dont sa « culture » a été phagocytée comme toutes les autres par le rêve matérialiste des Trente glorieuses importé des USA par de Gaulle. Rien non plus, mis à part l'adjectif infamant de *« multiculturelles »*, pour qualifier les dernières vagues d'immigration que la France a connues et dont la place dans le processus de production leur donneraient pourtant droit, selon le credo marxiste, au qualificatif de « classe populaire ». Après lecture, on ne s'étonnera donc pas que la pensée ambiguë de Michéa soit appréciée tant par la droite réactionnaire que par l'extrême droite. ■ **Jean-François Paillard**

★★☆☆☆
EXTENSION DU DOMAINE DU CAPITAL
JEAN-CLAUDE MICHÉA
272 P. ALBIN MICHEL, 19,90 €. EN LIBRAIRIES LE 4 OCTOBRE.

HERMANCE TRIAY/SEUIL - EMMANUELLE MARCHADOUR/SEUIL

3 POCHES EN PLUS

★★★☆☆
ÉTOILES. UNE HISTOIRE DE L'UNIVERS EN CENT ASTRES
FLORIAN FREISTETTER
464 P., CHAMPS SCIENCES, 13 €

Depuis la Terre, les étoiles forment une multitude de points brillants d'une merveilleuse diversité – naines blanches, géantes rouges, pulsars. La démarche de ce livre est tout à fait originale : dresser le portrait de cent étoiles, comme autant de portes dans l'histoire des sciences. La première se nomme Altaïr et c'est la plus brillante de la constellation de l'Aigle. Mais ne vous fiez pas aux noms, celle dénommée « 2MASS J18082002-5104378 B » est tout aussi fascinante. **M.D.-B.**

★★★☆☆
LA SAISON DES APPARENCES. NAISSANCE DES CORPS D'ÉTÉ
CHRISTOPHE GRANGER
320 P., ANAMOSA, 13 €.
EN LIBRAIRIES LE 12 OCTOBRE.

Premier d'une collection de livres poche lancée par les éditions Anamosa, *La Saison des apparences* représente bien le credo de cette maison et sa manière différente de faire de l'histoire, en plongeant dans l'évolution des mœurs et des pratiques, à travers un prisme sensible et social. L'exposition estivale du corps en France et les résistances qu'il a entraînées sont appuyées par des archives joliment intégrées – autre signature de la collection. **Eugénie Bourlet**

★★★☆☆
DICTIONNAIRE DE MES AMIS RECOMMANDABLES
JEAN-MICHEL RIBES
224 P., ACTES SUD, 19,80 €

Oui, bien sûr, on triche un peu : cet ouvrage n'est pas un poche mais un « petit format », et il ne relève pas exactement de l'essai. Mais on tenait à présenter cet objet inclassable qui avait tout pour déplaire : une sorte de Bottin mondain qui assume le « copinage ». Mais Ribes a trouvé le ton adéquat, l'angle idéal et nous offre une peinture du monde culturel qui, à travers l'avalanche de noms, nous interroge sur ce qui fonde nos connivences. **Baptiste Liger**

JAMES BRIDLE

Intelligence au pluriel

L'auteur explore la multiplicité des intelligences dans le vivant, y associant celle des machines. Écologie et technologie pourraient, selon lui, s'entraider.

Qu'est-ce que l'intelligence ? La question est d'actualité : rarement a-t-on autant entendu parler de l'intelligence artificielle – ou IA. Mais le débat sur la définition même de l'intelligence est en réalité plus ancien, enraciné dans nos questionnements scientifiques et philosophiques.

Le titre français de l'ouvrage de James Bridle, *Toutes les intelligences du monde*, intrigue d'abord par son pluriel. Cet artiste et écrivain britannique s'attache à démontrer que l'intelligence a longtemps été une conception anthropocentrée, quand sa réalité est plus vaste, plus riche, et nous dépasse. « *Jusque très récemment, on considérait que seuls les humains étaient doués d'intelligence* », rappelle-t-il. Raison pour laquelle il explore – à l'appui des découvertes scientifiques sur la faune et la flore – toutes les formes d'intelligence non humaines. Celles-ci, devenues « *incontestables* », pourraient bien provoquer un « *nouveau traumatisme copernicien* » pour l'humanité, estime James Bridle. Un bouleversement nécessaire selon lui : « *Notre survie même dépend de notre capacité à conclure un nouveau pacte avec le monde plus qu'humain.* »

Pour l'auteur, il ne faut paradoxalement pas négliger le rôle des machines, telles que l'IA, pour mieux comprendre ces intelligences. Car « *la technologie nous permet de faire évoluer notre vision et de changer ce que nous faisons de celle-ci* ». James Bridle propose une réflexion philosophique documentée, et surprenante, où écologie et technologie font alliance. ■ **Marcus Dupont-Besnard**

★★★★☆
TOUTES LES INTELLIGENCES DU MONDE (WAYS OF BEING. BEYOND HUMAN INTELLIGENCE)
JAMES BRIDLE
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR CYRIL LE ROY, 464 P., SEUIL, 24 €

Le cosmos intimiste

ÉRIC LAGADEC mélange astrophysique et souvenirs intimes dans ce fabuleux voyage scientifique.

Éric Lagadec a pris l'habitude d'entamer ses cours d'astrophysique en montrant à ses étudiants une série de photos de la Voie lactée, prises depuis la Terre. L'occasion de leur demander s'ils ont déjà vu notre galaxie sous cet angle. La réponse est souvent négative. « *La pollution lumineuse est certes un énorme gâchis énergétique, mais c'est aussi un gâchis culturel* », écrit l'astrophysicien. C'est notamment à l'importance culturelle du ciel, comme héritage commun, qu'il dédie son *Odyssée cosmique*. Pour la raconter, il se place à l'échelle intime – voire intimiste. À mesure que le cosmos se dévoile au fil des pages, la science se mêle aux souvenirs et aux émotions : là est le talent d'Éric Lagagec, rendre l'astronomie profondément humaine. Le voyage scientifique n'en est que plus fabuleux. ■ **M. D.-B.**

★★★☆☆
L'ODYSSÉE COSMIQUE
ÉRIC LAGADEC
192 P., SEUIL, 19,90 €

MIKAEL LUNDBLAD/SEUIL

MOT DE TÊTE

PASCAL ORY
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

« Liberté »

Voilà bien le mot le mieux installé qui soit dans la culture politique moderne. Premier de notre trilogie républicaine (et de la trilogie haïtienne, ce qu'on oublie souvent), mais présent dans quantité des « grands principes » des États d'aujourd'hui, de la *Freiheit* allemande aux *Libertads* d'Amérique latine.

L'étymologie, elle, nous éloigne des principes pour nous ramener, concrètement, au statut d'un individu, mais aussi d'une collectivité : ce que le grec rend par *éleutheros,* rattachable au *liber* latin et à une ribambelle de mots de sens analogue en vieil anglais *(leod),* vieil allemand *(Leute),* vieux slave, etc. Dès le Moyen Âge, l'anglais, contrairement au français, disposera de deux termes, pas tout à fait interchangeables : *liberty* et *freedom*. La signification politique de cette distinction est claire : la *liberty* garde quelque chose d'abstrait, là où la résistance du peuple anglais à l'autoritarisme de Jean sans Terre inaugure une longue histoire, pionnière, qui fera lors de la Glorieuse Révolution de 1688 du Royaume-Uni le pays natal de la liberté moderne. Il est remarquable de découvrir que des déclinaisons devenues ordinaires comme « liberté de la presse », « liberté politique » ou « liberté de pensée » apparaissent en français sous la plume d'auteurs des Lumières comme Montesquieu ou Voltaire, et jamais loin d'une référence anglaise.

Et c'est à partir du moment où le principe de liberté passe du constat d'un état de fait à une revendication collective que les choses se gâtent. Une des techniques efficaces pour compliquer le débat est de passer au pluriel et de mettre en avant *des* libertés, celles de tel ou tel groupe ou institution. Pour le reste, tout sera affaire de système politique, donc de culture. Le modèle le plus impérieux – par son caractère pionnier et l'extraordinaire longévité de ses institutions – est évidemment celui des États-Unis d'Amérique, dont le premier amendement de la Constitution continue à proposer au citoyen américain une liberté d'expression sans équivalent ailleurs. Elle est fort différente de la liberté à la française, qui remet entre les mains de l'État le soin de poser les conditions d'exercice de la volonté humaine. Un abîme sépare ces deux conceptions, un abîme d'incompréhension réciproque : aucune chance qu'il disparaisse.

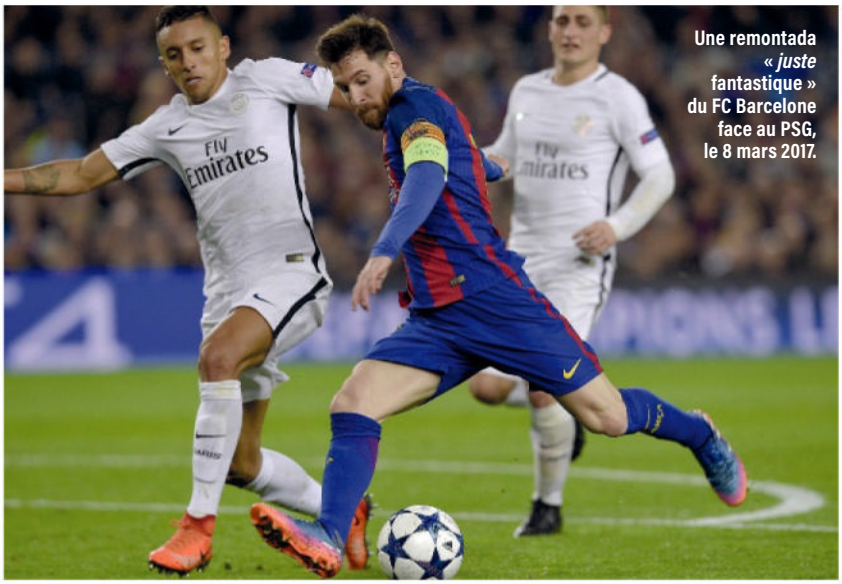
Reste que, modèle américain ou modèle français, il est clair que les deux philosophies politiques qui se revendiquent d'un exercice de liberté qui soit le plus près possible de l'absence de toute contrainte – l'anarchiste et la libertarienne – ont au moins un point commun : leur échec politique. En d'autres termes, qu'il s'agisse de l'acception individuelle d'une liberté pure et parfaite ou de l'acception collective du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes – par exemple, face à des institutions supranationales comme l'Union européenne –, rien dans l'histoire récente ne confirme que « la » liberté va, comme naturellement, continuer à progresser. Imagine-t-on ce qui restera de la liberté individuelle et de la liberté collective dans le cadre d'une catastrophe écologique mondiale ?

> L'UNE DES PLUS MAUVAISES NOUVELLES QUI AIT ÉTÉ ANNONCÉE À L'ÊTRE HUMAIN A ÉTÉ CELLE DE SA LIBERTÉ

Une conclusion s'impose – au fond, elle aurait dû être au commencement de tout, mais personne n'a osé le dire clairement, n'a osé prendre cette liberté-là. On sait qu'un évangile est une « bonne nouvelle ». Mais l'histoire humaine est remplie de mauvaises nouvelles, qui en sont la trame. Il faut donc le reconnaître, l'une des plus mauvaises nouvelles qui ait été annoncée à l'être humain a été celle de sa liberté, puisqu'il fallait la traduire concrètement comme suit : « Tu es libre, donc tu es responsable ; plus tu seras libre, plus tu seras responsable. — Mais responsable de quoi ? et responsable jusqu'où ? », s'est tout de suite récrié l'être humain en question, soudain accablé : « Ce n'est pas ce que j'avais compris. » En effet. ■

AUDREY SOVIGNET

À quand le sommeil du juste?



Une remontada « *juste* fantastique » du FC Barcelone face au PSG, le 8 mars 2017.

Le tic verbal ne date pas d'hier, mais on finirait par désespérer qu'il s'éteigne un jour. Nous voulons parler de cette propension à flanquer le premier superlatif venu de l'adjectif *juste,* pour lui donner plus de relief encore. Il suffit de tendre l'oreille pour s'entendre expliquer, au micro de la jactance qui va bien, que « l'ambiance durant le tournage a été *juste extraordinaire* » ; que les pompiers mobilisés pour sauver Notre-Dame se sont montrés *juste héroïques* » ; que « ce chrono du futur vainqueur du Tour, dans la montée de Combloux, était *juste fabuleux* » ; que « remporter la Coupe du monde à la maison, devant son public, serait pour le XV de France *juste énorme* » ; que « ces jeunes espoirs de la chanson, malgré leur inexpérience, ont déjà *juste tout* »… La folie a même gagné les hautes sphères du pouvoir : Édouard Philippe ne déclarait-il pas le 23 décembre 2018 (« en responsabilité », comme aurait dit son successeur) : « L'idée que je puisse tout envoyer balader sur un coup de tête, ce n'est *juste pas moi* ! » Ne reste plus qu'à « juste le faire » en 2027…

Mais vous aurez deviné que c'est à la fin d'une rencontre de football, dans l'euphorie des premières impressions à chaud, que ce *juste*-là donne sa pleine mesure : « Cette remontada est *juste fantastique* », « cette victoire est contre toute attente *juste un exploit* », et le public aura été « *juste incroyable* ». On peut raisonnablement espérer qu'un jour prochain le carton rouge qui a précipité la défaite de son équipe soit considéré par l'interviewé comme… « juste injuste ».

Comme de juste, et chacun s'en était douté, ce *juste*-là nous vient, une fois de plus, d'outre-Manche, ce qui aggrave son cas, notamment dans les parages du quai Conti. Beaucoup susurrent là-bas que l'on aurait pu avantageusement recourir à des circuits courts – pour ne citer qu'eux, aux plus classiques *vraiment* et *tout simplement.* Ne s'agit-il pas en effet de préciser que le superlatif est pour une fois utilisé à bon escient, *stricto sensu,* et qu'il est donc inutile d'en rajouter dans le dithyrambe ? Une cuillère suffit, comme ils disaient chez Maxwell qualité filtre… Attentifs à ce que le droit du sang ne l'emporte pas sur le droit du sol, des linguistes se sont pourtant emparés de l'affaire pour remarquer que, tout bien pesé, le paria avait l'avantage de jouer simultanément sur les deux tableaux : celui de la précision (le mot qui suit est bien celui qui convient) et celui de la mesure (on aurait pu aller plus loin, mais finalement non, on se contente de ça). Ça pue la litote à quinze pas, mais dont acte.

Il reste que, comme souvent dans les tics de langage, c'est la prolifération du tour qui agace, plus que ses origines ou son impropriété sémantique supposée. L'entendre à tout bout de champ, c'est… juste insupportable ! ■ **Bruno Dewaele**

À LIRE POUR RIRE ET PROGRESSER

Il y a deux façons de se comporter face aux subtilités, voire aux bizarreries, de notre langue. S'en offusquer, ce qui soulage un moment mais, au bout du compte, fait rarement avancer le schmilblick. Ou, comme Aurore Ponsonnet dans cet ouvrage, s'en délecter. Ce n'est pas pour rien que Ken Kesey, dans son légendaire *Vol au-dessus d'un nid de coucou,* encourageait son semblable à « trouver un côté amusant à tout » ! Pour ce qui est de l'orthographe, au moins, c'est fait. Ton gentiment iconoclaste, exemples rigolos et décalés, férule plus bienveillante que répressive, tout est ici conçu pour que la grammaire (aurait dit cette fois Erik Orsenna) reste une chanson douce. Que l'on ne s'y trompe pas, pourtant : les règles sont bien là (jusques et y compris celles qui régissent l'accord quelquefois byzantin du participe passé), comme demeure intacte la passion de transmettre de l'orthophoniste et de l'animatrice de stages de remise à niveau. Seulement, on ne perd pas une occasion de « s'enjailler », comme le revendique fièrement la quatrième de couverture. Si ça, ce n'est pas une preuve que l'on s'adresse en priorité aux adultes consentants… qui ont su rester jeunes ! **B.D.**

LE FRANÇAIS POUR ADULTES CONSENTANTS
AURORE PONSONNET
ILLUSTRATIONS DE RODOLPHE URBS, 288 P., FIRST ÉDITIONS, 16,95 €

LLUIS GENE/AFP

➔ QU'EST-CE QU'ON DIT ?

Pénitentier ou pénitentiaire ?

Ce n'est pas comme si l'on avait le choix : le premier est un pur… barbarisme ! Il en faudrait pourtant plus pour impressionner nombre d'usagers de la langue, lesquels hésitent assez peu, d'ordinaire, à qualifier un « établissement » ou un « régime » de « pénitentiers ». Accordons à ces iconoclastes que nos oreilles n'en souffrent pas outre mesure, mais c'est pour une mauvaise raison, à savoir qu'existe bel et bien, par la grâce de Johnny Hallyday et de Lucky Luke réunis, le *pénitencier*. À ceci près qu'il s'agit cette fois d'un substantif, qui de surcroît s'écrit avec un « c », jamais avec un « t » ! Le seul adjectif qui vaille en l'occurrence est donc *pénitentiaire,* et celui-là, en épicène qui se respecte, vaut pour les deux genres : il sied au « personnel » aussi bien qu'à l'« administration » (partant, gardons-nous bien de donner à celle-ci du « pénitentière » !)

On remarquera au passage qu'il ne nous viendrait jamais à l'idée d'évoquer un casier « judicier », un réseau « ferrovier » ou le secteur « tertier » ! Cela dit, le malheureux *pénitentiaire* n'est pas le seul à se voir bouder quand il doit escorter un masculin : nous vous fichons notre… billet qu'il en est encore quelques-uns pour déplorer leurs embarras « pécuniers », là où *pécuniaires* devrait être monnaie plus courante ! ■

B.D.

➔ LE VOCABLE DU MOIS

Barbarie

Voilà un mot qui, par les temps d'ensauvagement qui courent, ne connaît visiblement pas la crise ! Il ne quitte plus, notamment, les plateaux de l'information en continu, par essence réceptifs aux agressions de nourrissons, aux viols avec torture et autres comportements contre nature. C'est qu'à partir d'un certain stade *cruauté, férocité,* voire *sauvagerie* ne font décidément plus l'affaire. *Bestialité* pourrait à la rigueur convenir, mais gageons qu'il se trouvera des apôtres de la cause animale pour faire valoir, non sans raison d'ailleurs, que l'homme reste d'assez loin le meilleur dès qu'il s'agit de raffiner dans l'innommable et le sordide. On a donc ressorti des tiroirs cette bonne vieille *barbarie,* laquelle s'était plus ou moins fait oublier, avec l'espoir qu'une utilisation abusive, comme c'est trop souvent le cas, ne la rendra pas bientôt

HOBOTRAILS12AM/PIXABAY - GALERIE TRETIAKOV/MOSCOU - PASCAL ITO/ALBIN MICHEL

triviale ! Un seul ennui, mais de taille : les antécédents étymologiques du vocable. Faut-il vraiment rappeler ici que le barbare était jadis tout ce qui n'était pas grec pour Athènes, tout ce qui n'était pas romain pour Rome ? Une dimension résolument xénophobe qu'il n'est sans doute pas opportun de remettre au goût du jour dans ce contexte de méfiance exacerbée envers tout ce qui nous vient d'ailleurs… ■

B.D.

LE MOT PRÉFÉRÉ D'

ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT *

« Source »

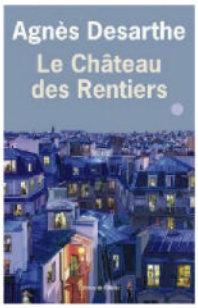
« C'est un mot qui sort du silence et y retourne, aussi discret que transparent. Par un jeu d'allitérations dû au "s", il évoque le prodige de ce qui apparaît puis s'enfuit souplement, un éclair liquide ; certes, une voyelle ronde et un "r" lui donnent un peu de matière, mais si peu… il demeure limpide. J'aime le mystère des sources : on les désigne comme la cause des rivières, cependant cette explication représente une énigme. D'où vient l'eau ? Comment le minéral produit-il de l'aquatique ? Voilà un début qui ne commence pas mais qui résulte, une histoire portée par des histoires antérieures, une conséquence qui créera des conséquences. Bref, l'origine possède une autre origine, laquelle s'insère dans une vaste harmonie. Le fil de l'eau devient le fil du sens. J'aime également *ce qui coule de source,* le trait précis, le mouvement qui ne sent pas l'effort, la phrase qui se déroule avec grâce. La tâche des artistes et des artisans consiste à retrouver cette qualité, la fluidité. Il faut que le travail dissimule le travail, que l'art cache l'art. Et quand on me dit : *"Oh, c'est facile, ce que vous faites !"*, je ne me vexe pas et je rougis, fier d'avoir eu l'abnégation de disparaître au prix d'un labeur que plus personne n'aperçoit. »

Propos recueillis par Louis-Henri de La Rochefoucauld

* Dernier livre paru : *La Rivale* (Albin Michel).

Une bonne correction

Vous avez probablement lu, dans notre numéro d'été, cet extrait du *Château des Rentiers*, d'Agnès Desarthe. Las ! neuf erreurs s'y sont indûment glissées. Les repérerez-vous sans coup férir ?



« Le hasard des noms de rue et un marché immobilier à la baisse ont fait de mes grand-parents les habitants d'un château qui n'était pas peuplé que de rentiers, un château en béton plaqué pierre de taille, avec des portes d'ascenseur oranges, des dalles en pierre de Bourgogne industrielle, d'immenses miroirs dans lesquels je me suis vue grandir, d'interminables couloirs revêtus de moquette, des portes en bois contre-collé et de larges balcons pourvus de ballustrades en fer, d'où l'on pouvait voir et entendre les élèves du CES rue Yeo-Thomas, le collège où il ne fallait pas aller si on voulait faire des études plus tard, le collège où il y avait des blousons noirs (disait-on), des voyoux – n'était-ce pas l'un d'eux qui avaient volé la montre à cristaux liquides que mon frère avait reçue à l'occasion de sa bar-mistva parmi une armée de stylos à plumes et un bataillon de radio-réveils ? »

Le mot mystère

Pour moi, ça tourne plus que ça ne plane ! Horizontalement quand je suis du masculin, verticalement quand je suis du féminin. Cela devrait vous suffire à deviner ce que je suis, sauf, bien sûr, si vous êtes vous-même toujours à l'ouest…

Les grands huit

Pour honorer octobre, qui fut jadis le huitième mois de l'année, voici huit octosyllabes de La Fontaine, parmi les plus célèbres. Saurez-vous rendre chacun d'eux à la fable qui le contient ?

A. Elle se hâte avec lenteur.
B. J'ai dévoré force moutons.
C. Je vous défendrais de l'orage.
D. L'absence est le plus grand des maux.
E. L'un est sûr, l'autre ne l'est pas.
F. Ne soyons pas si difficiles.
G. Tout marquis veut avoir des pages.
H. Trompeurs, c'est pour vous que j'écris.

1. Les Animaux malades de la peste
2. Le Chêne et le Roseau
3. Les Deux Pigeons
4. La Grenouille qui se veut faire aussi grosse que le bœuf
5. Le Héron
6. Le Lièvre et la Tortue
7. Le Petit Poisson et le Pêcheur
8. Le Renard et la Cigogne

À la poursuite d'octobre rouge

Lequel de ces termes ne renvoie pas à une nuance de rouge ?

A. amarante ; **B.** carmin ; **C.** céladon ; **D.** cinabre ; **E.** garance ; **F.** ponceau.

Bruno Dewaele

SOLUTIONS

Une bonne correction

grands-parents (le premier élément du nom composé, en l'occurrence un adjectif, doit lui aussi prendre la marque du pluriel) – **orange** (le nom *orange* est invariable quand il est utilisé comme un adjectif de couleur) – **contrecollé – balustrades – voyous** – l'un d'eux qui **avait** volé (le pronom relatif a ici pour antécédent *un*, et non son complément au pluriel) – **bar-mitsva** (quelle que soit la graphie, le « t » précédé le « s ») – stylos à **plume** – **radios-réveils** (les deux mots prennent la marque du pluriel, puisque ce sont à la fois des radios et des réveils). À noter que l'accord du participe passé qui précédait l'infinitif *grandir* ne constituait pas une faute, le narrateur étant une femme et le pronom COD *me* faisant bien l'action exprimée par ledit infinitif.

Le mot mystère

Vous avez bien sûr reconnu *le* ou *la* **pendul**e ! C'est qu'il y avait de toute évidence du Tryphon Tournesol dans l'air…

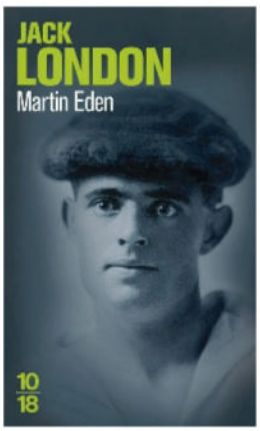
Les grands huit

A6, B1, C2, D3, E7, F5, G4, H8.

À la poursuite d'octobre rouge

Réponse **C** (vert pâle).

ANAGRAMME n. f., du grec *anagramma*, « renversement de lettres »



« Si j'avais été un abruti, je n'aurais jamais eu le désir d'écrire, ni celui de vous épouser. »

Martin Eden

Main tendre

Jack London, Folio Classique, 2016

« Ce n'est pas tout que d'avoir des canons, il faut aussi de la poudre. »

Anatole France

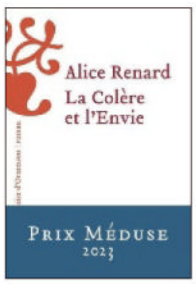
Canon et rafale

Les dieux ont soif, Folio classique, 1989

La Colère et l'Envie

Le rêve et l'ancolie

Alice Renard, Héloïse d'Ormesson, 2023



Crime, sorcellerie et scandale sous le règne de Louis XIV

L'Affaire des poisons

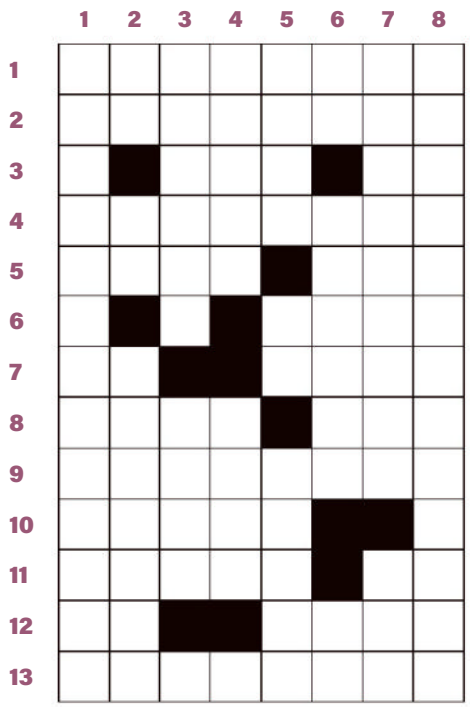
Paris a soif de félons

Claude Quétel, Tallandier, 2021

Une façon d'aimer

Caféine du roman

Dominique Barbéris, Gallimard, 2023



• LES MOTS CROISÉS de Jean-Pierre Colignon

Horizontalement

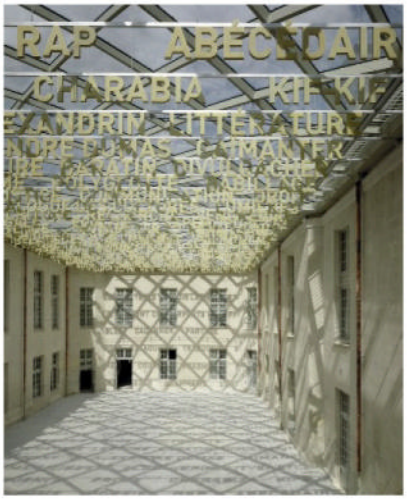
1. Doit gagner l'étape le jour de l'Ascension. **2.** Parle en maître. **3.** Préfère le son aux paroles. Poison au labo. **4.** Faute de parcours. **5.** Quand on y est, on n'avance plus. Route de Romains. **6.** Spécialiste des sauvetages. **7.** La moitié d'un loft. En un certain sens, n'eut pas peur de mal tourner. **8.** Vous rendrez. Septième pour Homère. **9.** Comté du sud-ouest de l'Angleterre. **10.** Méprisa. **11.** Viennent donc de quelque part. Dans la portée. **12.** Possessif. Poulet. **13.** Utilisée et appréciée pour ses trous.

Verticalement

1. À la tête dans les étoiles. **2.** Trait large sur la carte. Chef de rayons. Cité dans le Bordelais. **3.** Agiles porteurs de sabots. Ou bien Hmong(s), mais perturbés. **4.** Conduite. Ruminant qui roule sa bosse. **5.** Dessinateur français vu à la télé. Note. Foras, mais de façon désordonnée. **6.** Mer phonétique. Point étroits. Un demi-kilomètre, à peu près, pour les Chinois. **7.** Ne manque pas de voix. Répartissait les terres en Russie. **8.** Aime l'art ou l'art des mets.

Villers-Cotterêts accueille la Cité internationale de la langue française

Annoncé en 2018 par le président Emmanuel Macron, ce lieu culturel et de vie entièrement consacré à la langue française et aux cultures francophones ouvrira ses portes le 19 octobre.



Rénové pour l'occasion, le lieu consacrera 1600 mètres carrés aux expositons.

Le lieu impressionne autant que l'ambition du projet : le château de Villers-Cotterêts, fraîchement rénové par le Centre des monuments nationaux en partenariat avec l'Organisation internationale de la francophonie. La bâtisse, classée au titre de monuments historiques en 1997 et devenue propriété de l'État, fut construite au XVIe siècle par François Ier. Ici, le « Père et vrai restaurateur des lettres » a signé en août 1539 la fameuse ordonnance qui rend obligatoire l'usage de la langue française dans les actes de l'administration et de la justice. Le 19 octobre prochain, jour de marché, le président de la République Emmanuel Macron doit inaugurer dans le château de cette ville de l'Aisne, gagnée par le Rassemblement national en 2014, « *un pilier symbolique de la francophonie* ». Soit la Cité internationale de la langue française.

Le chantier, commencé en 2020, a coûté plus de 200 millions d'euros. La Cité proposera 1600 mètres carrés d'expositions permanentes et temporaires ouvertes au public, un auditorium pouvant accueillir 250 personnes, une douzaine d'ateliers et de résidences pour artistes, chercheurs et entrepreneurs de la francophonie, ainsi qu'un laboratoire de recherche et d'innovation sur les enjeux de la francophonie. Dirigé depuis 2023 par Paul Rondin, anciennement directeur délégué du Festival d'Avignon, le lieu tissera des partenariats avec les trois autres institutions culturelles dédiées aux mondes francophones en France : les Francophonies de Limoges, La Cité internationale des arts à Paris et La Chartreuse en Avignon. Le Sommet de la francophonie s'y tiendra l'année prochaine.

À LA DÉCOUVERTE DU « SIXIÈME CONTINENT »

Parmi les temps forts de la visite, le fameux parcours. Il se compose entre autres d'une salle retraçant l'histoire du château ; d'une « bibliothèque magique » composée de milliers d'ouvrages du monde entier écrits en français ; d'une « salle de jeux » avec la langue française ; d'un espace dédié aux 72 langues régionales reconnues en France ; enfin, d'un grand tableau des départs, tel qu'on en trouve dans les halls d'aéroport, qui présentera toutes les destinations francophones. Déclinée sur 1200 mètres carrés, cette exposition permanente a été conçue par un commissariat scientifique composé de Xavier North, Barbara Cassin, Zeev Gourarier et Hassane Kassi Kouyaté. Ce dernier, directeur depuis 2019 du Festival des francophonies, participe depuis trois ans à l'élaboration de ce parcours offrant un panorama de la langue française à partir de dispositifs et d'objets prêtés par une vingtaine d'institutions. « *Mon travail a été d'amener le comité scientifique à certains endroits, notamment celui de la création théâtrale où les langues ont toujours été inventées et réinventées, et continuent de l'être* », explique l'homme de théâtre et conteur burkinabé. À Villers-Cotterêts, Hassane Kassi Kouyaté apporte sa connaissance du monde francophone qu'il appelle le « *sixième continent* ». « *Aujourd'hui, il est important de montrer que le français est une langue-monde,* insiste-t-il. *C'est une langue qui a enrichi d'autres langues et qui a aussi été enrichie par d'autres langues.* »

Bien décidé à associer les habitants de Villers-Cotterêts à ce lieu, qui sera un passage entre la ville et la forêt de Retz, le membre du commissariat scientifique refuse de les réduire à leur vote pour le Rassemblement national. « *Je ne crois pas en l'éternité des colorations politiques*, ajoute celui qui s'avoue plein de gratitude envers ceux qui l'ont associé au projet. *La langue, c'est la culture, la vie, le partage des connaissances. La Cité sera un lieu populaire, dans le bon sens du terme, c'est-à-dire, une proposition d'amour de la langue française, ouverte à toutes et à tous.* » ■

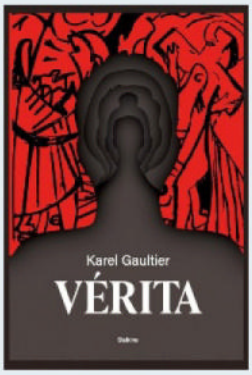
Gladys Marivat

Le château de Villers-Cotterêts, dans l'Aisne, « pilier symbolique de la francophonie ».

PIERRE-OLIVIER DESCHAMPS/AGENCE VU/ CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX-PHOTO DE PRESSE 2023

LE COIN DES INDÉPENDANTS

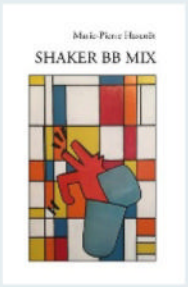
Chaque mois, *Lire Magazine* met en lumière quelques ouvrages signés par des auteurs et éditeurs indépendants. Leur point commun ? Une passion pour l'écriture qui les pousse à prendre tous les risques pour être lus.



VERITA
KAREL GAULTIER
ÉDITIONS SLATKINE

Une toile complexe se dessine autour d'un vrai-faux Picasso, entraînant le lecteur dans les méandres de la manipulation, de la vengeance et de l'avidité. Inspiré de l'affaire Bouvier, l'auteur maîtrise l'art de décrire le monde des ultra-riches avec une précision fascinante. Les personnages, du mystérieux faussaire à la famille russe milliardaire, sont pris dans les rets d'un manipulateur. Derrière l'appât du gain se cache une vengeance impitoyable. L'auteur excelle dans la présentation des tableaux célèbres et les pratiques des faussaires, offrant une plongée captivante dans ce monde secret. «Verita» se hisse au rang des grands classiques du genre, porté par le talent de son auteur. Un polar à découvrir absolument!

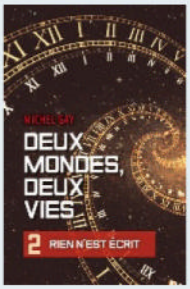
→ ISBN : 9782832111253 - 352 pages - Broché et numérique



SHAKER BB MIX
MARIE-PIERRE HASCOET
LIBRINOVA

Au cœur des années 80, Jeannette coule des jours maussades, coincée entre sa mère possessive et son mari tyrannique. Un jour, elle se rend à une réunion Tupperware, et rencontre une femme qui lui fait découvrir la magie des mots. Dans ce roman prometteur, Marie-Pierre Hascoët aborde les violences familiales et la solidarité féminine, et met sa plume subtile au service de l'émancipation d'une femme.

→ ISBN : 9791040528692 - Numérique



DEUX MONDES, DEUX VIES II
MICHEL GAY
LIBRINOVA

Découvrez ce deuxième opus de la trilogie «Deux mondes, deux vies». Le héros, Michaël, a finalement accepté sa connexion avec l'esprit de Tin-Hael, princesse d'un royaume mythologique disparu. Alors qu'ils font face à de nouveaux dangers, une ancienne prophétie fait tout basculer… Michel Gay nous entraîne sur les traces des deux Flammes Jumelles réunies pour triompher des plus redoutables maléfices, mais «Rien n'est écrit».

→ ISBN : 9791040531210 - 319 pages - Broché et numérique

CAMUS, L'ESPOIR DU MONDE
MONA AZZAM
LES ÉDITIONS D'AVALLON

Et si Albert Camus n'était pas réellement mort ? Quel serait son regard sur le monde ? Quelles seraient ses pensées ? Retrouverait-il Maria Casarès ? Renouerait-il avec son Algérie ? Dans ce roman contemporain, Mona Azzam ose s'engager dans un double pari fou : entrer dans l'esprit de Camus et nous faire de nouveau entendre cette voix dans un monde qui en a tant besoin. Alternant réflexions, divagations, billets politiques et lettres privées, nous retrouvons un Camus toujours aussi fraternel et soucieux de l'humain, au centre de son engagement, de ses écrits et de son action.

→ ISBN : 9782385330019 - 302 pages - Broché et numérique

INFINIMENT DÉSIRÉE
ESTELLE FENTS
LIBRINOVA

Les couples qui entourent Estelle Fents semblent concevoir des enfants sans difficultés particulières. Pourtant, pour eux, la réalité est tout autre. Dans ce témoignage émouvant, l'autrice aborde la question douloureuse d'un désir d'enfants qui semble impossible à satisfaire, et partage l'épreuve que représente la Procréation Médicalement Assistée pour un couple. Une lecture nécessaire, et, surtout, pleine d'espoir !

→ ISBN : 9791040515814
343 pages - Broché et numérique

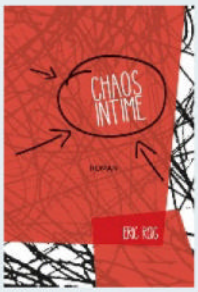
PAS MÊME LE GENÊT

JOËLLE VITTONE

LIBRINOVA

Découvrez des aventures humaines au cœur de l'histoire d'une maison qui traverse bien des épreuves. La maison nous fait découvrir son âme, sa personnalité, elle nous partage sa destinée depuis sa construction. Tour à tour arrogante, combative, accueillante, maternelle, protectrice, elle nous raconte aussi ses habitants. Elle a hébergé leurs histoires, leurs passions, leurs turbulences. Elle les aime tous, elle se souvient de tous, et plus particulièrement de sa dernière résidente, Béatrice.

→ ISBN : 9791010433306 - 204 pages - Broché et numérique



CHAOS INTIME

ERIC DOMINGEZ

AUTO-PUBLIÉ

Plongez-vous dans ce roman d'aventures dans lequel Alex et Sandy, malgré leurs différences, affronterons ensemble des épreuves hors du commun. Entre courses poursuites, faux semblants et dangers de toutes sortes, bien que personne n'aurait ne serait-ce que pensé qu'ils se croisent un jour, ces deux-là se surprendront à ne plus pouvoir se passer de leur soutien respectif, venant même à en faire faire tomber les masques, et à se dévoiler entièrement à l'autre.

→ ISBN : 9781793057259 - 298 pages - Broché et numérique

LUI

MICHEL BADIA

AMALTHÉE

Espoir du tennis français, « Lui » voit sa carrière se briser après une blessure. Il troque alors sa raquette pour son appareil photo et se met à photographier le monde qui l'entoure. La France, New York, le Portugal, l'Inde… La vie lui offre des portraits originaux, des paysages inoubliables, des rencontres improbables qui le marqueront profondément. Parmi elles, Océane, une jeune championne de surf, dont il tombe éperdument amoureux.

« Lui » nous parle de photographie, d'amour et d'amitié, de déchirures, d'espoirs retrouvés, de non-dits, de hasard complice, de création. Et de ce désir insatiable de trouver le mode d'emploi. Le mode d'emploi du vivre ensemble.

→ ISBN : 9782310048873

130 pages - Broché

Commandes auprès de l'auteur

michelbadia@orange.fr.

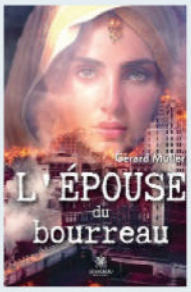
«JUSTE UN (TRÈS) MAUVAIS MOMENT À PASSER»

CLAIRE SIBILLE

BOOKS ON DEMAND EDITIONS

Survivre à l'enfance et à l'adolescence, ce n'est pas simple. Les souffrances, mais aussi la combativité de Sonia, Bastien, Tom et bien d'autres nous plongent au cœur de l'expérience traumatique et de la résilience. L'auteure, par ailleurs psychothérapeute, se consacre à l'évolution du lien familial et la résilience possible suite aux graves traumatismes que les adultes font trop souvent subir aux enfants. Vous trouverez, après chaque nouvelle, des ressources pour les personnes concernées et les familles. Il s'agit de raconter traumas et résiliences possibles, à travers des nouvelles, noires, et des ressources, lumineuses. Troisième édition corrigée et augmentée

→ ISBN : 9782322456666 - 220 pages - Broché et numérique



L'ÉPOUSE DU BOURREAU

GÉRARD MULLER

ÉDITIONS LE LYS BLEU

Comment peut-on vivre en paix avec soi-même lorsque l'on est cultivée, ouverte sur le monde moderne, intellectuelle, tout en étant l'épouse d'un dictateur sanglant qui n'hésite pas à sacrifier son peuple pour conserver le pouvoir ?

Ce roman, en partie épistolaire, débute par des échanges de lettres entre la femme du tyran, Alma, et sa sœur restée à Londres qui tente de lui faire quitter son mari en fuyant avec ses enfants. Alma va-t-elle résister à sa tyrannie ? Va-t-elle s'engager pour libérer son pays ? Le lecteur le découvrira au cours des pérégrinations des deux sœurs pour, finalement, rejoindre Moscou, avant de revenir au pays où, là, le destin les attend.

→ ISBN : 9791037792846 - 157 pages - broché et numérique

TOUJOURS LE PREMIER SOIR

VIVIANE YOUX

ÉDITIONS MAÏA

Laissez-vous entraîner dans une écriture vive et haletante qui vous tiendra en haleine jusqu'à une fin plus introspective et éclairée. Ce roman ne sombre ni dans la trivialité ni dans le récit érotique, il suit simplement Emma, une femme mature et libre, dans son parcours amoureux et sexuel. Que ferait une Emma Bovary aujourd'hui ? Elle n'a aucune envie de s'enfermer dans les sphères familiales et associatives des conventions sociales qui rêvent de la mettre en couple ou à la retraite. Emma vit, tout simplement, son corps désirant et désiré.

→ ISBN : 9782384410507 - 204 pages - Broché

LES 1000 PREMIERS JOURS DE L'ENFANT

DR CORINNE ROEHRIG

LAROUSSE

Des premiers mois de grossesse aux 2 ans de l'enfant, les 1 000 jours sont une période capitale pour le développement de l'enfant, mais aussi pour les parents. Dans cet ouvrage, rassurant et complet, découvrez tout sur la période de la grossesse et celle qui suit la naissance. Neuf mois pour se préparer : les transformations du corps, les phases de développement du fœtus, les premiers contacts avec son bébé, la préparation à l'accouchement, la naissance puis les débuts de l'attachement, les soins du quotidien et les bases pour grandir…

→ ISBN : 9782036045149 - 251 pages - Broché

LA LUNE : MON ROMAN

PATRICK INGRAIN

LIBRINOVA

Dans ce court récit, Patrick Ingrain raconte l'histoire d'amour la plus ancienne de l'univers : celle qui unit la Terre et la Lune. En choisissant ces astres comme personnages, l'auteur compose une cosmogonie poétique, à mi-chemin entre la fable et l'essai. Grâce au style évocateur de l'auteur, cette idylle spatiale soulève de grandes interrogations existentielles, pour mieux refléter les nôtres.

→ ISBN : 9791040527824

Numérique

LES BONBONS AU CARAMEL

JOCELYNE LINDNER

BOOKS ON DEMAND EDITIONS

Cette œuvre cathartique n'a rien d'une saveur sucrée. Au contraire, elle laisse un goût amer. La plume concise, précise comme un scalpel de l'auteure pour son premier ouvrage, vous saisira dans une lecture en apnée, provoquant en vous une entaille comme cette plaie profonde qui l'a à jamais marquée, mais pas vaincue… Jocelyne, 6 ans, dévoilera avec sa vision de petite-fille le sort commun de toutes les femmes de sa famille: subir, souffrir, se taire. Un témoignage, une histoire vraie...

→ ISBN : 978 2322099306 - 152 pages - Broché et numérique

LA GÉOGRAPHIE SACRÉE

DIOP MBACKÉ

ÉDITIONS DES AUTEURS DES LIVRES

Mbacké Diop, intellect sénégalais, propose une approche novatrice dans La Géographie Sacrée. En reliant des versets et sourates coraniques à des coordonnées géographiques, il ouvre une nouvelle perspective sur l'interprétation du Coran. Cette démarche, ancrée dans la tradition soufie, offre une lecture intrigante qui permettrait en théorie, de découvrir le passé de l'humanité et éventuellement d'en prévoir le futur. Cette hypothèse sera prochainement adaptée en documentaire vidéo.

→ ISBN : 9782492375125 - 125 pages - Broché

UNE QUESTION ?

contact@lire.fr

01 47 00 03 23

L'ATELIER D'ÉCRITURE

ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

L'art du portrait
1. Le statique et le dynamique

Dans une fiction, si l'apparition d'un personnage procure du bonheur au lecteur, elle inflige un dur labeur à l'écrivain, car une entrée en scène ne se résume pas au paragraphe présent, elle conditionne l'avenir du texte. De la présentation du personnage naîtra – ou non – une attente.

Il existe des portraits statiques et des portraits dynamiques. Les statiques disent tout en quelques lignes, l'alpha et l'oméga du physique autant que de la personnalité. Quelques traits saillants suffisent. Un grand auteur pour la jeunesse, Roald Dahl, excelle dans ces croquis: « *Tante Éponge était petite et ronde, ronde comme un ballon. Elle avait de petits yeux de cochon, une bouche en trou de serrure et une de ces grosses figures blanches et flasques qui ont l'air d'être bouillies. Elle ressemblait à un énorme chou blanc cuit à l'eau. Tante Piquette, au contraire, était longue, maigre et ossue, elle portait des lunettes à monture d'acier fixées au bout de son nez avec une pince à linge. Sa voix était stridente et ses lèvres minces et mouillées.* » *(James et la grosse pêche)* Ces portraits s'apparentent aux monades de Leibniz, des formules qui contiennent toute leur existence en elles-mêmes, lesquelles ne feront par la suite en vivant que se déployer dans le temps, sans accident ni surprise. L'identité stable du caractère se dévoilera continûment. Au cours d'une fiction, les portraits statiques conviennent aux personnages secondaires, voire tertiaires, particulièrement aux silhouettes qui garnissent le décor. Leur simplicité assure leur visibilité.

Cependant, un portrait statique peut parfois constituer un leurre fructueux. L'écrivain installe une idée du personnage tandis que l'histoire va révéler son contraire. « *Ah! qu'elle était jolie, la petite chèvre de Monsieur Seguin! Qu'elle était jolie avec ses yeux doux, sa barbiche de sous-officier, ses sabots noirs et luisants, ses cornes zébrées et ses longs poils blancs qui lui faisaient une houppelande! Et puis, docile, caressante, se laissant traire sans bouger, sans mettre son pied dans l'écuelle. Un amour de petite chèvre…* » *(Lettres de mon moulin)* À partir de son aspect bénin, Alphonse Daudet exposera les qualités antagonistes de son personnage, vaillance, force physique, goût de la liberté, refus de toutes les oppressions puis un immense et ultime courage durant le combat contre le loup.

Le portrait dynamique, lui, est d'emblée traversé d'éléments opposés, lesquels donnent envie d'en savoir plus, créent du mouvement, lancent le récit. « *Le vieil homme était maigre et sec, avec des rides comme des coups de couteau sur la nuque. Des taches brunes causées par la réverbération du soleil sur la mer des Tropiques marquaient ses joues; elles couvraient presque entièrement les deux côtés de son visage; ses mains portaient les entailles profondes que font les filins au bout desquels se débattent les lourds poissons… Tout en lui était vieux, sauf son regard, qui était gai et brave, et qui avait la couleur de la mer.* » *(Le Vieil Homme et la Mer)* Ernest Hemingway décrit d'abord un corps accablé par le temps, blessé par le travail et les éléments hostiles puis, d'une pirouette, introduit une contradiction en évoquant la lumière des yeux et l'infini qui s'y reflète.

> LA CONTRADICTION OUVRE LA BRÈCHE OÙ SE LOGE NOTRE FASCINATION

Le paradoxe rend le portrait dynamique et le personnage fascinant. Le cinéma se nourrit de ce phénomène: ses stars sont faites de tensions. Ainsi, Greta Garbo détient la magnificence d'une statue en marbre, mais semble ne pas tenir debout, tel un oiseau blessé. Ainsi, Catherine Deneuve arbore une beauté lente, lisse, mais parle d'un débit vif, frais, précipité. Ainsi, Gérard Depardieu offre un corps viril, un visage taillé à la serpe, mais possède une voix haute, douce, quasi féminine. La contradiction ouvre la brèche où se loge notre fascination.

Mon conseil: soyez conscient qu'un portrait statique apporte du pittoresque, du relief, mais pas de dynamisme. Limitez-le aux personnages non essentiels, ou contredisez-le vite. En revanche, le portrait dynamique déclenche un intérêt à long terme. Le statique fournit un plaisir immédiat, le dynamique un plaisir continu. ■

AUDREY SOVIGNET

Les Ateliers LIRE magazine

NOS RENDEZ-VOUS D'OCTOBRE

NOUVEAU

→ **Écrire la mère**
avec Lola Sorrenti
Lors de ce nouvel atelier de trois heures, vous aborderez le sujet de la mère en littérature. Nul besoin d'avoir des enfants, ni même d'être femme pour venir explorer ce thème universel en atelier d'écriture !
● Jeudi 19 octobre à 18 heures

ET TOUJOURS

→ **Tout savoir avant d'envoyer son manuscrit à un éditeur**
avec Baptiste Liger
● Samedi 7 octobre à 15 heures

→ **Construire votre roman pour tenir en haleine le lecteur**
avec Frédérique Anne
● Lundi 9 octobre à 18 h 30

→ **Astuces de grands écrivains pour ficeler son récit**
avec Lola Sorrenti
● Mardi 10 octobre à 18 heures

→ **Comment débloquer son écriture ?**
avec Clara Le Corre
● Dimanche 15 octobre à 15 heures

→ **Faire du dialogue le moteur de vos intrigues**
avec Frédérique Anne
● Samedi 21 octobre à 10 heures

→ **Écrire pour se faire du bien**
avec Clara Le Corre
● Dimanche 22 octobre à 15 heures

→ **Promouvoir son livre sur les réseaux sociaux**
avec Vanessa Lavergne
● Samedi 28 octobre à 10 heures

Informations et réservations :
lire.fr/collections/ateliers-ecritures/

BÉNÉDICTE ROSCOT/SEUIL

« L'imagination s'appuie sur la mémoire pour projeter des solutions »

Dans *Écrire est un roman*, Irène Frain nous invite à ouvrir les portes de l'imagination, au gré de son expérience et de celle de nombreux écrivains. Entretien.

Qu'appelez-vous la *« maison écrire »* ?
Irène Frain. C'est une maison fantasmatique que je m'étais inventée à 12 ans. Des années plus tard, au moment de l'écriture de mon roman *Secrets de famille*, je m'en suis souvenue. J'ai flashé sur un carton à photos découvert par un ami dans le faux plafond d'une cuisine. À partir des personnages de ces photos, j'ai inventé toute une histoire. Lorsque j'ai accepté de faire des ateliers d'écriture, je proposais aux participants d'écrire un début de livre, de la pure action, à partir d'une photo de cet album qui a déclenché chez moi l'écriture du livre. À la fin de l'atelier, il y avait autant de maisons et de personnages qu'il y avait de participants. Chaque fois que j'ai fait des ateliers, j'ai commencé par ça.

Dans cette maison se trouve la chambre des peurs. Comment sortir de cette pièce, ou autrement dit, comment vaincre la peur d'écrire ?
I.F. Nous éprouvons tous ce sentiment avant de nous mettre à écrire. Plutôt que d'angoisse de la page blanche, je parle de la page nulle, car on écrit et on se dit que ce n'est pas bon, on déchire. Une solution est de laisser place au désir d'écrire : lâcher prise. Quand on réalise que tout le monde connaît ce blocage, le problème est à moitié résolu, on se sent moins isolé. J'ai raconté ce que j'ai observé chez d'autres, comme Annie Ernaux, ou Tolstoï, qui a repris plusieurs fois *Guerre et Paix* et a eu beaucoup de mal à trouver sa première phrase.

Vous rappelez que les gens à qui il n'arrive rien n'existent pas. Mais toutes les histoires méritent-elles d'être écrites ?
I.F. Si l'on a un point de vue original sur une journée banale, on a une histoire. Maintenant, ce qui va faire la différence, c'est le regard que l'on porte dessus. C'est pourquoi j'ai écrit un chapitre sur le véritable sens du mot « histoire ». Toute histoire, tout récit factuel ou fictif, est une question de point de vue, de reconstitution. Aussi, celui qui écrit laisse une trace. La simple trace dépasse sur le sable : la trace des pieds de Vendredi. La trace concerne l'enquête aussi : on trace un meurtrier. Si vous allez chez le psy, vous allez y rechercher vos traces. Tout le monde est fait de traces, et l'imagination s'appuie sur la mémoire pour projeter des solutions. L'imagination peut être très ingénieuse et c'est là qu'intervient la créativité. ■

Propos recueillis par Simon Bentolila

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

ÉCRIRE EST UN ROMAN
IRÈNE FRAIN
288 P., SEUIL, 19,50 €. EN LIBRAIRIES LE 6 OCTOBRE.

INDEX DES PRINCIPAUX OUVRAGES CITÉS

Lire Magazine a aimé : ★ modérément ★★ un peu ★★★ beaucoup ★★★★ passionnément ★★★★★ à la folie ☆ pas du tout

Woody Allen	*Zéro Gravité*	Stock	82	★☆☆☆☆
Éloi Audoin-Rouzeau	*Ouvre ton aile au vent*	Libretto	74	★★★☆☆
Yoann Barbereau	*Portraits de Yana*	Stock	72	★★★★☆
Dominique Barbéris	*Une façon d'aimer*	Gallimard	69	★★★☆☆
Jean-Luc Barré	*De Gaulle*	Grasset	96	★★★★★
Rachid Benzine	*Les Silences des pères*	Seuil	73	★★★☆☆
Claire Berest	*L'Épaisseur d'un cheveu*	Albin Michel	70	★★★☆☆
Joseph Blotner	*Robert Penn Warren, une biographie*	Séguier	92	★★★★☆
James Bridle	*Toutes les intelligences du monde*	Seuil	100	★★★★☆
Vera Brittain	*Mémoires de jeunesse*	Viviane Hamy	92	★★★★☆
Fabrice Caro	*Journal d'un scénario*	Gallimard	50	★★★★☆
Collectif	*Les 9 Vies extraordinaires de la princesse Gaya*	Little Urban	91	★★★☆☆
Stefano d'Arrigo	*Horcynus Orca*	Le Nouvel Attila	84	★★★★★
Rebecca Dautremer	*Une chose formidable*	Sarbacane	91	★★★★☆
Chloé Delaume	*Pauvre folle*	Seuil	74	★★★☆☆
Vincent Delecroix	*Naufrage*	Gallimard	70	★★★☆☆
Michel Desmurget	*Faites-les lire ! Pour en finir avec le crétin digital*	Seuil	59	★★★★☆
Philippe Djian	*Ardoise*	J'ai Lu	74	★★☆☆☆
Louise Erdrich	*La Sentence*	Albin Michel	36	★★★★☆
Dominique Fabre	*Gare Saint-Lazare*	Fayard	69	★★★★☆
Manon Fargetton	*Le Cycle des secrets (t. 1)*	Gallimard jeunesse	91	★★★☆☆
Éric Fottorino	*Mohican*	Folio	74	★★★☆☆
Jérôme Fourquet	*La France d'après*	Seuil	62	★★★★★
Florian Freistetter	*Étoiles. Une histoire de l'Univers en cent astres*	Champs sciences	100	★★★☆☆
Jean-Paul Galibert	*Les Erratiques*	Hermann	98	★★★☆☆
Pierre-Henry Gomont	*Slava* (t.2)	Dargaud	90	★★★★☆
Stephen Graham Jones	*Mon cœur est une tronçonneuse*	Rivages	85	★★★☆☆
Christophe Granger	*La Saison des apparences*	Anamosa	100	★★★☆☆
Judith Homoki, Martin Haake	*Mers et océans du monde*	Rue du monde	91	★★★☆☆
Jean-René Huguenin	*Les Enfants de septembre*	Bouquins	93	★★★☆☆
Miles Hyman, Guillaume Musso	*La Vie secrète des écrivains*	Calmann-Lévy	90	★★★☆☆
Mohamed Iqbal	*Le Livre de l'éternité*	Libretto	84	★★★★☆
Dorothée Janin	*La Révolte des filles perdues*	Stock	71	★★☆☆☆
Aurélie Jean, Yannick Nyanga	*Data & Sport, la révolution*	L'Observatoire	98	★★★☆☆
Han Kang	*Impossibles adieux*	Grasset	81	★★★★★
Gaspard Kœnig	*Humus*	L'Observatoire	71	★★★☆☆
Éric Lagadec	*L'Odyssée cosmique*	Seuil	100	★★★☆☆
Kevin Lambert	*Que notre joie demeure*	Le Nouvel Attila	70	★☆☆☆☆
Ursula Le Guin	*Le Language de la nuit*	Aux forges de Vulcain	75	★★★★☆
Debora Levyh	*La Version*	Allia	60	★★★☆☆
Silvia Lippi, Patrice Maniglier	*Sœurs. Pour une psychanlyse féministe*	Seuil	99	★★★☆☆
Jonathan Littell, Antoine d'Agata	*Un endroit inconvénient*	Gallimard	72	★★★★☆
Amin Maalouf	*Le Labyrinthe des égarés*	Grasset	63	★★★★☆
Agnès Martin-Lugand	*L'Homme des Mille Détours*	Michel Lafon	74	★★☆☆☆
Agnès Mathieu-Daudé	*Marchands de sable*	Flammarion	73	★★★☆☆
André Maurois	*Le Côté de Chelsea*	L'Arbre vengeur	93	★★★☆☆
Joyce Maynard	*L'Hôtel des oiseaux*	Philippe Rey	83	★★★☆☆
Michael McDowell	*Les Aiguilles d'or*	Monsieur Toussaint Louverture	85	★★★☆☆
Ian McEwan	*Leçons*	Gallimard	6	★★★★★
Ashley Mears	*Very Important People*	La Découverte	94	★★★★☆
Edgar Melethy	*Le Grand Surplomb*	La Fosse aux ours	60	★★★★☆
Jean-Claude Michéa	*Extension du domaine du capital*	Albin Michel	99	★★☆☆☆
Jacques Mistral	*Économie et politique en France (t.1)*	Gallimard	97	★★★☆☆
Yann Moix	*Hors de moi*	Bouquins/Grasset	71	★★★☆☆
Antonio Muñoz Molina	*Tes pas dans l'escalier*	Seuil	83	★★★☆☆
Fabrice Neaud	*Le Dernier Sergent*	Delcourt	90	★★★★☆
Claire Norton	*Par la force des choses*	Robert Laffont	75	★★☆☆☆
Maggie O'Farrell	*Le Portrait de mariage*	Belfond	83	★★★☆☆
Leonardo Padura	*Ouragans tropicaux*	Métailié	82	★★★★☆
Bruno Patino	*Submersion*	Grasset	95	★★★★☆
Roselle Postorino	*Et moi, je me contentais de t'aimer*	Albin Michel	82	★★★★☆
Jacques Rancière	*Les Voyages de l'art*	Seuil	99	★★★☆☆
Ron Rash	*Une terre d'ombre*	Folio	84	★★★☆☆
Alice Renard	*La Colère et l'Envie*	Héloïse d'Ormesson	72	★★★☆☆
Jean-Michel Ribes	*Dictionnaire de mes amis recommandables*	Actes Sud	100	★★★☆☆
Robert Seethaler	*Le Café sans nom*	Sabine Wespieser	81	★★★★☆
Pierre Singarévalou	*Colonisations*	Seuil	95	★★★★☆
Wole Soyinka	*Chroniques du pays des gens les plus heureux du monde*	Seuil	80	★★★★☆
Alexander Staritt	*Nous, les Allemands*	Pocket	84	★★★☆☆
Jean-Philippe Toussaint	*L'Échiquier*	Minuit	68	★★★★☆
Enrique Vila-Matas	*Montevideo*	Actes Sud	85	★★★☆☆
Ocean Vuong	*Le temps est une mère*	Gallimard	93	★★★★☆
Olivier Wievorka	*Histoire totale de la Seconde Guerre mondiale*	Perrin/Ministère des Armées	97	★★★☆☆
Walter Jon Williams	*La Peste du léopard vert*	Le Bélial	75	★★★★☆

OFFRE SPÉCIALE RÉSERVÉE À NOS LECTEURS

DISPONIBLE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX ET ICI !

- LES CLASSIQUES DE -

LiRE magazine

GUY DE MAUPASSANT, L'OBSERVATEUR IMPITOYABLE DE SON TEMPS

100 pages richement illustrées pour rendre hommage à l'un des plus grands écrivains de notre histoire.

8,90 €
SEULEMENT
Frais de port offerts

JE COMMANDE LE NUMÉRO CONSACRÉ À GUY DE MAUPASSANT

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : Lire Magazine - 20 rue Rouget-de-Lisle 92130 Issy les Moulineaux

OUI, je souhaite commander le numéro Les Classiques de Lire Magazine, Guy de Maupassant, au prix de **8,90 €** seulement.

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2

☐ Carte bancaire

Ne payez rien maintenant, nous vous enoyons un lien sécurisé pour payer par CB (votre e-mail est nécessaire)

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 31/01/2024 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à Lire magazine - 20 rue Rouget-de-Lisle 92130 Issy les Moulineaux

HLCGM523

LIRE MAGAZINE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 325 000 € - 15 RUE DE LA FONTAINE-AU-ROI, 75011 PARIS

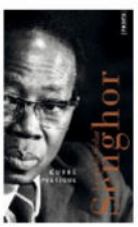
ABD AL MALIK

VOS PREMIERS SOUVENIRS DE LECTURE?

« Marcel Aymé avec ses *Contes du chat perché*. J'ai été profondément touché par toutes ces histoires, qui m'ont fait comprendre que lire, c'était entrer dans un autre monde. Mais que celui-ci, malgré les apparences, était connecté au nôtre. Enfant, je souffrais un peu de dyslexie et, grâce à la lecture, je passais un peu de l'autre côté du miroir. L'immersion dans un livre, pour moi, c'était fabuleux ! »

L'ESSAI DE PHILOSOPHIE QUI VOUS A MARQUÉ?

« Mon acte premier en philosophie, ça a été toute la philosophie stoïcienne. Et j'insisterai sur le *Manuel d'Épictète*, car c'était devenu une sorte de viatique. Vous savez aussi que j'aime Camus [sur lequel Abd Al Malik a signé un livre en 2016, *Camus, l'art de la révolte*], mais il me serait impossible de choisir un seul volume. Camus, c'est une œuvre entière ! »



LES AUTEURS QUE VOUS AVEZ AIMÉ ÉTUDIER À L'ÉCOLE?

« Ça n'a jamais été une punition pour moi d'étudier un texte. J'ai le souvenir d'une expérience très forte pour moi lorsqu'un professeur de français avait fait étudier à ma classe tout un ensemble de textes sur la négritude, qui m'ont fait découvrir Senghor, Maran, Césaire, entre autres. C'était aussi ce prof de latin et sa manière de nous parler, de mettre en lien la vision de tous ces auteurs qui m'a touché. J'ai aimé son prisme, son approche et, surtout, il avait su se montrer totalement universel. »

Connu dans les années 2000 grâce à ses albums plébiscités *(Le Face à face des cœurs, Gibraltar)*, cet auteur-compositeur-interprète a signé une dizaine d'ouvrages, dont le récent *Juliette* consacré à Juliette Gréco, qu'il admirait. Il nous révèle les livres et écrivains ayant nourri son imaginaire littéraire.

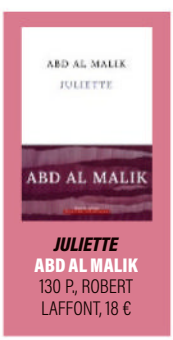
LE CLASSIQUE QUI VOUS LAISSE INDIFFÉRENT?

« Ce serait davantage un courant, à savoir tout le Nouveau Roman. Alain Robbe-Grillet, Nathalie Sarraute et d'autres, je me souviens de les avoir étudiés en cours, puis d'avoir ressayé par la suite, mais je reste hermétique à leur univers. Il y a toujours une distance entre eux et moi, je ne trouvais pas d'endroit où me positionner. Mais, attention, je reconnais leur importance. Il faut toujours respecter celles et ceux qui écrivent, et nous font découvrir des territoires nouveaux. »

VOTRE PIÈCE DE THÉÂTRE PRÉFÉRÉE?

« *Le Roi se meurt* d'Eugène Ionesco. Cette pièce me bouleverse pour ce qu'elle est, mais aussi pour la façon dont Michel Bouquet se l'est appropriée. C'est la pièce que j'ai vue le plus grand nombre de fois, avec le comédien à différents âges de sa vie. Et chaque fois, il y avait une approche différente – à la fin, lorsqu'il était diminué, c'était bouleversant ! Un peu comme Juliette Gréco, à laquelle je viens de consacrer un livre *[Juliette]*, quand elle chantait "Déshabillez-moi". Il y a bien sûr la qualité du texte, sa progression, mais aussi le fait qu'elle l'ait, elle aussi, interprété à tous les âges, et ça n'était dès lors jamais la même chose. Et j'aime cette idée qu'une œuvre puisse évoluer ainsi ! »

Propos recueillis par Baptiste Liger



JULIETTE
ABD AL MALIK
130 P., ROBERT LAFFONT, 18 €

FABIEN COSTE/ROBERT LAFFONT

LA COLLECTION CINEMA MASTER CLASS DES MAITRES

L'ÂGE D'OR DU FILM NOIR EN VERSION RESTAURÉE

"Le vrai chef-d'œuvre de l'ère de la série B." *1001 FILMS À VOIR AVANT DE MOURIR*

"Un mélodrame criminel alerte et bien huilé" *THE NEW YORK TIMES*

SUPPLÉMENTS EXCLUSIFS

• LES FILMS PAR DES SPÉCIALISTES (EDDY MOINE, SAMIR ARDJOUM, STEPHEN SARRAZIN...)
• BANDES-ANNONCES D'ÉPOQUE • JAQUETTES RÉVERSIBLES...

"Une production luxueuse, mettant en valeur la beauté de Doris Day." *VARIETY*

En COMBO (BLU-RAY + DVD), DVD Collector & BLU-RAY single

LE 12 SEPTEMBRE

Une pépite miraculée du film noir

INFORMATIONS & COMMANDES :

01 55 17 16 16

elephant1@wanadoo.fr www.elephantfilms.com

DANS LA MÊME COLLECTION

ELEPHANT Classics FILMS

UNIVERSAL

FRÉDÉRIC BEIGBEDER

L'AMOUR DURE 1H15

LECTURES SENTIMENTALES

THEATRE EDOUARD VII
À 22 HEURES
À PARTIR DU 9 NOVEMBRE

Points de vente habituels / theatreedouard7.com / LOC. 01 47 42 59 92

Théâtre EDOUARD VII PASCAL LEGROS

LIRE magazine

Crédit photo © Lara Micheli